



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



DOM. PROB.
PROV. CAMPANIAE

Travée

Rayon

BIBLIOTH.

Les Fontaines

CHANTILLY.

60

A 346/G 16

THÉO



EXPOSITION
THÉOLOGIQUE ET MYSTIQUE
DES PSAUMES



EXPOSITION
THÉOLOGIQUE ET MYSTIQUE
DES
PSAUMES

PAR

M^{gr} CHARLES GAY

ÉVÊQUE D'ANTHÉDON
ANCIEN AUXILIAIRE DU CARDINAL PIE



BIBLIOTHÈQUE S
Les Fontaines
35 - CHATELAIN

LIBRAIRIE RELIGIEUSE H. OUDIN

PARIS

10, RUE DE MÉZIÈRES, 10

POITIERS

4, RUE DE L'ÉPERON, 4

1896

Monseigneur Gay avait commencé ce Commentaire des Psaumes en 1858, après avoir prêché ses principales Stations de Carême et d'Avent. Il est à regretter que la publication des autres ouvrages, qui naissaient en quelque sorte de son ministère même, lui aient fait abandonner un travail que le cardinal Pie jugeait de grande valeur. Le temps n'a pas permis au saint Prélat de reprendre et de poursuivre son œuvre : neuf Psaumes seulement ont été achevés. Nous les offrons au public, en attendant la *Correspondance*, qui ne tardera pas à paraître et qui prendra assurément une place importante dans les OEuvres de Monseigneur Gay.

EXPOSITION
THÉOLOGIQUE ET MYSTIQUE
DES PSAUMES

PSAUME I

« Heureux l'homme qui ne s'en est point allé
dans le conseil des impies, qui ne s'est point
arrêté dans la voie des pécheurs et qui ne s'est
point assis dans la chaire de contagion ;

« Mais dont la volonté est dans la loi du Sei-
gneur et qui médite cette loi jour et nuit.

« Il sera comme l'arbre planté au bord du
cours des eaux, qui donnera son fruit en son
temps :

« Et dont la feuille ne tombera point. Quoi qu'il fasse, tout prospérera.

« Il n'en est point ainsi des impies, il n'en est point ainsi ; mais ils seront comme la poussière que le vent pourchasse à la surface de la terre.

« C'est pourquoi les impies ne se tiendront pas debout au jugement, ni les pécheurs dans l'assemblée des justes.

« Car le Seigneur connaît la voie des justes, et le chemin des impies périra. »

C'est Dieu qui parle ici. David ne fait que lui prêter sa voix : et cet emprunt que Dieu daigne faire d'une créature, pour parler à ses créatures, est la figure et le prélude de cet autre emprunt merveilleux qui est l'assomption d'une nature humaine comme organe personnel du Verbe. Jésus disait : *Ma doctrine n'est pas ma doctrine*¹. — *Je ne parle pas de moi-même, mais ce que mon Père m'enseigne, je le dis*². David le dit aussi avec plus de raison ; et la même foi

1. Joann. vii, 16. — 2. Joann. viii, 28.

qui, dans le discours humain du Christ, nous fait connaître la Sagesse éternelle, engendrée par le Père, nous la fait également découvrir dans les psaumes du Roi-Prophète. Au fond, — pour nous instruire, nous exhorter, nous consoler ; pour répandre sur nous la lumière et la grâce, la vérité et la vie, — l'amour infini, qui est Dieu, n'a qu'un organe : son Verbe fait chair, Jésus-Christ.

Mais Jésus a des membres : il en a dans les temps anciens avant même que de naître ici-bas : il en a sous la loi nouvelle. Comme il a été envoyé, il envoie ; et de même que qui l'entend entend vraiment le Père, qui écoute un de ses membres autorisés l'écoute. C'est ainsi que la Vérité éternellement unique devient, dans le temps, le patrimoine de tous, et, en fondant ici-bas l'unité de la foi, attire la Création entière à s'unir dans l'amour.

Ce psaume est la préface des autres, disent unanimement les saints Pères ; il en est le titre et la clef. Sous les mots les plus simples, il offre à nos méditations les mystères les plus relevés, et, dans sa brièveté, il expose tout le plan de

4 EXPOSITION THÉOLOGIQUE ET MYSTIQUE

Dieu dans sa création. La fin y est d'abord posée ; car, puisqu'elle est le terme du mouvement, c'est elle qui le détermine. Puis, comme elle est posée devant des créatures libres, que cette liberté implique un choix, et que ce choix ne se peut faire qu'entre choses différentes ou contraires, une double voie nous est montrée ouverte : l'une qu'il faut éviter, l'autre qu'il faut suivre ; l'une où se trouve l'honneur avec la dépendance, la paix avec la fidélité, et, à la fin, la gloire avec une béatitude accomplie ; l'autre qui va d'abîme en abîme et qui, après avoir trompé, souillé, ruiné ceux qui la prennent, finit par les perdre, à ce point qu'ils sont à tout jamais hors de toute lumière, de tout ordre et de tout repos, hors de ce que Dieu connaît, hors de Dieu même. Ainsi, la création est expliquée, la loi formulée, et la consommation de toutes choses annoncée : d'où il paraît assez que ce psaume est un vaste cadre, où tout ce qui se pourra déclarer dans la suite est nécessairement contenu.

Bienheureux l'homme qui ne s'en est point allé dans le conseil des impies, qui ne s'est point arrêté dans la voie des pécheurs et qui ne s'est point assis dans la chaire de contagion.

Bienheureux ! c'est le premier mot parce que c'est le grand mot. C'est aussi le premier qui s'échappa des lèvres de Jésus-Christ dans sa première prédication publique ¹. Car il y a deux états de la loi et deux âges de l'Eglise ; mais au fond, comme il n'y a qu'un Dieu et qu'un Christ, il n'y a qu'une Eglise et qu'une loi, et la date du Christianisme, c'est l'origine des choses. « La béatitude de Dieu, qui est la « bonté parfaite et la bienveillance même, dit « saint Hilaire, est la source d'où sortent, par « Jésus-Christ, toutes les créatures invisibles et « célestes, toutes les natures spirituelles et « corporelles : non que Dieu cherche un pro- « fit dans les êtres qu'il tire du néant... toutes « choses viennent de lui... s'il donne tout à ses « créatures, il ne saurait donc avoir besoin

1. Matth. v, 3.

« d'elles ; mais il crée tout pour le profit de
« ceux-là mêmes qu'il crée ¹. »

Dieu est donc bienheureux. Encore qu'il crée librement, c'est parce qu'il est bienheureux qu'il crée, et il ne crée que pour faire des bienheureux comme lui. Le Saint-Esprit, qui est la béatitude et l'amour en Dieu, est le terme dernier de ces ineffables processions intérieures qui sont la vie divine. Il est aussi le dernier terme où aboutit cette procession secondaire, extérieure et gratuite qui se nomme la création. Comme, dans la Trinité, tout part du Père pour s'énoncer et se déclarer dans le Fils et se consommer dans le Saint-Esprit ; de même, dans la création, ouvrage de ces trois personnes adorables, tout a son principe dans la première ; tout a, dans la seconde, sa vie, sa

1. Ex hujus (Dei) optima ac benevola beatitudine, per Dominum nostrum Jesum Christum profectæ omnes sunt cœlestium et invisibilium creationes, spiritualium et corporalium constitutiones; non ut profectum sibi aliquem ex his quibus originem impertiebat acquireret... Deus igitur, ex quo sunt omnia, nullo eorum indiget quibus id quod sunt esse largitus est; omnia vero ad profectum eorum quæ gignerentur creavit. (S. Hilar. in Psalm. II, n° 14.)

forme, saloi et son progrès ; tout a sa perfection et sa paix dans la troisième.

Ex quo, per quem, in quo omnia, dit saint Paul ¹. Ainsi, cette béatitude de Dieu, promise par l'amour incréé à l'amour créé, qu'elle provoque en s'offrant et qu'elle comble en se donnant ; cette béatitude, qui est Dieu même, est notre fin dernière. Et, comme tout ce que nous devons être et faire dépend de la fin qui nous est assignée, le premier mot que l'amour nous dit en nous créant, c'est son dernier secret. Notre alpha, c'est son oméga. A peine nés, le Père nous met dans la main notre titre à l'héritage céleste : la lumière de sa gloire darde déjà sur notre humble berceau, et c'est à sa clarté toujours croissante que nous devons marcher sur la terre. *Bienheureux !* nous pouvons tous l'être, et tous nous devons l'être. Savante tendresse de Dieu ! Ce que nous voulons pour nous, c'est ce qu'il veut de nous : ce à quoi notre cœur aspire, c'est cela même à quoi la conscience nous oblige. L'amour est

1. I Cor. VIII, 6.

dans la loi ; la loi c'est l'amour même. *Bienheureux !* Qui le sera ? Qu'y a-t-il à faire pour l'être ? C'est le cri de toute créature.

Le Père commun répond :

Bienheureux l'homme qui ne s'en est point allé dans le conseil des impies, qui ne s'est point arrêté dans la voie des pécheurs, et qui ne s'est point assis dans la chaire de contagion.

Qui sont donc ces impies, et qu'est-ce que leur conseil où, avant tout, il faut n'aller point ?

Saint Paul appelle Jésus le Sacrement de la piété¹ ! Fils de Dieu, incarné pour être le premier-né de toute créature, Jésus contient dans sa plénitude cette effusion de vie qui, s'échappant du sein du Père, devient notre adoption et nous rend, par une génération gratuite, les vrais enfants de Dieu. Jésus est donc le principe, la substance, le signe authentique et la donation même de la grâce qui nous déifie. Signe manifeste et témoin véridique du dessein miséricordieux, éternellement conçu

1. 1 Tim III, 16.

par le Père, il demande qu'on ait foi en lui. Si on l'accepte comme vérité, il se donne comme vie; et, dans toute âme qui croît, il répand son propre esprit de fils, l'esprit qui fait qu'on *crie* à Dieu : *Mon Père ! Mon Père !* Etant ainsi le Sacrement de l'amour du Père envers nous, il est, en même temps, le Sacrement de notre amour filial envers le Père, c'est-à-dire de notre *piété*. Rien ne nous vient du Père que par lui; et c'est aussi par lui seulement que ce qui vient de nous peut retourner au Père.

Il est la voie de communication entre le ciel et la terre. Il est le seul médiateur entre Dieu et sa création; le lieu où ils s'abordent, se reconnaissent, s'entendent et s'embrassent, le gage de leur mutuel amour, le sacrement de leur mariage, le nœud de leur union. Hors de Jésus, il n'y a donc, — pour le monde, — ni vraie paternité de Dieu, ni prédestination surnaturelle, ni vocation, ni justification, ni grâce, ni gloire, ni béatitude : hors de Jésus, Dieu ne

1. Rom. viii, 15.

reçoit donc non plus, — du monde, — ni religion véritable, ni adoration en esprit, ni sacrifice efficace, ni culte régulier, ni prière qui le touche, ni piété qui l'honore. Cela est vrai, même pour les Anges ; *car il a plu à Dieu de tout établir sur le Christ : et le ciel et la terre, et le monde visible et le monde invisible, et les Trônes et les Dominations, et les Principautés et les Puissances, tout a été créé, non seulement par lui, mais pour lui et en lui ; et lui-même est avant tous les autres, et toutes choses ont en lui leur raison, leur fondement et leur consistance ;* « OMNIA IN IPSO CONSTANT » ¹. Si bien que, quand les fils aînés de Dieu rendent à la majesté du Père les louanges qui lui sont dues ; quand les *Dominations l'adorent*, quand les *Puissances le révèrent*, quand les *Cieux et les Vertus des cieux et les bienheureux Séraphins s'unissent dans une joie triomphante pour le chanter et le célébrer* ², c'est par la médiation du seul Jésus qu'ils le font et le peuvent faire.

C'est jusque-là qu'il est *grand*, et c'est ainsi

¹. Eph. 1, 9, 10. — Coloss. 1, 16, 17. — 2. Præfatio Missæ.

qu'il est unique *le Sacrement de la piété qui a été manifesté dans la chair, justifié par l'Esprit, qui a été montré aux Anges, qui a été prêché aux nations, qui a été cru dans le monde et qui, enlevé dans la gloire* ¹, y demeure à tout jamais.

Etre impie, ce n'est donc pas autre chose que refuser d'entrer dans ce mystère et de prendre part à ce Sacrement. C'est n'y vouloir pas croire et, surtout, c'est ne point l'aimer. Quiconque fait cela, nie la souveraine liberté du Père, récuse le témoignage du Fils et pêche contre le Saint-Esprit. N'acceptant pas d'être pour Dieu un vrai fils, il empêche Dieu d'être son père, et, s'excluant de la famille, il se bannit lui-même de la maison.

C'est ce qu'a fait, à l'origine, le chef des Anges rebelles, et ce qui le constitue le premier des impies. Apostat de la vérité, parce qu'il est l'ennemi de l'amour, il est devenu un esprit de mensonge et de haine ; et sa haine, où, pour ainsi parler, toute sa puissante nature a passé,

1. I Tim. III, 16.

se concentre tout entière sur ce Christ à jamais béni, en qui s'accomplit, malgré lui, le bien-faisant dessein contre lequel il s'insurge. Déchu et puni, il persiste dans la contradiction qui l'a fait déchoir et punir. Cette volonté perverse le possède à ce point qu'elle devient son état et ce qu'on nomme en lui de principal et de propre. Son nom, c'est Satan, c'est-à-dire l'adversaire. Roi de ceux qu'il a entraînés, — peut-être du tiers des Anges, — il déclare au Fils de Dieu une guerre insensée. Il oppose dessein à dessein, conseil à conseil, puissance à puissance. C'est là le grand combat dont parle l'Apocalypse¹, et qui, ayant d'abord eu lieu dans le Ciel, se continue maintenant sur la terre. Satan veut tuer le Christ. Il n'a qu'un sentiment dans le cœur, qu'un but dans l'esprit, qu'un mot sur les lèvres : *Voici l'héritier, tuons-le*². C'est le mot d'ordre de l'Enfer et l'unique question qui s'agite dans tous les conseils qu'on y tient. C'est pourquoi Notre-Seigneur dit que *dès le commencement le diable est homicide*³. C'est lui qui, en haine du Christ, a fait

1. Apoc. xii, 7. — 2. Luc. xx, 14. — 3. Joann. viii, 44.

tomber Adam, a assassiné Abel, persécuté Isaac, tourmenté Jacob, affligé Joseph, accablé Job, massacré les prophètes. Quand des hommes ont paru ici-bas qui, par mission et surtout par vertu, étaient l'image et comme le Sacrement de Jésus, c'est lui qui a fait pousser contre eux ces clameurs sauvages : *Circonvenons le juste qui se décore du nom de Fils de Dieu et se vante d'avoir Dieu pour père ; — vérifions ses discours et voyons les beaux effets de cette paternité. Mettons-le à la question par des outrages et des supplices ; cherchons jusqu'où va sa piété et s'il n'a pas de limite à sa patience* ¹.

C'est lui encore qui, ayant continuellement attaqué et trop souvent séduit le peuple de Dieu, a égaré toutes les nations, couvert le monde de ténèbres, rempli l'histoire d'infamies, et abreuvé la terre de sang. C'est lui qui, par la haine des Juifs et les mains des Gentils, a crucifié Jésus, le Verbefait chair. C'est lui qui, vaincu par la croix, mais non découragé, continue à persécuter la sainte Eglise. Nous lui devons tous les édits

1. Sap. II, 12, 19.

qui nous ont donné nos martyrs ; il est le père de toutes les hérésies, l'auteur de tous les schismes. L'Antechrist sera son ouvrage, et les désolantes abominations des derniers temps seront le suprême effort de sa rage. Et c'est ainsi que *l'Agneau tué*, par lui, *dès le commencement* ¹, dans ses figures, dans ses envoyés et dans ses serviteurs ; tué, au milieu des temps, dans sa propre personne, continue encore d'être tué dans ses membres jusqu'à l'heure où, le mystère du Christ étant consommé, le règne de Dieu sera établi partout, Satan jeté tout à fait dehors ², et la mort même détruite ³.

L'homme, créé après les anges, se trouve donc placé, non seulement devant deux voies différentes, mais même entre deux influences contraires.

Enfant de Dieu par sa prédestination éternelle, il est en relation avec la béatitude, qui est sa fin dernière, et, par suite, avec Jésus-Christ, substance et source de cette piété qui seule peut le rendre capable d'y parvenir ; — mais aussi fils

1. Apoc. xiii, 8. — 2. Joann. xii, 31. — 3. I Cor. xv. 26.

d'Adam, et maintenant d'Adam pécheur, il se trouve en relation avec Satan et ses anges, qui ont formé une conjuration pour le soustraire au Christ, le détourner de sa fin, l'entraver dans sa voie, et, le faisant entrer, par le péché, dans leur conseil abominable, l'entraîner dans leur mort et se l'unir éternellement dans l'enfer.

De là vient que, surtout depuis la chute, le premier devoir de l'homme est d'éviter le mal, de résister aux mauvais anges et de *renoncer à Satan*. Ainsi, le début de notre vie morale est une victoire, et notre premier pas vers la béatitude est le premier que nous faisons pour nous détourner du péché.

Bienheureux donc, d'abord, *l'homme qui ne s'en est point allé dans le conseil des impies*. Pécher, c'est s'en aller. Satan s'en est allé. Le prodigue *s'en alla* ¹. Jésus, voyant les siens hésiter dans leur foi, leur dit : *Est-ce que, vous aussi, vous voulez vous en aller* ² ? Le Christ est le lieu natal des créatures : tout le monde y

1. Abiit. Luc. xv, 15. — 2. Numquid et vos vultis abire ? Joann. vi, 68.

peut demeurer ; mais qui veut s'en aller est libre, et vraiment tout pécheur s'en va. Et où va-t-il ? — Dans le conseil de Satan, hors du conseil de Dieu, qui va à ce que *le Christ soit tout en toutes choses* ¹ ; il n'y a que le conseil du diable qui va à chasser le Christ de partout. Où la lumière finit, — et elle finit dans l'âme qui la quitte, — les ténèbres commencent. Qui n'est pas de Jésus est de Satan ; et qui est de Satan épouse fatalement sa cause : *Vous êtes les fils du diable*, dit Jésus à ses ennemis, *et vous voulez accomplir les désirs de votre père* ².

Mais on n'en vient pas tout d'un coup à des volontés si décidées et si perverses. Le mal est une pente qui finit par un gouffre. C'est d'abord *un conseil* où l'on entre ; c'est ensuite *une voie* où l'on se fixe ; enfin c'est *une chaire* où l'on s'assied : un conseil où des hommes sans piété se rencontrent et devisent ; une voie où des pécheurs sont établis ; une chaire où siègent des corrupteurs. Manquant de foi, parce qu'on

1. Coloss. III, 11. — 2. Joann. VIII, 44.

n'a plus assez d'amour, on commence à regarder dehors. Bientôt on franchit le seuil, et l'on va essayer du monde. Le monde ! c'est ce qui attirait hors du Christ, et ce qui sert d'entrée au conseil des esprits de ténèbres. On y entre ; on y est, souvent sans s'en douter. Le péché est le terme de cet égarement et le fruit de cette imprudence. L'enfant de Dieu est l'ennemi de Dieu ; le membre du Christ, un Antechrist. Dégoûté d'obéir à un père, il va savoir ce que c'est de subir un tyran. Entré timidement dans cette voie du péché, il y trouve je ne sais quel charme qui le fascine et l'enchaîne. Tout à l'heure il hésitait encore ; maintenant il prend son parti et se fixe : *stetit*.

Ce n'est pas tout. Tant qu'il est debout, il semble qu'il puisse encore aisément revenir. Qui reste debout n'a évidemment pas achevé son voyage : un pécheur peut se convertir. Ce n'est pas le compte de Satan. Il faut qu'on prenne décidément chez lui son domicile, il entend qu'on s'assoie, *sedet*, et qu'ayant été sa victime, on fasse, à son profit, d'autres victimes. Cette nuit vivante veut s'étendre, ce

foyer de corruption veut rayonner, cette insatiable mort veut s'assouvir. Sous l'action de cette force exécrationnelle, à laquelle il s'est lui-même livré, ce malheureux qui, n'aimant pas assez le bien, a déjà fait le mal, désormais il faut qu'il l'enseigne. Il l'enseignera par l'exemple, il l'enseignera par le discours, il l'enseignera par l'écriture. N'est-ce pas l'ordre tracé par Jésus d'enseigner après avoir fait ¹ ? Celui qui enseigne le bien qu'il a fait, n'est-il pas grand dans son royaume ? La lumière trace la route aux ombres, et l'Enfer n'est, de tout point, que la contrefaçon du Ciel. Ce pécheur devient donc docteur de péché : ayant bu du poison, il en fabrique ; celui qu'il a fabriqué, il le vante, il le propose, il le distribue, il le fait boire. Y a-t-il encore du remède, et ce méchant peut-il revenir ? Oui, tant qu'il est au monde ; mais, poussé jusque-là, il est clair qu'il a atteint le point le plus éloigné de la béatitude où il puisse ici-bas parvenir, c'est-à-dire qu'il touche à l'Enfer.

1. Act. i, 1. — Matth. v, 19.

Bienheureux donc celui qui ne s'en est point allé dans le conseil des impies, qui ne s'est point arrêté dans la voie des pécheurs et qui ne s'est point assis dans la chaire de contagion ;

Mais dont la volonté est dans la loi du Seigneur, et qui médite cette loi jour et nuit.

Voilà le côté positif de notre sanctification. Eviter le mal n'est pas encore le bien ; c'en est plutôt la condition et la préparation. Le bien, le commencement de la sainteté et le principe de la béatitude, c'est de s'unir au bien absolu, c'est-à-dire à Dieu. Cette union entre deux êtres si éloignés que Dieu et la créature suppose un double mouvement. Il faut que l'un condescende et que l'autre s'élève.

Il faut que Dieu s'abaisse vers nous et se rende pour nous saisissable ; il faut ensuite que nous montions vers lui et que nous le saisissons dans la forme où il se propose. Or, cette forme dans laquelle Dieu s'énonce intelligiblement pour nous, c'est la loi : et cette force par laquelle, éclairés de sa lumière et soulevés par

sa grâce, nous montons jusqu'à lui pour nous unir à lui, c'est notre volonté.

La loi est l'abrégé de Dieu. Elle contient ses conceptions, ses intentions, ses décrets, ses promesses, et la substance même de ses promesses, c'est-à-dire sa substance à lui ; car ce qu'il nous promet, c'est lui-même. Saint Paul l'appelle admirablement : *la forme de la science et de la vérité* ¹. Salomon l'avait déjà nommée *une lumière* ² ; et David avait dit qu'elle lui *ouvrait l'intelligence* ³.

D'autre part, la volonté est la somme de l'homme ; elle est la faculté morale par excellence ; elle suppose la raison, elle implique le cœur ; elle domine les autres puissances, elle gouverne le corps et dirige la vie : en se donnant, elle donne tout l'être.

Dieu étant dans sa loi, l'homme étant dans sa volonté, — si la volonté adhère à la loi et s'y fixe, il est clair que l'homme et Dieu sont unis ; et c'est cette union qui, en nous donnant

1. Habentem formam scientiæ et veritatis in lege. Rom. II, 20. — 2. Quia mandatum lucerna est. Prov. VI, 23.
— 3. A mandatis tuis intellexi. Psalm. CXVIII, 104.

la vie, inaugure notre béatitude. On comprend bien alors les paroles de nos Livres saints : *Si vous voulez avoir accès dans la vie, gardez les commandements* ¹ ; — *Qui recherche la loi sera rempli par la loi* ² ; — *Les commandements lui seront comme un festin splendide* ³ ; — *Qui les observera y trouvera la vie* ⁴ , — *car le commandement de Dieu, c'est la vie éternelle* ⁵ ; — *et quiconque y est fidèle, demeure en Dieu et Dieu demeure en lui* ⁶ . Que, comme avant l'Evangile, la loi montre le maître plus que le père ; ou que, comme à présent, elle fasse de la paternité la forme de la souveraineté ; qu'elle mène à l'amour par le service ou qu'elle assure le service par l'amour ⁷ ; au fond, le même ordre subsiste, et il est impossible d'en concevoir un plus divin. L'amour y déborde, mais la sagesse y règle tout. En même temps que l'autorité s'y déclare et s'y pose avec tous ses droits, la

1. Matth. xix, 17. — 2. Eccl. xxxii, 19. — 3. Ib. xxxix, 37. —
4. Levit. xviii, 5. — 5. Joann. xii, 50. — 6. I Joan. iv, 16. —
7. Brevis est differentia legis et Evangelii : timor et amor. (S. August. *Contra Adamant.* c. xvii.)

bonté y a tout son déploiement et la sainteté y brille de l'éclat le plus pur. On n'est reçu dans les bras de Dieu qu'après s'être agenouillé devant son trône : c'est une loi qui conduit à la fin ; le secret de la vie est dans l'obéissance et le bonheur est pour la vertu. Mais aussi ce qui fait l'homme grand, vertueux, heureux, ce qui fait de l'homme un Dieu par participation et par ressemblance, ce n'est pas la beauté, ce n'est pas la force ; ce n'est ni l'éloquence, ni la science, ni la légèreté ; — c'est ce qui est dans la main de tous, ce dont personne que nous n'est maître, et ce dont un enfant peut disposer : c'est le cœur, c'est la volonté libre ; c'est, en nous, ce qui choisit et ce qui aime. C'est cet ordre adorable que célébraient les Anges, en chantant au-dessus de la crèche de Jésus : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre à tous les hommes de bonne volonté* ¹ ! Et quand, plus tard, Jésus contemplait cela, son âme entraînait dans un transport, et il disait : *Confiteor tibi, Pater : Père,*

¹. Luc. II, 14.

je vous en loue et je vous en rends grâces ¹.

Heureux donc l'homme qui a sa volonté dans la loi du Seigneur et qui médite cette loi jour et nuit.

Le temps fait seul, entre la créature et Dieu, ce que l'éternité fait en Dieu. Il n'y a aucune loi qui oblige Dieu ; mais comme il est à lui-même son principe et sa fin, il est aussi sa loi. Éternellement uni à cette loi qui est sa propre sagesse, il veut être tout ce qu'il doit être ; et tout ce qu'il doit être, il l'est. C'est pourquoi sa vie est toujours parfaite, et sa béatitude absolue. Il en va autrement pour nous. Entre notre principe et notre fin, un mouvement est indispensable, et notre perfection est au prix d'un progrès. Dieu est ; la créature se fait. Ce n'est donc point assez d'entrer, par l'acceptation de la loi, dans la voie qui mène à la vie ; il faut y marcher. *Bienheureux*, dit ailleurs David, *les voyageurs sans tache qui marchent dans la loi de Dieu* ². Lier son cœur à la loi par une foi

1. Matth. xi, 25. — 2. Psalm. cxviii, 1.

sans hésitation et une docilité aimante, c'est naître divinement.

Mais il y a une maturité où l'enfant de Dieu doit parvenir. C'est pourquoi le Saint-Esprit ajoute : *Heureux l'homme qui médite la loi jour et nuit*. Il paraît assez par le texte que cette méditation n'est pas seulement un acte de l'intelligence. Les interprètes l'entendent unanimement d'une application générale de toutes nos puissances, et de cet exercice constant de la vertu qu'on nomme justement *l'ascétisme*. Heureux donc qui, non seulement considère la loi de Dieu, mais qui la grave dans sa mémoire, qui en étudie les beautés, qui en scrute les profondeurs et en recherche les harmonies. Heureux encore, et surtout, celui qui, à force de la contempler, la savoure ; qui, à force de la savourer, se l'assimile et, comme un aliment, la fait passer dans sa substance, pour en faire le soutien de sa vie. C'est ce qui se peut et se doit faire toujours. Au dehors, il y a des jours et des nuits, des heures d'action et des heures de sommeil, des alternatives de toute sorte. L'âme du juste est affranchie de ces vicissitudes. Son

jour est sans déclin ; ses yeux peuvent ne se fermer point, et la nécessité du sommeil n'oblige pas sa vertu. Qu'il range tout sous la loi : ses pensées, ses affections, ses paroles, ses actes et ceux même de la vie animale, comme le manger, le boire et le dormir ; qu'il fasse tout *pour la gloire de Dieu* ¹, au *nom du Christ* ² et par le mouvement de son Saint-Esprit : que, se donnant cette règle, il la garde inviolablement en toute rencontre et en tout état, dans les peines comme dans les joies, dans la guerre comme dans la paix, dans l'humiliation comme dans la grandeur, quand il manque comme quand il abonde, quand Dieu se cache comme quand Dieu se montre : alors il médite vraiment la loi, nuit et jour, *il bénit le Seigneur en tout temps, il le loue sans interruption* ³, — *il le prie sans relâche* ⁴. Pénétré de toutes parts par la raison divine, toute sa vie est lumière, une lumière toujours croissante ; il est lui-même à Dieu un royaume de plus en plus soumis, et c'est ce qui est l'état céleste ou la béatitude.

1. I Cor. x, 31. — 2. Ephes. v, 20. — Coloss. iii, 17.

3. Psalm. xxxiii, 2. — 4. I Thessal. v, 17.

Il sera comme l'arbre planté au bord du courant des eaux, qui donnera son fruit dans son temps, et dont la feuille ne tombera point.

Que peut signifier ceci ? Y a-t-il une défaillance dans la parole de Dieu ? Est-ce à une déception que vont aboutir ces espérances divines, auxquelles elle vient d'ouvrir nos âmes ? La béatitude nous est promise ; Dieu lui-même est notre fin ; les conditions pour y arriver nous sont solennellement déclarées. Pour achever, sans doute, d'exciter nos courages en finissant d'enflammer nos cœurs, le Saint-Esprit va décrire cet état bienheureux que nous mériteront nos vertus. Et voici que le type choisi par lui, pour signifier cette vie transcendante, c'est la plus basse des vies, la vie végétative ! Ce bienheureux, ce juste, ce saint, il sera semblable à *un arbre*. Encore un coup, qu'est-ce que ceci ? Notre idéal est-il au dessous de nous ; et notre béatitude, est-ce de monter ou de descendre ? Pour quiconque a la science ou seulement le sens des Écritures sacrées, l'humilité et l'insuffisance de la forme est d'ordinaire un signe de

la magnificence du fond. C'est, en effet, la coutume du Saint-Esprit, quand il veut nous parler de choses tout à fait ineffables, tantôt de choisir indifféremment les formes sous lesquelles il nous les présente, — le choix important peu, là où il est évident que toute forme est disproportionnée; — tantôt et plus souvent, de préférer précisément ce qu'il y a de plus vil à nos yeux, pour exprimer ce qu'il y a en soi de plus sublime, afin de nous faire entendre que, même dans les symboles plus relevés qu'on pourrait employer, il n'y a rien qui nous pût donner l'idée vraie de cette suréminente réalité qu'on nous propose, et que c'est justement pourquoi on les dédaigne ¹.

C'est ainsi que, pour exprimer les attributs de Dieu, l'Ecriture laisse souvent de côté les analogies apparemment plus exactes, qui se pourraient tirer des perfections humaines ou angéliques, et va prendre, — par choix, — des comparaisons empruntées à l'ordre des créatures les plus infimes : comme quand elle donne au

1. Cfr. S. Dyon. Areop. *De cœlesti Hierarch.* c. II.

Christ le nom de lion, pour exprimer sa toute-puissance et sa force invincible, ou bien encore celui de lis pour signifier son infinie pureté, ou encore celui de pierre pour faire entendre sa fermeté et sa stabilité immuable.

Nos idées ne se doivent donc pas rabaisser parce que, voulant décrire une chose inénarrable, l'Esprit-Saint prend, dans l'ordre créé, une image quelle qu'elle soit, et, par exemple, compare le juste et le bienheureux à un arbre. Mais l'image qu'il choisit ici cache un profond mystère ; et, quoique la lettre elle-même soit éclairée, elle n'est que l'ombre d'une lumière plus retirée et plus pure. Pouvons-nous pénétrer ce mystère et jouir de cette clarté ? — Nous le pouvons dans une mesure ; car la majesté, qui s'abrite sous ces voiles, nous crie elle-même incessamment : *Venez à moi, vous tous* ¹ ; et, pour nous faire venir, elle a déjà répandu en nous l'Esprit qui scrute tout : d'abord, les profondeurs de la parole de Dieu, puis, à la fin, celles de son être : *Etiam profunda Dei* ².

¹. Matth. xi, 28. — ². I Cor. ii, 10.

Qu'est-ce donc que cet arbre auquel le bienheureux ressemble, un arbre unique, à ce qu'il semble, et vraiment l'arbre par excellence ?

Lignum.

Nous lisons, à la première page du premier de nos Livres saints, qu'au milieu du paradis de délices où Dieu plaça le premier homme, était planté un arbre qui s'appelait *l'arbre de vie* ¹, parce qu'il devait rendre immortels tous ceux qui mangeraient de ses fruits. Au dernier chapitre du dernier livre de ces mêmes Ecritures, saint Jean raconte que le ciel est ouvert devant lui et qu'il y voit un arbre, planté au milieu, ombrageant les deux rives d'un fleuve ; il le nomme aussi « *l'arbre de vie* ². » Quel peut être cet arbre du commencement, qui se trouve encore à la fin ? Cet arbre qui est à la fois de la terre et du ciel, du temps et de l'éternité ? Cet arbre, planté au milieu, qui est comme le centre de la création visible et de la création invisible ? Quel est cet arbre qui vit et qui donne la vie, celle de la grâce, celle de la

1. Gen. II, 9. — 2. Apoc. XXII, 2.

gloire, et qui donne l'une et l'autre aux anges comme aux hommes ? — Salomon dit, dans les Proverbes, que la Sagesse *est un arbre de vie pour tous ceux qui l'embrassent* ; à quoi la Version grecque ajoute : *et qui s'adonnent à elle comme au Seigneur*¹. Si l'arbre de vie est la Sagesse ; si surtout la Sagesse est le Seigneur, nous avons le mot du mystère. Car, dit saint Paul, *il est bien vrai que plusieurs au ciel et sur la terre sont appelés dieux et seigneurs ; mais, pour nous, nous n'avons qu'un seul Dieu, le Père, de qui tout vient et pour qui nous sommes ; et un seul Seigneur, Jésus-Christ, par qui tout vient et par qui nous sommes*². Ce Seigneur, cette Sagesse, cet arbre de vie auquel tout bienheureux ressemble, c'est donc celui qui a dit : *Il est question de moi à la tête du livre*³ ; et c'est encore de moi qu'il s'agit à la fin. Car je suis *le premier et le dernier ; l'alpha et l'oméga*⁴ ; — *Moi, la Sagesse, je suis sortie de la bouche de Dieu, et née de lui avant*

1. Et qui incumbunt in eam sicut in Domino. Prov. III, 18. — 2. I Cor. VIII, 5, 6. — 3. In capite libri scriptum est de me. Psalm. XXXIX, 8. — 4. Apoc. XXII, 13.

toute créature..... Je suis créée dès l'origine et je subsisterai jusque dans le siècle à venir ; mon séjour, c'est le Saint des Saints ¹ ; — j'habite dans le conseil du Père et j'offre sans cesse à ses regards le culte sacré qui lui est dû ². Quant au monde, je suis sa lumière, et sa voie et sa vie. J'y parais élevé comme le cèdre au-dessus du Liban et comme le cyprès qui domine la montagne de Sion ³. — Je suis la vigne, ô fils d'Adam, et vous, vous êtes les branches ⁴. Que s'il arrive un jour où vous me voyiez extérieurement brisé, ne pleurez pourtant pas sur moi : pleurez sur vous, filles de Jérusalem, pleurez sur vous et sur vos fils : car si l'on me traite ainsi, moi qui suis le bois vert, ceux qui sont le bois sec, comment seront-ils traités ⁵ ?

Ainsi, — c'est lui-même qui en témoigne, —

1. Ego ex ore Altissimi prodivi, primogenita ante omnem creaturam. Ab initio et ante sæcula creata sum, et usque ad futurum sæculum non desinam, et in habitatione sancta coram ipso ministravi. Eccli. xxiv, 5, 14. — 2. Ego Sapientia habito in consilio. Prov. viii, 12. — 3. Eccli. xxiv. 17. — 4. Joann. xv, 5. — 5. Luc. xxiii, 28, 31.

Jésus-Christ est cet arbre de vie auquel tous les saints sont semblables. Pour désigner le Roi, dans nos langues modernes, on dit quelquefois *la Couronne* : pour désigner Jésus, la langue sacrée dit *l'Arbre* ou *le Bois*, parce que tout ce que Jésus vient faire se consomme par la croix, et tout ce qu'il vient donner s'y concentre. Elle est le berceau de sa gloire, le signe de son triomphe et l'instrument de sa royauté : *regnavit a ligno*. Il est par là comme identifié avec elle ; et l'un de ses noms, c'est le Crucifix.

Après cela, que les bienheureux ressemblent à Jésus-Christ, et que la béatitude consiste précisément dans cette ressemblance, c'est ce que saint Paul nous a appris quand il a dit : *Ceux que Dieu a préconnus, il les a prédestinés pour être conformés à l'image de son Fils* ¹ ; et c'est ce qui se pouvait déjà conclure de cette grande parole du sixième jour : *faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance* ².

1. Quos præscivit, et præordinavit conformes fieri imagini Filii sui. Rom. viii, 29. — 2. Genes. i, 26.

Mais chaque mot de ce verset est un trésor, et l'Esprit-Saint lui-même nous commande de *fouiller* ¹ ceux que sa libéralité nous présente. Cet arbre béni est *planté au bord du cours des eaux : il donnera son fruit en son temps, et son feuillage même ne tombera point*. « O vérité, lumière de mon cœur, écrit « saint Augustin, puisque je cherche à vous « entendre, faites taire les ombres de mon « propre esprit. Parlez-moi vous-même et vous « seul ; instruisez-moi, Seigneur : j'ai foi à vos « Écritures et leur texte est rempli de mystères « profonds ². »

Qu'est-ce donc que ce cours d'eau au bord duquel est planté notre arbre divin ? Sans nul doute, c'est l'effusion de Dieu, le don de Dieu, la grâce, et d'abord la grâce dans sa source, c'est-à-dire l'Esprit-Saint lui-même. *Si quelqu'un croit en moi*, dit Jésus, *ses entrailles*

1. Et sicut thesauros effoderis illam (sapientiam). Prov. 11, 4. — 2. Ergo, o Veritas, lumen cordis mei, non tenebræ meæ loquantur mihi... Tu me alloquere, tu mihi sermocinare. Credidi libris tuis, et verba eorum arcana valdè. (S. August. *Confess.*)

deviendront une source d'eau vive. Or, Jésus, continue saint Jean, signifiait par là l'Esprit de Dieu que devaient recevoir les fidèles ¹.

En Dieu, ce fleuve de vie et d'amour s'écoule infiniment, mais dans sa propre source infinie, ce qui cause en Dieu une plénitude, une surabondance et une ivresse tout à fait ineffables ². Dieu aime Dieu ; Dieu se donne à Dieu ; Dieu se verse tout entier en Dieu. Lui qui est un, il s'unit à lui-même : et c'est là sa sainteté, en même temps que son bonheur. C'est sur le bord de ces eaux que Jésus est planté. Vrai homme, Jésus est sur la rive : il est du dehors et du temps ; mais, hypostatiquement uni au Verbe, cet homme est du dedans et de l'éternité. Il plonge en Dieu toutes ses racines ; il en tire toute sa sève : d'où vient que sa sève est la divinité elle-même. Car il ne reçoit pas la grâce avec mesure, ni une part quelconque du don de Dieu ; il en reçoit la plénitude. *Tous les fleuves entrent*

1. Joann. vii, 38, 39. — 2. Cfr. S. Dyonis. Areopag. *Epist. ad Titum*, 10.

dans la mer, est-il écrit, *et la mer n'en regorge pas* ¹. Jésus est cette mer, capable de contenir l'effusion totale de l'Esprit. Tout ce que Dieu peut donner, il l'a; tout ce que Dieu peut produire, il l'est. Aussi est-il *au bord* de Dieu; c'est-à-dire que, même comme homme, il n'y a rien de plus grand que lui, hormis son Père, avec qui, comme Verbe, il est un. Il est *au bord* de Dieu : il est sa première parole extérieure, étant éternellement sa parole intérieure. Il est l'issue du Créateur et comme le premier pas que Dieu fait hors de soi, le pas qui décide tous les autres. C'est pourquoi l'Écriture enseigne *qu'au commencement de ses voies Dieu le possède* ². C'est lui-même qui est *le commencement des voies de Dieu* ³, l'aîné de toutes ses créatures, le principe et le fondement de tous ses ouvrages.

Etant tel et rempli de cette fécondité infinie, il donnera son fruit. Il ne le poussera pas par une expansion fatale; ce ne sera pas un fruit à

1. Eccle. i, 7. — 2. Prov. viii, 22. — 3. Principium creaturæ Dei. Apoc. iii, 14.

tomber de lui-même, ni qu'on pourra arracher par violence : il le *donnera* librement, par bon plaisir et par amour ¹. Aussi le donnera-t-il *en son temps*. « Quoi donc, dit Origène, n'est-ce pas une impiété de prétendre qu'il y a des temps où l'Eternelle Sagesse ne donne pas de fruits ² ? » Certes elle les a toujours, mais elle ne les donne pas toujours : d'abord, pour faire bien voir qu'elle est maîtresse et que, pour passionnés qu'ils soient, ses amours ne la lient pas servilement à ce qu'elle aime ; ensuite, parce que « le temps de donner à quelqu'un est justement celui où il est apte à recevoir ³ ». Voilà pourquoi le Verbe attend souvent, et parfois si longtemps, à nous donner son fruit.

Et quel est ce fruit *qu'il donne en son temps*?
— Le fruit est le terme régulier de la végétation.

1. Fructus dabuntur potius quam decident, non maturitate depulsi, non vi exteriore decussi, sed rationalis officii dispensatione demessi. (S. Hilar. *in. h. Ps. 11.*) — 2. Asserere Sapientiam aliquando fructus non habere, nefas est. (Origen. *in h. Ps.*) — 3. Idem est illi tempus dandi, quod ei qui accipit opportunitas accipienpi. (*Ibid.*)

C'est le produit final de cet immense et merveilleux travail auquel s'emploie la vie de l'arbre, le complet déploiement de toutes les forces cachées dans le germe, le plein épanouissement des qualités que la sève contenait. Le fruit de notre arbre béni, c'est donc ce que produit définitivement, et pour Dieu et pour nous, la vie terrestre de Jésus ; c'est le résultat de ses prières, de ses travaux, de ses souffrances et de sa mort. C'est, pour Dieu, une gloire extérieure infinie, un culte parfait, une confession pratique de tous ses droits, une action de grâces proportionnée, une réparation plus que suffisante et une surabondante satisfaction. Pour nous, c'est la délivrance du péché et la justification par la grâce ; c'est l'acquiescement de la mort et la résurrection à la vie ; c'est la participation réelle à la nature de Dieu, l'initiation à la vie de la Sainte Trinité ; et, à la fin, c'est la Sainte Trinité s'épanouissant en nous, et nous, tout épanouis dans cette Trinité bienheureuse. En somme, le fruit de Jésus, fruit unique et multiple, — fruit d'une si parfaite unité qu'il équivaut à l'innom-

brable et le surpasse, — c'est *le sacrifice de Jésus* : sacrifice perpétuel, universel, éternel, où Dieu reçoit tout ce qui lui est dû, et où la création puise tout ce qu'elle peut recevoir, Jésus y étant l'hostie de l'un et l'aliment de l'autre.

En effet, ô mon Maître, « la veille du jour où vous alliez mourir et dans la nuit où l'on vous trahissait, ayant aimé les vôtres qui étaient dans le monde, vous les aimâtes jusqu'à la fin ¹ ». Vous prîtes du pain en vos mains saintes et vénérables ; vous rendîtes grâces, et, bénissant ce que vous teniez, vous dîtes : Ceci est mon corps ; ceci est mon sang ; prenez, mangez, buvez. Après quoi, parlant au Père céleste, dans le sein de qui vous demeurez toujours ; en présence de vos chers Apôtres, dans le cœur de qui vous veniez de descendre, vous dîtes : « Père, l'heure est venue : j'ai achevé l'ouvrage que vous m'aviez donné à faire ; j'ai déclaré votre nom aux hommes que vous m'avez donnés, les retirant du monde pour cela. Vous êtes en moi et moi en vous. Je suis

1. Joann. XIII, 1.

aussi en eux comme vous êtes en moi. Qu'ils soient donc un en nous et consommés dans l'unité ! Là où je suis, je veux qu'ils soient avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que vous m'avez donnée..... et que l'amour dont vous m'avez aimé soit aussi en eux, et que j'y sois moi-même ¹ ».

Tel est le fruit de Jésus et le temps où il l'a donné. C'est le temps que saint Paul appelle *la plénitude des temps* ². C'est celui que Jésus nommait *son heure* ³. Et parce qu'il s'y est donné lui-même tout entier et qu'il est l'éternel, désormais cette heure dure toujours.

Et sa feuille ne tombera point.

La feuille n'est que pour le fruit. Elle l'enveloppe dès qu'il est né, comme les langes enveloppent l'enfant. Tout le temps qu'il croît, elle l'abrite comme une maison, et le protège comme

1. Joann. xvii, *passim*. — 2. Galat. vi, 4. — Ephes. i, 10.
— 3. Joann. ii, 4 ; — xiii, 1, *et alibi*.

une armure. C'est une providence admirable ; car tout fruit créé est fragile, et de tout ce qui naît ici-bas, il n'y a rien qui ne puisse aisément mourir. Tel n'est pas le fruit dont nous parlons. Il naît, mais hors du temps et à une distance infinie des atteintes de la mort. Il est la vie elle-même, la vie pleine et immuable. Pourquoi donc aura-t-il des feuilles, et des feuilles qui ne tomberont jamais ? Ce n'est pas pour lui, c'est pour nous. Il n'a pas à être protégé contre les attaques extérieures ; mais nous avons à l'être contre son éblouissante beauté. Entre lui et nous il faut des ombres : s'il n'était pas voilé, nous serions aveuglés. Il se voile donc ; et ce voile, ces ombres, ce feuillage dont il s'entoure, c'est sa très sainte humanité.

Elle non plus ne passera point. Elle ne peut pas déchoir et rien ne la pourra flétrir. Le Verbe la possède inamissiblement. Assise dans la gloire même de Dieu, elle y demeure, éternellement jeune, et donne la jeunesse à tout. Plus encore : tous les actes et tous les états de cette humanité adorable ; tant de pensées, tant de desseins, tant de désirs, tant d'élans, tant

d'affections de toute sorte ; tant de paroles, tant de leçons, tant de douleurs, tant de bienfaits, tant d'œuvres, tant de secrets surhumains et ineffables ; enfin, les détails infinis de cette vie terrestre et céleste dont saint Jean déclare, à la fin de son Evangile, que, s'il fallait la raconter, *il n'y a pas d'apparence que le monde entier pût contenir les livres qu'il en faudrait écrire*¹ : tout cela est plein de sève divine, plein de vie et d'éternité ; tout cela est donc aussi *le feuillage qui ne tombe point*. Le peu que nous en savons par l'Eglise suffit à guérir les nations² : toutes celles qui veulent guérir, et dans la mesure où elles le veulent.

Après avoir été un remède à nos péchés, c'est encore un abri à nos espérances³, une protection à nos fragiles vertus et comme une enveloppe à ce fruit naissant, qui est le germe de notre gloire et l'élément de notre divinité. Et le reste, que nous ne savons point encore, n'en

1. Joann. xxi, 25. — 2. Et folia ligni ad sanitatem gentium. Apoc. xii, 2. — 3. His verbis spes nostræ inumbrantur ; horum, inter has sæculi tempestates, munimina continguntur. (S. Hilar. *in h. Ps.*)

étant ni dignes, ni capables, les Anges et les Bienheureux le contemplent déjà avec une avidité sans cesse renaissante, et le Ciel nous le tient en réserve comme salaire de notre foi. Ainsi la terre sera renouvelée, le ciel aura changé de face, tout ce qui peut passer aura passé; cependant les actes, les dires et les moindres œuvres de Jésus demeureront encore ¹. Il est l'arbre planté au bord du cours des eaux : non seulement son fruit subsistera éternellement, toujours mangé, jamais consommé; mais même ses feuilles resteront éternellement vertes.

Or, tel est le Christ, tel sera le chrétien. Qu'advient-il de l'homme qui, fuyant le mal avec soin, accomplit le bien avec zèle ? Il sera bienheureux. Mais en quoi le sera-t-il ? — En ce qu'il sera semblable à Jésus. Lui aussi deviendra un arbre planté sur le bord des eaux vives. Hélas ! ce n'est pas là qu'il est d'abord venu. Il avait poussé dans le désert, et pour être jeté dans le feu après avoir vécu un jour.

1. Matth. xxiv, 33. — Marc. xiii, 31.

Mais l'amour éternel a étendu la main pour l'arracher à cet empire aride et sombre de la mort, et *il l'a transféré dans la région du fils de toutes les complaisances*¹. Ainsi transplanté, l'arbuste est devenu « *la plantation du Père* qui ne sera point arrachée² » ; il a commencé de vivre et fait espérer d'être fécond. Plongeant ses racines dans le fleuve, la tige de l'âme a reverdi ; elle deviendra un grand arbre. Bonté divine ! Grâce prodiguée ! Vie facile et abondante ! L'Esprit-Saint est écoulé en nous : *Dieu lui-même est notre suffisance*³.

Jésus habite en nous, nous y étant pardon, justice, progrès, perfection. Vivre, pour nous, c'est lui⁴ ; notre vie, c'est qu'il vive en nos âmes. Aussi ce juste, qu'on nomme chrétien, et qu'on pourrait nommer aussi Jésus, il donnera son fruit en son temps. Son fruit, c'est sa propre âme, ou plutôt, tout son être, mais purifié, illuminé, sanctifié, déifié par Jésus ; capable, par là même, de donner gloire au Père et d'entrer

1. Coloss. I, 13. — 2. Matth. xv, 13. — Joann. xv, 2. —

3. II Cor. III, 5. — 4. Philip. I, 21.

pour jamais dans le ciel comme en son lieu propre. Il faudra sans doute beaucoup de temps pour que ce fruit soit mûr : toute la vie s'y passera ; mais patience ! l'heure est marquée par Dieu ; elle viendra ; elle est en train de venir.

Et non seulement cet arbre donnera son fruit en son temps, mais sa feuille même ne tombera pas à terre. Ces qualités secondaires, qu'on nomme les naturelles et qui, précieuses pour le monde, n'avaient point par elles-mêmes de valeur pour l'éternité ; ces vertus purement morales, « qui vont plus, écrit saint Ambroise, à *orner* l'homme qu'à le sauver ¹ » ; quoi même ! ces actions si terrestres, si extérieures, si passagères, parfois si basses, parfois si honteuses, qui sont le fond de la vie humaine et en marquent le train ; tout cela qui, comme la feuille, semblait une pure enveloppe de notre vie véritable, quelque chose que, naturellement, le cours du temps devait emporter et l'oubli

1. *Mystica salvant et a morte liberant : moralia autem ornamenta decoris sunt, non subsidia redemptionis.*
(S. Ambr. in *Psalm.* 1.)

engloutir ; tout cela néanmoins, fait en état de grâce et rapporté à Dieu ; touché, pénétré, vivifié par la sève de Jésus, par la vertu, par l'Esprit, par l'éternité de Jésus, tout cela demeurera et persistera ; tout cela donnera à Dieu de l'honneur, à Jésus de la gloire, aux élus de l'admiration, et à l'âme, qui en est la source créée, une béatitude immortelle.

Et c'est justement ainsi que *tout ce que fait cet homme prospérera* : tout, quoi que ce puisse être.

Prosperer, en effet, c'est arriver à bonne fin. La bonne fin, pour nous, c'est l'unique fin ; c'est le Ciel. Tout acte humain qui n'aboutit pas là est une affaire manquée, une semence avortée, une perte. Or, en quelque état que soit un vrai chrétien : qu'il soit libre ou affranchi, riche ou pauvre, grand ou petit selon le monde ; — et, quoi qu'il fasse aussi : guidé en tout par l'Esprit-Saint, ayant la foi et la charité pour âme de toutes ses œuvres, il *verra toutes choses*

contribuer à son bien ¹, augmenter sa fortune éternelle et vraiment prospérer devant Dieu.

Ainsi, non seulement il ne se perd pas ; mais rien de lui ne se perd. Sa personne est sauvée, et ses moindres actes aussi sont sauvés.

Il n'en est point ainsi des impies, il n'en est point ainsi.

Cette parole est un coup de foudre ; et cependant, c'est la pure et paisible déclaration de ce qui est. La lumière découvre et pénètre ; elle discerne et elle juge. Le Verbe dit seulement ce que lui-même veut que nous disions : *oui, oui ; non, non* ². A parler même plus justement, il ne dit qu'une parole. Saint Jean le nomme lui-même l'*Amen* ³, comme qui dirait l'*affirmation*. Et, en effet, c'est son nom propre. Jésus n'est que Jésus : c'est-à-dire vie, bonté, amour ; et, quant à lui, il veut tout sauver. Mais

1. Rom. viii, 28. — 2. Sit sermo vester : est, est ; non, non. Matth. v, 37. — 3. Hæc dicit : amen, testis fidelis, qui est principium creaturæ Dei. Apoc. iii, 14.

si la créature a abusé de sa liberté pour le contredire ; si elle s'est pervertie en se retournant contre lui, elle devient un contre-sens vivant et, pour elle, tout est à rebours. Ce qui est bon lui est mauvais, ce qui est resplendissant l'aveugle, ce qui attire la précipite, ce qui aime excite sa haine, ce qui vivifie la tue : et c'est ainsi que Jésus la damne. Il n'en sera donc pas des impies comme des pieux, de la race de Satan comme de la race du Christ. Non, encore une fois, il n'en sera pas des uns comme des autres.

Mon Seigneur, vous qui dites ceci, vous avez défendu toute parole oiseuse. Pourquoi donc cette double négation ? Un mot de vous ne pouvait-il suffire ? — Assurément. Mais, outre que le juge souverain parle ici notre langage, et que les choses ainsi répétées semblent, chez nous, revêtues d'une certitude plus grande, paraissent absolument décidées, il faut entendre qu'étant un juge unique, il juge cependant selon la double nature qu'est en lui ; et non seulement, en ce jugement, Dieu et l'homme sont d'accord ; mais encore

toute l'Eglise, qui est le corps mystique de Jésus, n'y a avec son chef qu'un esprit, qu'un sentiment et qu'une voix ; et ce jugement, si universel en son unité, embrasse tout et de toute manière : je veux dire le temps où il commence de se faire sentir, et l'éternité où il sera consommé ; et ces impies qui sont les hommes, et ces premiers auteurs de l'impiété qui sont les démons. Ainsi donc, c'est chose assurée. Oui, oui, c'est la vérité, c'est la vérité ; *est, est ; amen, amen* : tous les pieux, tous les fils, tous ceux qui seront entrés dans l'adoption en recevant le sacrement de la piété, tous les croyants, tous les fidèles, tous les membres vivants de Jésus, ils auront la béatitude ; et, pour s'être volontairement séparés de Jésus, les impies auront un sort absolument contraire.

Ils ont tenu conseil contre Dieu ; ils ont élu séjour dans la voie des pécheurs, ils ont siégé dans des chaires empoisonnées, ils se sont mis par choix hors la loi, ils ont foulé aux pieds le joug qu'ils devaient porter sur leur tête ; détournant leur esprit de Dieu, ils l'ont livré à mille chimères et *se sont évanouis dans*

leurs propres pensées ¹. Donc, ils ne seront pas comme l'arbre planté au bord du cours des eaux. La miséricorde les y avait, un jour, posés; ils ont permis, ils ont souhaité que Satan les en arrachât, et ils sont retournés de parti pris dans leur désert originel. Donc ils ne donneront pas leur fruit en leur temps; et leurs feuilles, qui sont tout ce qui vit en eux et leur seul ornement, finiront par se flétrir et se sécher, au point qu'il n'en restera pas une seule à leurs branches.

Mais ils seront comme la poussière que le vent pourchasse à la surface de la terre.

Mon Dieu ! quel état ! quelle misère ! quel châtiment et vraiment quelle justice ! La poussière, c'est la terre sans l'eau qui, en réunissant les parties, forme un corps véritable et ce qu'on nomme un sol. Au sixième jour du monde, Dieu prit de la terre et, la mélangeant d'eau, il façonna le corps d'Adam ². Grand mystère ! divin Sacrement ! L'eau, nous l'avons dit,

1. Rom. I, 21. — 2. Gen. II, 7.

c'est le symbole du Saint-Esprit et, partant, de la grâce. Elle unit ce qui naturellement resterait divisé ; elle cimente ce qui sans elle ne pourrait se maintenir ; elle féconde par là même ; car ce qui est isolé ne produit rien. De même, c'est la grâce et la charité, c'est l'Esprit du Père et du Fils qui unit Dieu avec l'homme, l'homme avec lui-même, et tous les hommes entre eux.

En lui, chacun est plusieurs : on peut dire que chacun est tout le monde ; — sans lui, chacun reste chez soi, chacun vit pour soi, chacun n'est que soi. Il n'y a plus de rapports, plus de liens, plus de vie, plus d'harmonie, plus d'amour, plus de joie. Or tels sont les impies : ils n'aiment pas ; c'est là l'impiété. Ils ne sont plus, dès lors, une terre solide, un tout vivant ; ils sont une vraie poussière. Tout, en eux, est désunion, division, anarchie ; tout, en eux, devient mobile, inconsistant, agité. Les sources de la vie tarissent, la sève fait défaut partout ; l'aridité gagne et règne : *Si quelqu'un ne demeure pas en moi*, dit Jésus, *il séchera* ¹. Enfin, la stéri-

1. Joann. xv, 6.

lité est définitive et complète : *Impii sicut pulvis* ¹.

Encore si, dans un état si misérable, ils pouvaient avoir quelque repos ! Mais ce vent malsain, mais cet esprit funeste qui les a détachés du tronc, desséchés, mis en poudre, il les soulève encore et les pourchasse. Il forme d'eux des nuages et des tourbillons, et se fait comme un jeu de les tourmenter. Au fond, il les déteste : c'est bien assez qu'ils aient été créés à la ressemblance du Christ, rachetés de son sang, peut-être marqués de son baptême et nourris de sa chair ! D'ailleurs, il est la haine. Il ne leur veut donc pas plus un paradis grossier qu'un paradis sublime et saint. Si, puisant méchamment dans le trésor des joies naturelles, il a donné quelque appât à ces malheureux, ce n'était que pour leur faire prendre le change et les amener à vendre leur droit à l'héritage céleste. Cette lâche vente décidément obtenue, il se plaît à leur enlever même les vains amusements dont il s'est servi

1. Psalm. xxxiv, 5 et *passim*.

pour les prendre. Sans doute, il ne reçoit pas de Dieu, ici-bas, tous les congés qu'il veut ; mais, quant à lui, son dessein et sa passion c'est, après nous avoir défaits, ruinés et annulés, de nous pousser désordonnément dans toutes les routes et sur toutes les surfaces de ce monde, et, à la fin, nous abîmer dans les lieux bas qui lui sont assignés pour séjour.

C'est pourquoi les impies ne se tiendront pas debout au jugement, ni les pécheurs dans l'assemblée des justes.

A prendre dans sa rigueur le texte de la Vulgate, le Psalmiste semble dire que les impies ne ressusciteront point : *Non resurgent*. On est cependant d'accord que tous ressusciteront, méchants et bons. C'est un point de foi ; le doute n'est pas possible. *Nous ressusciterons tous*, dit saint Paul ; à quoi il ajoute : *Mais tous nous ne serons pas changés*¹. Voilà le mot de l'énigme. Les impies ressusci-

1. I Cor. xv, 51.

leront donc, mais pour leur confusion et leur malheur : les seuls justes ressusciteront pour la gloire et pour la vraie vie. La seconde partie du verset explique très suffisamment la première. *Les pécheurs*, y est-il dit, *ne ressusciteront pas dans l'assemblée des justes*. Ils se lèveront de leurs tombes, il est vrai, mais pour se ranger d'eux-mêmes à la gauche et demeurer à part : ils revivront, mais pour aller et rester dans la mort éternelle. C'est pourquoi nous avons traduit : *ils ne se tiendront pas debout*, ce que porte vraiment l'hébreu, et ce que plusieurs versions autorisent.

En ce jour-là, dit l'Écriture, « *les justes se tiendront debout avec une fermeté inébranlable : Stabunt* ¹ ». Les impies, au contraire, et les pécheurs impénitents, dès que le juge aura dit : *C'est moi*; comme les Juifs qui le vinrent saisir au jardin de Gethsémani, dans les jours de sa vie mortelle, « *ils seront rejetés en arrière et renversés* ² » ; — *non resurgent, non stabilientur*.

1. Sap. v, 1. — 2. Ego sum. Abierunt retrorsum et ceciderunt. Joann. xviii, 6.

Et comment se pourraient-ils tenir ? Il n'y a qu'un seul fondement à toutes les créations : Jésus-Christ, le Verbe fait chair. C'est sur lui que Dieu a tout construit ¹. Qui n'est pas posé sur cette pierre n'a pas de base ; il tombe donc forcément. C'est pourquoi, quand toute vérité sera déclarée et toute conséquence tirée des principes, quiconque n'aura pas cru en Jésus-Christ s'en ira en ruine. Il n'a même pas à être jugé : aussi n'est-ce pas pour cela qu'il ressuscite : *Non resurget in judicio* ² ; — *il est déjà jugé* ³, dit Jésus, et sa ruine va d'elle-même.

Car le Seigneur connaît la voie des justes et le chemin des impies périra.

Voilà la haute raison de cette ruine lamentable. Dieu, à qui rien n'échappe, ne connaît cependant que *la voie des justes*. Il voit tout très assurément, mais il ne regarde pas tout : il ne regarde que ce qu'il aime, et il ne connaît que ce qu'il regarde. *Dieu vit la lumière*, dit la Genèse ; *il vit qu'elle*

1. Colos. I, 16. — 2. Joann. V, 29. — 3. Qui autem non credit, jam judicatus est. Joann. III, 18.

était bonne ¹. C'est parce qu'il la voyait qu'elle était bonne, et c'est parce qu'elle était bonne qu'il la voyait. Il sépara *ensuite la lumière d'avec les ténèbres* ; mais il n'est pas écrit qu'il vit les ténèbres. Or, cette voie des justes, que Dieu connaît exclusivement, c'est précisément cette lumière du premier jour que Dieu vit si bonne ; c'est Jésus. « *Je suis la lumière du monde* ² », dit-il ; et ailleurs : « *Je suis la voie* ³ ». Dieu se connaît : à vrai dire, Dieu ne connaît que lui et tout ce qui est en lui. Parce qu'il a tout l'amour, il occupe tout le regard. Il est la vérité, la beauté, la sagesse et la raison même. Ce qui est hors de lui est donc faux, difforme, désordonné, absurde. Comment l'absurdité, le désordre, la laideur et le mensonge occuperont-ils jamais le saint regard de Dieu ? Comment cela pourra-t-il entrer dans son intelligence ? Les justes, Dieu les connaît, parce qu'il les reconnaît : il retrouve en eux ses pensées, ses affections, son image, Jésus-Christ, son Verbe éternel. Mais

1. Gen. I, 4. — 2. Joann. VIII, 12. — 3. Joann. XIV, 6.

les impies, Dieu les ignore et il leur dit : *Nescio vos* ¹. Vous ne ressemblez à rien de ce qui est en moi ; vous n'êtes ni ce que je conçois, ni ce que j'aime : *je ne vous connais pas*. Aussi : *le chemin des impies périra*.

Ils font, il est vrai, du chemin sur la terre ; mais ils n'ont aucune voie régulière. Fugitifs volontaires de *ce doux esprit de Jésus qui devait les conduire à bon terme* ², ils sont poussés par des esprits dévoyés et se meuvent sans aucun ordre. Leur route n'aboutit pas : elle ne mène à rien ; elle va dehors, partout, — hormis au centre, à la fin, à la patrie, au lieu du repos. *Elle périt* ; et la mort, saisissant ces vagabonds dans leurs aberrations, rend leur divagation éternelle. Ils errent sans fin entre Dieu, en qui ils ne veulent pas se consommer, et le néant où ils ne pourront jamais s'abîmer : éternellement *ils se perdent*.

1. Matth. xxv, 12. — 2. Spiritus tuus bonus deducet me in terram. rectam. Psalm. cxlii, 10.

PSAUME II

« Pourquoi les nations ont-elles frémi ? Pourquoi les peuples ont-ils médité des choses vaines ?

« Les rois de la terre se sont levés et les princes se sont réunis contre le Seigneur et contre son Christ :

« Rompons leurs liens (ont-ils dit), et rejetons leur joug loin de nous !

« Celui qui habite dans les cieus se rira d'eux, et le Seigneur les raillera.

« Alors, il leur parlera dans sa colère et il les bouleversera dans sa fureur.

« Pour moi, j'ai été par lui établi Roi sur Sion, sa montagne sainte, pour proclamer de là son décret.

« Le Seigneur m'a dit : Tu es mon fils ; je t'ai engendré aujourd'hui ! »

« Fais-m'en la demande, et je te donnerai les nations dont tu es l'héritier, et les extrémités de la terre dont tu es le maître.

« Tu les gouverneras avec une verge de fer et tu les briseras comme le vase d'un potier.

« Et maintenant, ô rois, comprenez ; instruisez-vous, juges de la terre !

« Servez le Seigneur avec piété et réjouissez-vous en lui avec tremblement.

« Embrassez la doctrine, de peur que le Seigneur n'entre en colère et que vous ne mouriez à la voie de la justice.

« Sa colère va bientôt s'embraser : bienheureux alors ceux qui ont mis en lui leur confiance ! »

On a vu, par le premier Psaume, tout le plan de Dieu dans sa création. C'est une théorie pleine d'amour et de sagesse. Dieu la révèle à notre intelligence et la propose à notre liberté. Qu'est-ce que l'homme va en faire ? Nous savons ce que pense et ce que veut le Ciel : comment la terre va-t-elle agir ? Nous avons le

mot de Dieu : quel est le mot de l'histoire ? —
Ce second Psaume va nous le dire.

Parce que le chef des impies a été écouté sur la terre, l'amour n'y est point accepté, la vérité n'y est pas comprise. on se révolte contre l'ordre ; et quand Dieu offre la paix, on lui déclare la guerre. Il envoie son ambassadeur qui est son Christ : on s'arme contre lui, on s'excite, on s'assemble, on se ligue, on finit par le crucifier. C'est là le fait capital des annales humaines. Mais qui prévaudra jamais contre Dieu ? Ce qu'on fait pour entraver son dessein est justement ce qui le fait aboutir. La croix devient le trône de celui qu'on y a cloué. De par sa propre divinité, que sa résurrection fait sortir du mystère, Jésus est Roi, l'unique Roi du ciel et de la terre. L'étant par nature, il l'est encore par héritage, et afin qu'aucun droit, même humain, ne lui manque, il mérite sa royauté et conquiert son empire. Aussi, de gré ou de force, tout lui obéira. Voulant, avant tout, régner par l'amour, il commence par enseigner ; il exhorte, il avertit, il menace, il donne du temps pour réfléchir et mille occasions pour

s'amender. On est si faible et il est si fort ! C'est une des raisons de sa patience. Mais enfin, elle aura un terme, et, pour obstinés qu'ils soient, les méchants n'auront pas le dernier mot.

Il est vrai, ils rendront, pour les bons, l'épreuve plus difficile : *Quiconque voudra vivre pieusement en Jésus-Christ sera persécuté*¹. Il faudra affirmer des vérités bien contredites, résister à bien des scandales, traverser des régions dévastées, voyager par des nuits bien sombres ; il faudra beaucoup de sueurs, beaucoup de larmes et même beaucoup de sang. Dieu n'avait pas mis le Ciel au prix d'un tel labeur ! Mais enfin, la foi n'en sera que plus exercée, l'amour plus héroïque, et la gloire, à la fin, plus illustre ; et tous ceux qui, malgré le monde, auront mis leur confiance en Jésus, obtiendront la béatitude. Ainsi, en dépit de Satan et de la trop nombreuse foule qu'il entraîne, Dieu verra son Conseil éternel accompli.

1. Omnes qui piè volunt vivere in Christo Jesu, persecutio-
nem patientur. II Tim. III, 12.

C'est la substance de ce second Psaume et ce que nous allons successivement déclarer.

Pourquoi les nations ont-elles frémi ? Pourquoi les peuples ont-ils médité des choses vaines ?

Pourquoi ? — Ce que produit, en toute âme éclairée, la réponse faite à Dieu par le monde, c'est d'abord un cri d'étonnement. Pourquoi ? — On peut bien, en effet, s'étonner, mon Seigneur. Si vous ne saviez pas les choses, même avant qu'elles soient, vous seriez étonné vous-même. Mais vos Anges sont dans la stupeur et vos enfants n'en peuvent pas revenir. *Pourquoi les nations ont-elles frémi ? Pourquoi les peuples ont-ils médité des choses vaines ?* Vous leur aviez parlé en la personne d'Adam, leur père. Ils avaient tout reçu par cette parole bénie : la vérité, la vie, la loi, la grâce pour mériter, la promesse d'un secours fidèle et le gage d'un salaire infini. Pouviez-vous donc mieux faire ? Cette vérité, cette vie, cette loi, cette grâce, cette promesse, ce gage, au fond, c'était Jésus, le fils de vos entrailles,

vosre gloire, vosre amour et vosre don. A cette gratuite prévenance, à cette libéralité inouïe y avait-il une autre réponse que l'adoration, la gratitude et le zèle à profiter de tout ? Pourquoi donc le monde a-t-il frémi comme une bête qu'on maltraite ? Pourquoi donc, enseigné par Dieu, le monde s'est-il mis à rêver des chimères ? Pourquoi, mon Dieu ? Eternellement on demandera pourquoi.

Vous le demandez vous-même à ces révoltés qui vous forcent méchamment à devenir leur juge : non que vous ayez besoin qu'ils vous instruisent : — vous voyez tout ; — non que vous espériez qu'ils se puissent justifier : — ils sont inexcusables ; — mais il faut que l'impuissance où ils sont de vous répondre devienne leur jugement, et qu'ainsi ils se condamnent eux-mêmes. Et cependant, ô bonté, ô longanimité, ô amour, avant de prononcer, dans la solennité de vos derniers jugements, ce terrible *pourquoi*, vous le dites, dans le secret du temps, à l'oreille de ces égarés. Vous le leur dites par votre Eglise, par vos saintes Ecritures, par leur conscience ; vous le leur dites incessamment par un déluge

de bienfaits, mêlé d'avertissements qui sont comme des éclairs, et de châtiments temporels qui grondent au-dessus de nous comme la foudre. Et c'est ainsi que les tentatives de la miséricorde précèdent les éclats de votre vérité, comme les éclats de votre vérité précèdent la splendeur de votre face ¹.

Il y a deux ordres dans la famille de Dieu. Dans la masse des prodigues qui s'en allaient de la maison, Dieu, pour sauver le monde en y sauvant la vérité, avait retenu un peuple. Ce peuple, c'étaient les Juifs, et les autres c'étaient les Gentils. Ceux-ci s'égarèrent dans leurs voies, sans que Dieu cessât de les poursuivre; car il aime tout ce qui est ², et il veut sauver tout ce qu'il aime. Ceux-là, il se les était attachés par un pacte; il leur avait confié ses secrets; il les avait chargés de ses œuvres. Ce que l'esprit est dans l'individu, les Juifs l'étaient dans le genre humain; les Gentils y étaient comme le corps. Or, quand Dieu vint ici-bas pour y

1. *Misericordia et veritas præcedent faciem tuam.* Psalm. LXXXVIII, 15. — 2. Sap. XI, 25. — 3. Rom. III, 2.

acquitter ses promesses et y accomplir ses desseins les plus bienfaisants, Juifs et Gentils se soulevèrent. Les uns, vraies bêtes sauvages, se révoltèrent comme par instinct; les autres, nation virile, mirent de la réflexion dans leur révolte: ils conjurèrent très savamment et combinèrent des plans habiles ¹. Mais, soit en *frémissant*, soit en *méditant* ² contre la vérité, ce qui était nécessairement méditer des choses vaines, tous protestèrent et combattirent. C'est ce qu'ils font encore à présent; car les noms changent, mais les races ne meurent pas quand elles ont le cœur humain pour ancêtre. Passions indomptées et sophismes pleins d'artifices, corruption morale et sagesse menteuse, force brutale et politique perverse: jusqu'à la fin ce seront les deux drapeaux sous lesquels viendront se ranger tous les adversaires de Jésus.

1. Gentes fremuerunt imperito scilicet inconditoque motu commotæ... Populi inani in doctrinis meditatione versati, eum per meditationem legis non intellexerunt, qui prædicabatur in lege. S. Hilar. — 2. Fremitus bestiarum est, meditatio autem hominum. (S. Thomas.)

Les rois de la terre se sont levés et les princes se sont réunis contre le Seigneur et contre son Christ.

Voilà le dessous de ce que voient les yeux, la cause de ces frémissements et la raison de ces combinaisons méchantes. Les rois de la terre se sont levés, et, de concert avec les princes, ils ont formé une ligue. Il s'agit ici, d'abord, de Satan et de ses anges ¹. Le premier mal vient d'eux; ils sont l'âme de ce grand forfait qui s'accomplit sur le Calvaire. Les hommes, laissés à eux-mêmes, n'en seraient pas venus à de pareils excès. Mais ces premiers puissants ont trouvé d'autres puissants pour complices : des rois ont épousé leur cause; des princes sont entrés dans leur ressentiment, et c'est ce qui a fini d'égarer les peuples. Il y a eu un Hérode, il y a eu un Pilate; il y a eu Anne, Caïphe et tous les princes des prêtres. « Votre Saint-Esprit l'avait dit, Seigneur, par la bouche de David, notre père et votre fils », s'écriaient

1. Quod si et invisibiles esse potestates dixeris, non aberraveris. (Origen. Cfr. I Cor. II, 6 et seq. — Ephes, VI, 12.)

les premiers Chrétiens, après la première citation de saint Pierre devant l'autorité publique :
 « *Pourquoi les nations ont-elles frémi et pour-*
 « *quoi les peuples ont-ils médité des choses*
 « *vaines? C'est ce que nos yeux ont vu dans*
 « *cette ville de Jérusalem : Hérode, Pilate, les*
 « *Gentils et tous les peuples d'Israël s'y sont*
 « *réellement assemblés et ligüés contre votre*
 « *saint Fils Jésus que vous avez sacré*¹. » Après
 ceux-ci, d'autres rois sont venus et, séduits par
 le même esprit, ils ont entraîné d'autres mul-
 titudes. L'histoire garde leurs noms, et chaque
 siècle en voit naître qui succèdent à ceux qui
 sont morts. Rois par le sceptre, rois par l'épée,
 rois par le génie, par la science ou par la pa-
 role, ce ne sont que des rois terrestres, *reges*
terræ. Ayant reçu leur pouvoir d'en haut, et
 pour des fins sublimes, ils prétendent l'exercer
 sans contrôle et ne le faire servir qu'à de bas
 intérêts, quand ce n'est pas à des desseins tout
 à fait condamnables. Haïssant le Ciel parce
 qu'ils l'ont trahi, ils s'arment pour lui faire

1. Act. iv, 25 et seq.

la guerre ; et comme, si grand que soit leur orgueil, il ne peut leur cacher complètement leur faiblesse, ils essaient de la diminuer en s'unissant les uns aux autres. Leur lien, c'est une haine commune ; et cette ombre de bien qu'ils ont d'être ainsi unis pour quelques jours, c'est encore un bienfait de la sainte Unité qu'ils attaquent, car, sans elle, ils resteraient implacablement divisés¹. Bonté divine ! Bonté maîtresse ! Bonté inévitable ! Il n'est pas au pouvoir de la créature de vous échapper tout à fait. Même alors qu'on ne vous aborde que pour vous combattre et vous tuer, s'il était possible, il faut qu'on vous subisse et que, de votre voisinage, on reçoive encore quelque influence de lumière, d'amour et de vie.

Au reste, Seigneur, si ces rois se révoltent et si ces princes conjurent, ce n'est pas précisément parce que vous êtes Dieu. Si vous ne faisiez qu'exister, ils vous accepteraient sans doute, ils vous nommeraient avec respect et

1. Facti sunt amici Herodes et Pilatus in die illâ. Luc. XXIII, 12.

tiendraient à honneur de vous saluer de loin. Quoi même ! ils exigeraient que les peuples eussent pour vous des égards ; car enfin, la conviction qu'il y a un Dieu quelque part n'est pas tout à fait inutile ici-bas. Mais, étant Dieu, vous êtes *Seigneur* et *Maître* ; mais exister, pour vous, c'est régner ; et régner, c'est gouverner : voilà ce qui semble intolérable. Encore, s'il n'y avait pas de Christ ! Mais, de peur qu'on ne vous crût trop loin, vous êtes personnellement descendu sur la terre ; vous avez pris rang chez nous ; vous réglez sur nous par l'un de nous. Votre trône, votre sceptre, votre loi, votre tribunal, vos yeux, votre main, vos lèvres, c'est l'Homme-Dieu ; c'est Jésus, le chef de l'Eglise, toujours présent, toujours vivant, toujours régnant et gouvernant par son Eglise. En vain est-il clair jusqu'à l'évidence que cette Eglise est le corps de ce Christ, et que ce Christ est votre envoyé ; que vous-même, et vous seul, êtes le fond de leur autorité, la substance de leur doctrine et la vertu de leur ministère. En vain est-il aisé de voir que s'insurger contre le corps, c'est se révolter contre le chef, et que re-

pousser l'ambassadeur, c'est faire injure à celui qui l'envoie¹. On aime mieux, mon Dieu, se soulever même contre vous que de vous accepter sous cette forme, et l'on trouve, tant on s'a-veugle, qu'il y a moins de péril à vous insulter que de peine à vous obéir!

Et c'est ainsi que toute royauté qui s'obstine à n'être que terrestre, se dresse fatalement contre la souveraineté de Dieu, et fait inévitablement la guerre au seul Roi par lequel il exerce l'empire, notre adoré Seigneur Jésus, son Christ éternel.

Rompons leurs liens, disent-ils, et rejetons leur joug loin de nous.

Rompons leurs liens : voilà leur plan de guerre ; — rejetons leur joug loin de nous : c'est la fin où ils veulent parvenir et la déclaration du sentiment caché qui a causé leur soulèvement. Pleins

1. Qui per genuinam Patris et Filii secundum se legitimamque naturam in gloria divinitatis unum sunt, unum etiam sunt vel in contemptus injuria vel in honoris reverentia, et alter in altero aut honorificatur aut spernitur. (S. Hilar.)

d'orgueil, ils prétendent à l'indépendance absolue, et même un attentat ne leur coûtera point pour la conquérir. Ils entreprennent donc d'échapper au pouvoir de Dieu, en rompant son dessein et en brisant les attaches sacrées par lesquelles il relie toutes choses. On ne peut rien oser ni concevoir de pis.

Dieu, qui est amour, veut tout unir, parce que la vie, la perfection et le bonheur sont dans l'union. Pour tout unir, il faut d'abord qu'il s'unisse tout ; car, étant l'unité, il est le principe de toute union créée. Atteignant, dès son premier pas, l'extrémité même du possible, il ouvre, par son chef-d'œuvre, la série de ses œuvres, et avant même de se communiquer avec mesure, il se donne jusqu'à l'infini. Ce don, c'est la divine Incarnation et tout le mystère de Jésus-Christ.

A Jésus, si uni à Dieu qu'il est Dieu, l'aimante et toute-puissance Sagesse unit d'abord Marie, la très sainte Vierge. L'union de Jésus avec le Père est absolument ineffable : l'union de Marie avec Jésus est tout à fait incomparable. Puis vient l'Église, composée des hommes

et des Anges ; l'Église, cour glorieuse mais non nécessaire de ce Roi et de cette Reine, famille élue de cet Adam et de cette Ève célestes, corps dont ce Christ daigne être la tête et dont, au témoignage de tous les Pères, cette sainte Vierge est le cou.

Enfin, sanctifié par l'Église, qui le baptise dans le Christ et le rapporte à Dieu, le monde visible est le temple extérieur où se tient cette auguste et innombrable assemblée, pour y offrir son culte et y accomplir avec Marie et Jésus, par Marie et par Jésus, son unique et universel sacrifice. Ainsi, de cet inaccessible sommet, qui est la Trinité adorable, la vie jaillit parce qu'elle le veut. De Jésus, qu'elle inonde et qui la contient toute, elle s'épanche dans toute la création, avec cette impétuosité réglée qui sied à l'amour quand il est aussi la sagesse ; elle circule majestueusement dans toutes les parties de ce vaste organisme, portant, jusqu'aux extrémités, la lumière, la puissance, la bonté et la joie : la même lumière, la même puissance, la même bonté et la même joie, mais en des mesures différentes, selon le rang

et la capacité des êtres qui la reçoivent. Par là tout est lié, tout se tient et tout communique.

On voit donc quels sont les liens que ces méchants veulent rompre. Ce sont ceux par lesquels, uni d'abord à son Verbe incarné, Jésus-Christ, Dieu unit ensuite à Jésus et en Jésus tout le reste de ses créatures. C'est *la religion*, c'est la hiérarchie, c'est l'Église ; c'est la doctrine évangélique, ce sont les pouvoirs divins et les très divins sacrements, c'est le Saint Sacrifice ; enfin, c'est tout ce que contient d'éternel et de temporel, de céleste et de terrestre, de divin et d'humain, le sacrement du Christ. Voilà ce qu'on entend détruire.

En effet, sans parler de la violence ouverte, — qui n'a jamais été que l'effort d'une puissance terrestre pour briser, d'abord dans le chef, puis dans ses membres, ces liens profonds qui font la vie, — qu'on suive, le long des siècles, l'histoire des hérésies et des philosophies infidèles, on n'en trouve point une seule qui soit née ou qui ait vécu pour autre chose que pour rompre un de ces liens sacrés, dont j'ai dit les noms principaux. Sous mille formes et par

mille moyens, elles n'ont toutes travaillé qu'à une seule œuvre, l'œuvre de l'Antechrist et du Diable, l'œuvre qui consiste, dit saint Jean, à dénouer ce faisceau, à dissoudre ce composé, à défaire cette synthèse, à détruire cette divine et universelle harmonie qui est *le Christ*¹.
Dirumpamus vincula.

Et pourquoi ont-ils voulu cela, et pourquoi l'ont-ils fait, dans la mesure où Dieu a permis qu'ils le fissent ? Car enfin, non seulement ces liens sont sacrés; ils sont encore et surtout bien-faisants. *La splendeur de la vie est dans la Sagesse* ; c'est-à-dire, comme chacun l'entend, dans le Christ » ; et *ses liens sont des liens de salut*², des liens qui guérissent, qui conservent, qui vivifient. C'est la parole de Dieu au livre de l'Ecclésiastique. Et là où le latin traduit que

1. Omnis spiritus qui solvit Jesum ex Deo non est, et hic est antichristus de quo audistis quia venit et jam nunc in mundo est. I Joann. iv, 2. — Ille venit colligere, tu venis solvere, disait saint Augustin à l'hérésie. (V. Cornel. à Lap. in *Epist. Joann.*) — 2. Decor enim vitæ est in illa (Sapientia) et vincula illius alligatura salutaris. (Gr. : κλωσµα ὑακίνθινον, nexus hyacinthinus.) Eccli. vi, 31.

les chaînes du Christ sont des liens de salut, les Septante traduisent non moins exactement, mais avec plus de mystère : ils sont un *nœud d'hyacinthe*, ce qui veut dire un nœud royal, car l'hyacinthe était, dans tout l'Orient, la couleur distinctive des rois¹ ; — ce qui veut dire encore un nœud céleste, car l'hyacinthe, dit saint Jérôme, est la couleur du ciel² ; — ce qui veut dire, enfin, un nœud divin, car, le ciel se prenant pour le propre séjour de Dieu, il est clair que son doux azur symbolise naturellement la lumière innombrable de celui qui l'habite. La vérité est que, comme le Verbe est personnellement la substance de ces liens, le Saint-Esprit est personnellement l'essence du nœud qu'ils forment. L'un nous atteint, l'autre nous embrasse ; le premier nous rend justes en nous reliant ; le second nous rend heureux en nous consommant. Or le

1. Vestis hyacinthina olim erat regum et principum. Significat ergo Sapientiam eos facere reges. (Cornel a Lap. in *sext. cap Eccli.*) — 2. Hyacinthus aerii et *κροκεῖου* coloris est, et calceatur homo hyacintho ut rapiatur in occursum Domini et ad cœlestia festinet. (S. Hieron. In *Ezech.* c x, v. 16.)

bonheur, le bonheur parfait, c'est tout ce que la créature désire. Pourquoi donc, encore un coup, ces insensés protestent-ils ?

C'est que tout lien de la créature avec Dieu est d'abord un devoir de la créature envers Dieu, et que cette union, qui se consomme dans la béatitude, se fonde dans la dépendance. C'est l'ordre, l'ordre absolu. Outre que Dieu l'a manifestement établi, on n'en peut concevoir un autre. Entre le créé et l'incrée, la mesure de la dépendance est l'exacte mesure de l'union. Jésus, Dieu comme son Père, est le premier sujet de son Père. Marie, mère de Jésus et assise à sa droite, est la première servante de Jésus. L'Église, épouse du Christ et Reine du monde, est soumise à ce Christ comme le corps l'est à l'âme ¹. C'est l'ordre. Les bons y croient, ils l'adorent; ils s'y rangent. *Les fils de la sagesse*, dit l'Esprit-Saint, *les fils de Jésus-Christ sont l'assemblée des justes, et leur caractère propre*, le génie de leur race, la marque de leur sang, leur trait générique.

1. Ephes. v, 24.

c'est l'obéissance et l'amour ¹. Ils veulent tant être serrés dans cet indissoluble nœud, — qui est l'amour, l'unité et la joie du Père et du Fils, — qu'ils ne cherchent qu'à s'engager dans les liens qui le formeront. Ils inventent des assujettissements et ont faim de ne plus s'appartenir. Les préceptes ne leur suffisent pas ; ils embrassent les conseils. Des promesses leur paraissent des attaches trop fragiles ; ils se lient par des vœux. Oh ! s'ils pouvaient ne vivre qu'en dépendance du Verbe, *ne plus tenir que les discours de Dieu* et ne plus jamais agir que *dans la vertu qu'il dispense* ² ! S'ils pouvaient dater de lui en toutes choses et ne faire de mouvement que par son Saint-Esprit ! S'ils pouvaient enfin n'être plus, ici-bas, que de divins possédés, des sacrements vivants du Christ, de purs et transparents organes de la sainte Trinité ! Il n'y a pas dans leur âme un désir plus

1. Filii sapientiæ ecclesia justorum ; et natio illorum, obedientia et dilectio. Eccli. III, 1. — 2. Si quis loquitur, quasi sermones Dei ; si quis ministrat, tanquam ex virtute quam administrat Deus. I Petr. IV, 11.

ardent : ce désir est le foyer de leur âme.

Le mauvais cœur des faux puissants leur inspire une ambition absolument contraire. Ils rompent les liens qui sauvent, parce qu'ils ne veulent pas du joug qui humilie : *Dirumpamus vincula, projiciamus jugum*. Leur père se nomme Bélial, c'est-à-dire l'être indiscipliné, l'être indompté et sauvage, l'être errant hors de tout système, hors de tout ce que l'ordre fait vivre et contient, hors de toute société, dans les déserts, aux lieux enfin où l'on est seul.

Tel est donc leur génie natal. Ils veulent bien être heureux ; leur nature est de le vouloir. S'ils pouvaient se plonger dans l'Esprit sans passer par le Verbe, régner sans obéir, entrer dans le ciel sans devenir semblables à de petits enfants ¹, ils seraient les premiers sauvés. Mais, comme l'ordre divin subsiste, il se trouve qu'ils ont encore plus de haine pour la loi que d'amour pour la béatitude ; et plutôt que d'entrer en paradis par la porte de l'humili-

1. Matth., XVIII, 3.

lité, ils aiment mieux descendre en Enfer. Ils n'y descendent pas, toutefois, sans essayer de se donner raison; et c'est pourquoi ils nient et défont, autant qu'ils le peuvent, l'ordre établi par Dieu dans son œuvre, ordre qui est le signe patent et de l'autorité qui les oblige et d'une bonté qui à tout jamais les accuse. Encore un coup, c'est le plus grand des attentats, inspiré par le plus exécration des vices, l'orgueil.

Mais c'est heureusement la plus vaine des entreprises; car

Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux et le Seigneur les raillera.

Alors il leur parlera dans sa colère, et dans sa fureur il les bouleversera.

A ne considérer que sa nature, Dieu est son propre séjour; mais, à considérer son dessein, Dieu habite au dehors : il habite là où il aime, et toute demeure ainsi élue par lui, l'Écriture la nomme *ciel* ¹. Il ne s'agit donc pas préci-

1. Est ubique actu et essentialiter; illic duntaxat habitat ubi est per gratiam, ut in probis. (Genebrard in Ps.)

sément ici du ciel visible. Sans doute, Dieu y est trop glorifié pour n'y être pas déjà particulièrement présent ; mais une âme justifiée par la grâce, la plus humble des âmes, un enfant qu'on vient de baptiser, est à Dieu un ciel incomparablement plus élevé, plus digne, plus aimé, plus éloquent que cet incommensurable espace où se jouent les soleils ¹.

Ceci étant, il y a plusieurs cieux. C'en est un, et le plus divin de tous, que la très sainte humanité du Verbe ; c'en est un que la très sainte Vierge ; c'en est un que l'Eglise triomphante ; l'Eglise militante en est un aussi. En un sens, l'Ecriture en est un ; et, à leur manière, les Sacrements en sont un autre.

Or, celui qui habite ces cieux, se rira des méchants ; il se raillera de leurs efforts et déjouera tous leurs complots. Ce n'est pas seulement du haut de sa nature inaccessible ; c'est du haut de ses remparts créés qu'il défiera l'attaque et se moquera des assiégeants. Tout ciel fait naturellement partie de ce que saint

1. *Cœlos vocat sanctos suos.* (Cassiod.)

Paul appelle « le royaume immobile » ¹. Bas et fragile comme tout ce qui est créé, il emprunte de son hôte auguste une transcendance sublime et une solidité inébranlable. Qui séparera le Christ d'avec son Père? Marie, d'avec Jésus? l'Eglise, d'avec son chef? Qui chassera Dieu du Souverain Pontificat et du sacerdoce catholique? qui l'ôtera des Ecritures? qui l'enlèvera des Sacrements? Et même, pour ces cieux particuliers qui sont les âmes libres, Dieu ne sait-il pas ceux qui sont à lui ²; et ceux que la main de sa prédestination a saisis, pourra-t-on les lui arracher ³?

On fera tout, il est vrai, pour tenter ces élus : oui, on les séduirait, *s'il était possible*; mais lui-même le déclare, il n'est pas possible ⁴. Donc, la fin de cette lutte essayée contre Dieu, contre son Christ et contre leurs

1. Regnum immobile suscipientes. Hebr. xii, 28. — 2. Cognovit Dominus qui sunt ejus. II Tim. ii, 19. — 3. Oves meæ vocem meam audiunt; et Ego cognosco eas et sequuntur me: et ego vitam æternam do eis, et non peribunt in æternum, et non rapiet eas quisquam de manu mea. Joann. x, 28. — 4. Matth. xxiv, 24.

desseins, ce sera l'immense, l'effroyable, l'éternelle confusion de tous ceux qui l'auront entreprise. Non que vous les railliez vous-même, ô mon Dieu ¹. Quand vous êtes apparu ici-bas, on vous a vu compatir et pleurer, jamais rire, encore moins vous moquer. Quelquefois, il est vrai, vous avez inspiré à vos Saints de le faire : l'ironie est une arme dont se sont servis vos Prophètes. Amour fidèle en vos prédilections et acharné dans vos poursuites, tout vous est bon pour nous sauver ; et nous railler, lorsque nous faisons des choses folles, c'est nous pousser à nous prendre nous-mêmes en pitié et, par suite, à nous convertir. Mais, pour vous, vous ne vous moquez point ; de même que jamais vous n'entrez en colère.

Comme il y a une moquerie légitime, il y a une colère juste et une fureur sacrée. Les âmes saintes la connaissent. Le moyen de vous aimer, ô mon Dieu, et de ne pas parfois s'indigner quand on vit sur la terre ! Mais, capable d'inspirer cette

1. Non quod ipse derideat, sed quod nos de risu digna faciamus. (S. Hieron. *Brev. in Ps.*)

colère et cette moquerie, vous ne pouvez pas la ressentir ; et, regardant toutes vos créatures avec une immuable bonté, vous jugez tout ce qu'elles font avec une tranquillité imperturbable ¹.

Toutefois, telle est votre sagesse que qui agit contre elle est fatalement joué. Tout ce qu'il fait est insensé ; il marche à reculons : aspirant à la liberté, il s'engage dans la servitude ; voulant s'élever, il s'abaisse ; espérant tout gagner, il perd tout ; croyant faire mal aux autres, il se blesse ; s'imaginant contrarier vos desseins, il les sert ; enfin, il agit en tout à rebours, et finit par n'être plus lui-même qu'un contresens énorme. Puis, comme une déception si universelle ne peut être qu'un malheur consommé, — pour un être qui, n'étant rien dans son fond, a la faim pour nature, l'espérance pour vie, et, pour unique bonheur, l'apaisement de sa faim et le complément de ses espérances ; — étant aussi confus que si vous les railliez vraiment vous-même, ô mon Dieu, vos ennemis sont définitivement aussi trem-

1. Cum tranquillitate judicas. Sap. xii, 18.

blants et misérables que si vous vous étiez réellement mis en fureur contre eux. Ainsi, comme ce qu'on nomme en vous raillerie, ô bonté souveraine, c'est ce caractère absolu de votre Sagesse qui fait que, hors d'elle, il n'y a de place que pour la folie ; ce qu'on nomme en vous colère, ô paix inaltérable, c'est ce caractère absolu de votre félicité, qui fait qu'en s'exilant de vous on se condamne soi-même à un malheur sans remède et sans mesure ¹.

C'est ce que savent les démons, premiers ennemis de Jésus. Dieu ne cesse de les jouer incroyablement, et nul n'est écrasé comme eux par le poids de sa colère. Mais c'est ce qui s'est vu manifestement pour les Juifs et pour les Gentils.

Et d'abord, pour les Juifs, comme il était juste. — Seigneur, vous les avez raillés ; car celui qu'ils avaient mis en croix et dont ils avaient scellé le sépulcre, l'entourant de gardes armés, vous l'avez ressuscité et vous l'avez

1. Irridetur impietas dum ad illicita nititur, dum inconcessa expetit, dum quod obtinuisse se sperat amittit... Pœna patientis ira esse creditur decernentis. (S. Hilar.)

ensuite exalté dans la gloire : et tant d'efforts qu'ils ont faits pour étouffer le Christianisme au berceau, n'ont abouti qu'à le propager dans tout l'univers. Mais, parce que l'ironie d'un succès si éclatant n'a pas suffi pour dissiper la nuit dont la passion avait enveloppé leur âme, — suivant pas à pas leur malice et employant pour la guérir les remèdes de plus en plus énergiques, que son progrès rendait nécessaires, — *vous leur avez parlé dans votre colère ; vous les avez avertis, menacés, éprouvés, affligés. Et comme ils s'obstinaient encore, vous les avez bouleversés dans votre fureur*, en poussant sur eux les Romains, qui finirent par les abîmer dans une ruine dont l'histoire n'offre pas deux exemples.

Ce fut de même des Gentils. — Ils n'avaient de goût qu'à *la sagesse* ¹, c'est-à-dire à la vaine philosophie, à l'éloquence et aux plaisirs des sens. Or, avant que l'Évangile comptât un demi-siècle, que disait l'Apôtre des Gentils ? *Où est le sage ? Où est l'écrivain ? Où est l'amateur*

1. Græci sapientiam quærunt. I Cor. 1, 22.

curieux de ce siècle ? Est-ce que Dieu n'a pas convaincu de folie la sagesse de ce monde ? Le monde n'a pas connu Dieu en philosophant sur ses œuvres et en usant de ses bienfaits ; c'est pourquoi il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication ; car nous prêchons à tous Jésus-Christ crucifié, qui étant un scandale aux Juifs, est une vraie folie aux Gentils¹.

Et pourtant l'univers a cru², le genre humain a adoré. Ainsi les petits de Dieu, les fous de Dieu, les riens de Dieu ont eu raison des grands, des puissants et des sages de ce monde. C'a été le jeu de Dieu et la manière dont celui qui habite dans les cieux s'est moqué de ses adversaires. Mais, parce que l'empire romain, qui était comme l'incarnation du monde, n'a pas voulu se rendre politiquement à cette moquerie divine si manifeste et si bienfaisante, Dieu, qui l'avait d'abord raillé, s'est mis à *lui parler dans sa colère* comme il avait fait pour les Juifs. Il l'a châtié par ses propres empereurs,

1. I Cor. I, 20, 24. — 2. Prædicatum est gentibus, creditum est in mundo. I Tim. III, 16.

il l'a harcelé par les Barbares, il l'a humilié par cent défaites, il l'a démembré de toutes parts ; et comme cela n'a point encore suffi, il a fini par le *bouleverser dans sa fureur*, en le rayant tout à fait du nombre des empires.

Au reste, c'est ce qui ne manquera pas d'arriver à tous les ennemis du Christ, peuples, rois ou puissants de tout genre. Ils seront d'abord moqués ; toutes leurs entreprises, un instant florissantes, avorteront ridiculement ; s'ils s'obstinent comme leurs devanciers, ils entendront des paroles que Dieu irrité leur dira ; et, à la fin, s'ils ne se rendent point, la colère qui châtie deviendra la fureur qui damne.

Pour moi, j'ai été par lui établi Roi sur Sion, sa montagne sainte, pour proclamer de là son décret.

Voilà précisément ce qui fait que toute révolte est une folie, et aboutit fatalement à la confusion de ceux qui s'y engagent. Celui contre qui l'on s'insurge est sacré Roi par Dieu lui même. L'hébreu dit clairement que cette investiture

s'est faite par une onction¹. Qui dira quelle est cette onction ? Il va de soi qu'elle est spirituelle. Mais encore, quelle est-elle ? C'est l'effusion en Jésus-Christ de la souveraineté même de Dieu, effusion sans mesure d'une souveraineté sans limites. Aussi quels droits elle fonde ! comme ils sont essentiels ! comme ils sont absolus ! Ils ne résultent pas, comme la plupart des droits humains, d'un titre accidentel et extérieur : tout, ici, est intérieur, vivant, permanent. Le droit de Jésus-Christ, c'est un état ; c'est plus encore, c'est une nature. Dans le Christ, tout est premier, principal et royal. Oindre sa sainte humanité, la sacrer Dieu, ou la créer, ç'a été une seule et même chose. Dieu est donc sa couronne ; quel est son trône ? — *Sion sa montagne sainte*.

On sait l'histoire : Sion était une montagne à double cime, située à Jérusalem, du côté du midi. L'un des sommets portait une citadelle dont David avait fait son palais ; l'autre portait le temple construit par Salomon. Ainsi, le sacerdoce et l'empire siégeaient ensemble sur cette

1. Fusus, unctus (Synop.); ou bien unxi (Symm.) ordinavi.

montagne ; et c'est pourquoi elle figure naturellement le trône de celui qui est à la fois le Pontife souverain et le suprême monarque. En droit et avant tout, il l'était d'Israël. Les Mages ne s'informaient point d'une chimère en cherchant « où le Roi des Juifs était né ¹. » Pour ne pas trop savoir ce qu'il disait, Pilate ne disait pourtant point un mensonge quand, présentant Jésus au peuple, il demandait : *Crucifierai-je votre Roi*² ? Et quand, juge inique mais juge, il inscrivait cette royauté sur le titre de la croix, sa main servait la vérité que son cœur s'obstinait à trahir. Le saint archange Gabriel n'avait-il pas dit à la Vierge : *Vous le nommerez Jésus : il sera grand et on l'appellera le Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il régnera éternellement sur la maison de Jacob* ³ ? Il était donc établi Roi sur la Sion terrestre. Mais cette Sion en cachait une autre. *Vous ne vous êtes point, comme vos pères, approchés d'une montagne palpable*, dit saint Paul aux Hébreux, devenus

1. Matth. xxvii, 2. — 2. Joann. xix, 15. — 3. Luc. i, 31, 32.

chrétiens ; *mais de la vraie montagne de Sion et de la cité du Dieu vivant qui est la Jérusalem céleste* ¹. Voilà le trône de Jésus, son trône vivant et éternel ; la Sion mystique, la Jérusalem spirituelle, la société des âmes, la divine Eglise catholique ! — Montagne véritable ; car, bien qu'ayant l'Esprit-Saint pour âme, elle soit tout esprit dans son fond, cependant étant composée d'hommes et posée ici-bas pour le salut des hommes, elle est nécessairement visible. — Montagne aussi, parce qu'elle est si ferme qu'aucune puissance créée ne l'ébranlera jamais : montagne naturellement *aride*, il est vrai, selon le sens propre du mot *Sion* ² ; car, dans ses éléments premiers et, pour ainsi parler, dans sa matière, elle n'est que la famille d'Adam pécheur ; mais maintenant montagne fertile qui *fleurit comme le lis et tressaille de joie* ³ ; car tous ceux qui, en recevant Jésus, sont devenus son trône, Jésus *leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu* ⁴. — Montagne su-

1. Hebr. xii, 18, 22. — 2. Dictionn. de la langue sainte. —

3. Isai. xxxv, 1. — 4. Joann. i, 12.

blime aussi, selon le second sens de ce mot mystérieux que saint Jérôme traduit : *Cime d'où l'on voit la vie* ¹ ; car l'Église est un lieu d'où, voyant le monde entier sous ses pieds, on voit, d'abord enveloppée d'un voile, mais ensuite tout à fait découverte, la face adorable de celui qui est la vie infinie ! — Que dirons-nous encore ? Montagne vivante ; et c'est tout simple, car voir la vie, c'est vivre. Aussi Nabuchodonosor, l'entrevoyant sans la comprendre, dans les ombres d'un songe mystérieux, la voyait-il semblable à une petite pierre qui devenait une grande montagne et qui, croissant toujours, *finissait par remplir toute la terre* ² ! — Enfin et surtout, *montagne sainte* : sainte, parce qu'elle domine la terre et que sa cime touche Dieu ; sainte, parce qu'elle est le lieu *dont ce Dieu fait par choix sa demeure* ³ ; sainte, parce qu'elle est le trône de celui qui est *le Saint de Dieu* ⁴, le Saint des saints ⁵, et vraiment la sainteté en personne.

1. *Specula vitæ*. — 2. Dan. II, 35. — 3. Psalm. LXXII, 17. —

4. Marc I, 24. — 5. Dan. IX, 24.

Et que fait ce Roi sur cette montagne ? Il y proclame sa royauté, et c'est d'abord ainsi qu'il l'exerce. Sa royauté, c'est le grand décret, la grande loi, la grande institution, le grand thème posé par le Fort ; c'est l'alliance du Seigneur et le testament même de Dieu ¹. Tels sont les aspects divers que les versions nous montrent dans ce mot unique et excellent que nous avons traduit par *décret*. En effet, la volonté capitale de Dieu, son idée, le mot de son dessein, c'est cette royauté de son Fils. Elle contient tout le Christianisme : le dogme y est résumé, la morale en découle. C'est pourquoi la première fonction du Christ, ici-bas, c'est de déclarer et de prouver qu'il est Roi. Douce royauté ! régime incomparable ! Ce souverain est un révélateur ; ce monarque est un précepteur². Régner, pour lui, c'est éclairer ; et éclairer, c'est se montrer lui-même. Sa force n'est que la splendeur de son droit, comme son droit n'est que la splendeur de son être. Sa puissance, c'est

1. Statutum, Statutum Fortis, Testamentum. (V. les *Hexaples* d'Origène et *Psalt. Sextuplex*. Lyon, 1530). — 2. Isa. xxx, 20 ; — Luc viii, 24.

sa parole. Il subjugué la volonté en persuadant l'esprit. O Dieu ! quel Roi ! Et nous sommes son royaume ! « Seigneur, que votre règne arrive ! »

Ce règne viendra, nous en sommes sûrs. Rien de créé n'arrête les floraisons divines : la royauté du Christ en est une ; elle s'épanouit sur la racine de son éternelle génération.

Le Seigneur m'a dit : Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui.

Aujourd'hui, c'est toujours : un jour qui ne s'écoule jamais, un moment radieux et immuable, un midi plein d'ardeur, d'amour et de fécondité, l'éternité, enfin.

C'est dans cet *aujourd'hui* que le Père l'engendre. Il dit : *Je t'ai engendré* ; car, hier, il avait *déjà* produit ce fils. Il pourrait dire : je l'engendrerai ; car, demain, il le produira encore ; mais, hier comme demain, c'est toujours *aujourd'hui*.

Le Seigneur m'a dit : Tu es mon fils.

Le Père parle : il parle à ce Fils et il parle ce Fils ; car ce Fils, c'est son Verbe. C'est en l'énon-

çant qu'il l'engendre. La génération de ce Fils, c'est Dieu se racontant. Une seule parole divine suffit pour ce récit, que n'achèveraient pas toutes les paroles créées. Ce seul Verbe dit tout. Ce n'est pas un mot articulé, ni éphémère ; ce n'est point un signe extérieur, ni une forme saisissable par ses limites. C'est un terme, il est vrai, mais il est infini, et c'est ce qui le distingue de tous les autres termes concevables. C'est bien un signe, mais égal et consubstantiel à la réalité qu'il exprime. C'est une parole, mais intime, vivante et subsistante. Le Père, qui la dit, la regarde et s'y regarde ; mais il la garde. Il la profère, mais en lui-même. Elle est distincte de lui, mais non pas séparée de lui. Elle n'est pas lui ; lui n'est pas elle ; mais, de même qu'elle n'est pas sans lui, lui non plus ne saurait être sans elle. Enfin, ce sont deux personnes, mais les deux personnes ne sont qu'un seul et même Dieu.

C'est à cette profondeur que la royauté du Christ est assise. Quel bras pourra l'en arracher ? quelle main même y toucher ? Nous détruirions plutôt la puissance immortelle des

anges! « Car enfin, dit saint Paul, à qui d'entre les anges Dieu a-t-il jamais dit : Tu es mon fils et je t'ai engendré aujourd'hui ¹ ? » Il est bien vrai, quand ce premier-né de Dieu s'est, pour un peu de temps, abaissé au-dessous d'eux ², on l'a fait mourir sur une croix. Mais, qu'est-ce que dessécher le lit d'un ruisseau, quand la source est intarissable? Et quand un homme est Dieu, de quoi sert de le tuer? Est-ce que, dès qu'il le voudra, le Dieu ne pourra pas toujours ressusciter l'homme? C'est ce qui est arrivé au Christ; et l'œil sept fois clairvoyant de l'Apôtre découvre que Dieu l'annonce précisément ici : « *En ressuscitant le Christ après trois jours*, dit-il aux Juifs d'Antioche, *Dieu a visiblement accompli la promesse faite à nos ancêtres et qui se lit au second psaume : Tu es mon fils ; je t'ai engendré aujourd'hui* ³. » En effet, un de ces mystères sort de l'autre. La génération éternelle du Christ est la raison de sa résurrection; et la résurrection, la preuve de sa divine génération. La même fécondité infinie,

1. Hebr. I, 5. — 2. Psalm. VIII, 6. — 3. Act. XIII, 30, 33.

qui le fait naître du sein du Père, le fait sortir vivant du tombeau ; et cette vie, qui lui est rendue un jour, vient de la vie qui lui est donnée toujours.

Au reste, c'est tout le mystère du Christ qui a cette génération pour fondement. Trois mots ont suffi à saint Jean pour rendre en langue humaine cet inénarrable mystère. *La vie s'est manifestée*, écrit-il ¹. En effet, que le Verbe s'incarne, qu'il naisse, qu'il prêche, qu'il fasse des miracles, qu'il exerce son sacerdoce, qu'il consomme tout par son sacrifice, qu'il le perpétue dans l'Église et en dispense les fruits par les sacrements ; qu'enfin, ressuscité pour ne plus mourir, il retourne à son Père et continue d'interpeller pour nous, ce n'est jamais que *la vie qui se manifeste* ; et, — parce que l'Esprit Saint procède du Verbe, l'amour de la lumière, et la grâce de la vérité, — j'ajoute que c'est la vie qui se donne. *Je suis venu*, nous dit Jésus, *afin que vous ayez la vie, la surabondance de la vie* ², *la vie éternelle* ³.

1. I Joann. I, 2. — 2. Joann. x, 10. — 3. Ibid. xvii, 2.

Mais cette vie qu'il nous donne, c'est la sienne, et « nous ne recevons rien que de sa plénitude ¹. » Nous devons être son corps : il n'y a pas deux vies dans un corps. Or, cette vie qui est son don, cette vie qui est lui-même, d'où vient-elle? De ce que le Père lui dit : *Tu es mon Fils et je t'engendre*. On comprend donc pourquoi les Pères ², et l'Eglise, en sa Liturgie, entendent aussi, de la génération humaine du Christ, cette parole, qui s'entend d'abord de sa génération éternelle ³. Si Marie l'enfante ici-bas, c'est que le Père l'enfante là-haut. Quoi même ! bien que l'incarnation du Verbe en Marie soit l'œuvre propre du Saint-Esprit, cependant cet Esprit ne devient pas le Père du Christ ⁴. Le Père unique du Christ en sa double

1. Joann. 1, 16. — 2. S. Chrysost. *homil. 2, in Epist. ad Hebr.* — Theodoret. *in cap. 1 ejusdem. Epist.* — 3. Missale Rom. Introit. primæ Missæ de nocte in Nativ. Dom. — 4. Numquid ideo dicturi sumus Patrem hominis Christi esse Spiritum sanctum, ut Deus Pater Verbum genuerit, Spiritus sanctus hominem?... Quod quasi eum Spiritus sanctus tanquam Pater ejus de Matre Virgine genuisset? Quis hoc dicere audebit?... ut nullæ aures valeant sustinere? (S. August. *Enchir. c. xxxviii.* — Id. S. Cyrill. *Alexand. Lib. de recta fide.*)

nature, c'est son Père éternel. Marie est littéralement l'Epouse de ce Père, et c'est conjointement avec lui qu'elle produit dans le temps ce Fils de Dieu, né avant tous les temps.

On conçoit, par la même raison, pourquoi, parlant du sacerdoce du Christ, c'est-à-dire du pouvoir qu'a le Christ de transmettre la vie divine et de tout consommer en Dieu, saint Paul écrit : *Le Christ ne s'est pas mis lui-même en lumière pour devenir pontife ; il ne s'est point élu, il ne s'est pas donné l'onction ; mais celui qui l'a oint, élu, déclaré, c'est celui qui lui a dit : Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui* ¹.

Ainsi, tout ce qui paraît du Christ vient de ce qu'est le Christ ; et tout ce qu'est le Christ vient de cette génération ineffable par laquelle il est Fils unique du Père, lumière de lumière, Dieu de Dieu, vrai Dieu du vrai Dieu ². C'est parce qu'il est Dieu, qu'il est homme ; — c'est parce qu'il est Dieu, qu'il est prêtre ; — enfin, c'est parce qu'il est Dieu, qu'il est Roi. Quel titre !

1. Hebr. v, 5. — 2. Symb. Nic.

Quel fondement ! Et cependant il y en a un autre.

Fais-m'en la demande et je te donnerai les nations dont tu es l'héritier, et les extrémités de la terre dont tu es le maître.

Nous l'avons dit ailleurs : Dieu est, la créature se fait. Si le Christ ne fait qu'être, est-ce assez pour qu'il soit un Roi bien assorti à ceux qui sont obligés de se faire ? Et puisque le principal exercice de sa royauté, c'est d'éclairer, de régler, de former ses sujets, — être parfait de tout point par naissance et, pour ainsi parler, d'emblée, est-ce quelque chose d'assez exemplaire pour être tout à fait persuasif et définitivement efficace ? — Oui, très assurément, à ne regarder que la nature des choses, et même à regarder les créatures par un certain côté. La naissance est un titre régulier de propriété et de puissance ; et si, avec un sang princier, celui qui se présente pour commander a reçu en naissant une supériorité morale, à tous égards incontestable, la raison même courbe

les fronts et l'instinct prêche l'obéissance.

Toutefois, dans cette foule inclinée, n'y aurait-il personne qui se dise : Après tout, qu'en a-t-il coûté à celui-ci que de naître ? — Mon Dieu, même s'il s'agit de celui qui est né de vous, nous sommes bien capables de le dire ! Et que vous ayez su que nous le dirions, ce n'est pas ce qui me surprend, encore qu'on puisse douter si ce n'est pas là une de ces choses que vous voulez ne savoir point, parce qu'elles sont étrangères à votre esprit. Mais ce qui jette dans la stupeur et remplit l'âme d'adoration, c'est que, regardant ce pauvre cœur humain jusqu'en ces basses régions, où son génie natif d'indépendance fait germer les susceptibilités et les critiques amères, vous ayez bien daigné tenir compte d'une faiblesse si peu respectable, et en accommoder vos desseins !

Dès que Jésus est né de Dieu, même comme homme tout lui est dû. C'est mal dire : tout lui appartient ! *S'il est fils, il est héritier*, dit saint Paul ¹ ; — *Tout ce qui est au Père est à*

1. Rom. VIII, 17.

*lui*¹, et, qu'on y prenne bien garde, en vertu du même droit primitif, suréminent, absolu, le droit du Créateur sur la chose créée. Car, pour ne pas créer par son humanité, cependant c'est l'Homme-Dieu qui crée. Jésus, né de Marie, est le principe, la loi, la fin unique des choses. S'il se repentait d'avoir créé, s'il cessait de créer, tout s'affaîsserait dans le néant. On ne conçoit pas une propriété plus parfaite.

Et cependant, Dieu a réglé qu'à son titre éternel et divin Jésus devrait joindre un titre humain et temporel, et que, tout ce qui lui appartient déjà par naissance, il le gagnerait encore par mérite et en paierait le prix²; de telle sorte que, même pour lui, il n'y eût point de privilège; que, venant intimer la loi, il y fût le premier soumis³, et que, dans le ciel, où tout se juge selon la justice et s'énonce selon la Vérité, l'innombrable assemblée des Saints pût éternellement chanter ce cantique: « Il est digne,

1. Joann. xvii, 10. — 2. *Supra positum est privilegium æternæ generationis, ex quo Christo competit dominium gentium jure hereditario; hic ostendit quomodo acquisivit per suum meritum.* (S. Thomas.) — 3. Galat. iv, 4.

l'Agneau qui a été immolé, de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction ¹ ».

Demande-moi, dit donc le Père à son Fils. Je n'ai rien qui ne soit à toi. Excepté que je suis Père, je ne suis rien que tu ne sois toi-même : comme, hormis que tu es Fils, je suis moi-même tout ce que tu es. Cependant, puisque tu descends dans notre création et que tu vas y mener une vraie vie humaine, agissens, toi et moi, à la manière humaine : faisons des conventions, stipulons un marché. Être homme, c'est pouvoir prier. Eh bien, prie ; propose-moi tes désirs, fais-les valoir, et, jugeant tout avec équité, je ferai droit à la requête. *Demande, et je te donnerai.*

Jésus a demandé ! N'eût-il fait que prier, et ne l'eût-il fait qu'un instant, c'était assez pour mériter tout ce que le Père lui donne ; car, que ne mérite pas la prière d'un Dieu ? Mais il a fait bien plus. Ayant prié du cœur et de la voix, il a prié avec beaucoup de larmes et en poussant

1. Apoc. v, 12.

de grands cris ¹. Il a prié, la face contre terre, et bien des fois. Sa prière, ç'a été sa vie tout entière, passée dans l'abnégation, dans les travaux, dans la souffrance; ç'a été sa passion bénie, depuis la sueur de sang jusqu'au crucifiement et par delà; ç'a été sa mort et sa sépulture. En somme, sa prière c'est son sacrifice, sans lequel son Père et lui avaient réglé de concert que rien ne serait consommé ². — Voilà son second titre à régner sur toutes choses. Il est Roi: oui, c'est sa nature; mais, en fait, c'est au prix de son sang qu'il est entré dans son royaume ³. Il est le Père du genre humain: oui, c'est son droit éternel; mais, définitivement, il n'a eu cette famille immense qu'en l'enfantant dans d'inexprimables douleurs ⁴. *A son nom tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre et dans les enfers* ⁵. Oui, car son nom est saint, et c'est le nom même de Dieu; mais,

1. Cum clamore valido et lacrymis. Hebr. v, 7. — 2. Ad totam ipsam dispensationem temporalem, quæ pro genere humano facta est, refertur quod dictum est: Postula a me. (S. August.) — 3. Luc. xxiv, 26. — 4. Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum. Isai. LIII, 10. — 5. Philip. II, 10.

s'il s'en prévaut au regard de ses créatures, c'est qu'il s'est d'abord *humilié* jusqu'à l'*anéantissement*, et que, devant commander à tous, il s'est rendu obéissant pour tous, *obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix* ¹. Ainsi, l'amour l'avait sacré, la justice le couronne ; il était héritier, le voici de plus conquérant. Celui qui est, devient ; celui qui possède, achète ; celui qui peut tout donner, mérite tout. O mon Dieu ! ô mon Maître ! comme vous traitez cette liberté créée, si ombrageuse ! Comme vous aimez les âmes ! quel motif désormais à la contestation ? quelle excuse à la plainte ?

Demande-moi, et je te donnerai. Et que lui donnera-t-il ? — Ces nations qui sont déjà son héritage, et les extrémités de la terre qui, de tout temps, lui appartiennent. Il s'agit d'abord des Gentils qui, dans l'ordre du progrès chrétien, succéderont aux Juifs apostats. Il s'agit même, ensuite, des Juifs qui, *lorsque la plénitude des nations sera entrée dans l'Eglise* ², vien-

1. Exinanivit... humiliavit. Philipp. II, 7, 8. — 2. Rom. XI, 25.

dront combler le nombre des élus. Je te les donnerai. Il n'y aura plus qu'un seul troupeau et tu en seras l'unique pasteur ¹. Tout ce qui a un nom dans ma pensée, tout ce qui vivra, tout ce qui comptera parmi les créatures, fera partie de ton peuple et formera ton empire ². C'est une promesse formelle, un contrat passé; et, ailleurs, Dieu le scelle d'un serment! Comment ne seront pas moqués ceux qui doutent que cela s'accomplisse?

Tu les gouverneras avec une verge de fer, et tu les briseras comme le vase d'un potier.

Qu'est-ce à dire? et quelle suite étonnante! Ce Roi paraît d'abord établi pour prêcher une doctrine. Son sceptre est un rayon; l'hommage qu'il réclame, c'est la foi; la loi qu'il impose, c'est l'amour; et l'unique contribution qu'il exige, c'est qu'on se laisse faire tout le bien qu'il veut. En somme, son nom veut dire Sauveur; et s'il demande à posséder le monde, ce n'est

1. Joann. x, 16. — 2. Populus tuus omnes justi. Isai. lx, 21.

que pour le déifier ¹. Que fait donc ici la force? Comment une verge de fer peut-elle être le symbole du gouvernement d'un tel roi? Et s'il a tant aimé son peuple que de le payer de son sang, comment le brisera-t-il à présent comme le potier brise un vase de terre ²? — Que ceci serve à faire entendre la profondeur des Écritures!

Le gouvernement de Jésus n'est que douceur en lui-même, comme en lui-même Dieu n'est qu'amour ³. Le Roi Jésus, c'est un pasteur, « le bon pasteur, qui donne sa vie pour ses brebis ⁴ », et la donnerait volontiers pour chacune. Ici, non plus qu'ailleurs, le Psaume ne dément l'Evangile. Attendu ou venu, Jésus n'est jamais que Jésus. Aussi, là où nous mettons, d'après la Vulgate : *tu les gouverneras*, le grec met un mot qui rappelle la douce royauté des Patriarches, et qui signifie littéralement : tu

1. Postula a me : ut scilicet gentes nomini christiano copulentur, atque ita a morte redimantur et possideantur a Deo. (S. August.) — 2. Quis dat hæreditatem ut conteratur ab hærede? (Origen.) — 3. I Joann. iv, 8. — 4. Joann. x, 15.

les paîtras ¹, tu les conduiras comme un berger fait son troupeau ; c'est même ainsi que saint Jérôme traduit l'hébreu ². Ainsi, cette verge effrayante, c'est une houlette, une *verge servant à diriger* ! comme il est dit au psaume XLIV ³. Au fond, cette verge, ce sont les principes qui font la règle du gouvernement de Jésus et maintiennent l'ordre dans son empire. Et c'est précisément pourquoi l'Esprit-Saint dit que cette verge est de fer. En effet, ce qui régit les Chrétiens, ce n'est pas quelque chose de flexible comme l'opinion, de vague comme le sentiment, de changeant comme le caprice ; quelque chose qu'on puisse fausser, encore moins qu'on puisse rompre. Ce qui nous régit, c'est quelque chose d'inflexible comme la justice, d'immuable comme la vérité, d'éternel comme Dieu même ⁴. Ce qu'il faut donc prendre, d'abord, de cette image, c'est la rectitude et l'indestructible

1. Ποιμανεῖς αὐτοὺς. — 2. Pasces. (S. Hieron.) — 3. Virga directionis, virga regni tui. Psalm. XLIV, 7. — 4. In hac ergo virga reget datas sibi gentes non corruptibili, non caduca, non fragili, sed ferrea, id est validissima et, pro naturæ suæ soliditate, firmissima. (S. Hilar.)

fermeté du gouvernement de Jésus-Christ.

Il n'y a rien de plus dur dans la suite du verset : *Tu briseras les nations comme le potier fait d'un vase de terre*. C'est justement parce qu'elles ne sont que des vases de terre que tu les briseras ainsi. Tu les recevras terrestres, charnelles, pécheresses, pleines de saillies difformes et de tant de défauts qu'à tout autre qu'à un Dieu elles paraîtraient irréformables. Mais ce qui désespérerait l'homme n'est qu'un jeu pour toi, et où va ton amour, ta puissance peut toujours le suivre. Tu briseras donc vraiment ces vases d'ignominie, tout remplis de méchantes œuvres et de mauvaises passions ¹ : tu détruiras leur forme ancienne ², et il semblera un moment que tu les détruis tout à fait. Mais ce sera pour les remettre au moule, pour les faire repasser par le feu : je dis ce moule qui est toi-même, ô Jésus, forme divine de toute créature ; je dis ce feu qui est ton Saint-Esprit ; et l'on verra enfin

1. Conteres in eis terrenas cupiditates et veteris hominis lutulenta negotia, et quidquid de peccatore limo contractum atque inolitum est. (S. August.) — 2. Conteret ut reformat. (S. Hilar.)

ces vases spirituels et célestes, capables de recevoir et de répandre, sans cesser de les garder, les saintes effusions de la divinité.

Après cela, il est écrit que Dieu, qui est droit avec les droits, est pervers avec les pervers ¹ : c'est-à-dire qu'en s'obstinant à être ce qu'il doit n'être pas, l'homme force Dieu à faire ce qu'il n'aurait pas fait. De lui-même, Dieu ne serait que bon ; nous le contrainçons d'être juste ². C'est pourquoi il demeure vrai que le sceptre du Roi Jésus, qui n'est qu'une houlette aux brebis, devient aux boucs une verge de fer, et que, si l'homme refuse décidément de se laisser briser par le repentir, mouler par l'Évangile et renouveler par l'Esprit-Saint, — après des corrections que la miséricorde de Dieu rendra de plus en plus sévères, après les remords, les réprimandes, après mille châtiments, pleins de leçons et de divins appels, après les tentatives désespérées d'un amour qui ne quitte ses entreprises que là où il ne les poursuivrait pas

1. Cum sancto sanctus eris... et cum perverso perverteris. Psalm. xvii, 26. — 2. De suo optimus, de nostro justus. (Tertull.)

sans blesser la sagesse et trahir la sainteté, — l'homme sera définitivement brisé par la main même qui travaillait à le rendre immortel. Ce travail eût été bien long ; il s'agissait d'un tel chef-d'œuvre ! Mais l'amour eût rendu l'ouvrier patient. Maintenant rebuté et déçu, l'ouvrier brisera l'œuvre en un moment¹. Le vase rebelle fût-il une ville, une nation, un empire gigantesque et vingt fois séculaire, un seul coup de verge suffira pour tout mettre en poudre.

Il faut bien qu'on le sache, et Dieu est bien bon de ne nous le cacher point. Quoi même ! c'est ce qu'il montre à la surface. Car, tel que l'a fait le péché, l'homme a besoin de craindre. La crainte lui est aussi un baptême² : tant qu'il n'a point passé par cette initiation, il n'est pas digne encore de ne croire qu'à l'amour. Et combien y en a-t-il que l'amour possède à ce point que la crainte leur est comme impossible, à force de leur être inutile³, et que, loin d'avoir à songer aux terribles sanctions de la

1. Bellarm. — 2. Initium sapientiæ timor. Psalm. cx, 10.

— 3. Perfecta charitas foras mittit timorem. I Joann. iv, 18.

loi, ils n'ont même plus besoin de loi¹ ? Voilà pourquoi la sagesse maternelle de Dieu nous rappelle si souvent que rien n'est moins semblable à la faiblesse que la mansuétude de Jésus ; que, pour tendre que soit son cœur, sa main demeure très ferme et qu'elle s'arme au besoin ; qu'il est lion aussi bien qu'agneau², et qu'en somme, comme il n'y a rien de si délicieux que son amour, il n'y a rien de si effroyable que sa justice. Il arrive même souvent, comme ici, que Dieu cache la douceur sous la force, et qu'une lettre sévère enveloppe une doctrine amie. Les vrais chrétiens n'y sont pas trompés, car ils ont des yeux que n'arrêtent point les surfaces ; et tandis que les ennemis se scandalisent, et que les serviteurs sont salutairement effrayés, on voit les enfants pleurer d'admiration et leur cœur fondre de reconnaissance.

1. Lex justo non est posita. I Tim. I, 9. — 2. Apoc. V, 5.

Et maintenant, ô rois, comprenez : instruisez-vous, juges de la terre.

Maintenant que le mystère, éternellement caché dans l'abîme des pensées divines, est révélé au monde ; maintenant que le Verbe a parlé et que la lumière a lui dans nos ténèbres ; *maintenant* que, par la connaissance de Jésus-Christ, vous avez la raison des choses, le secret du plan divin, la loi de toute vie créée, le principe de tout bien ; *maintenant*, dans ce jour unique et rapide qui nous est accordé pour l'épreuve ; *maintenant*, puisque le temps est si favorable et la nécessité si urgente ; *maintenant, ô rois, comprenez !* Quel que soit le nom dont on vous nomme ; quels que soient l'origine, la nature, le degré, l'étendue de vos pouvoirs, pontifes et monarques, prêtres, princes, magistrats, vous tous enfin qui dominez, qui gouvernez, qui enseignez et qui jugez les hommes, je m'adresse d'abord à vous. Je suis le soleil ; vous êtes les montagnes. C'est vous que, naturellement, mes rayons doivent toucher les premiers. Vous tous donc, ô rois, comprenez.

Plus que d'autres vous en avez besoin, et plus qu'à d'autres aussi cela vous est difficile. C'est pourquoi ne craignez pas ici votre peine: étudiez, méditez, approfondissez; s'il le faut, et sans doute il le faut, laissez-vous instruire et reprendre, *erudimini*. Aucun labeur, aucune douleur n'est, à la vérité acquise, un prix équivalent. *Comprenez*: non pas ceci ou cela, mais toutes choses, s'il était possible. Le vrai pouvoir, c'est une grande lumière.

Toutefois comprenez d'abord que *si vous ne commencez par croire, vous ne comprendrez vraiment rien*¹; et que, comme le Christ est la clef de tout, c'est la foi qui est la clef du Christ. Appliquant donc au mystère de Jésus votre raison déifiée par la foi, comprenez que le Christ est Dieu, comprenez qu'il est maître; que, parce qu'il peut tout, on ne peut rien contre lui, et qu'on ne peut rien, non plus, sans lui²; que, possédant tout ce qui est, il gouverne tout ce qu'il possède; qu'exact à tout

1. Nisi credideritis, non intelligetis. Isai. vii, 9. (Sec. Septuag.) — 2. Sine me nihil potestis facere. Joann., xv, 5.

surveiller, il juge tout avec une inexorable équité, et sans appel ; et que, comme il est magnifique à récompenser, il est aussi fidèle à punir. Voilà la science royale et, avec le secret de la grandeur des souverains, la source du bonheur des peuples. Car les grands font les petits, les monarques font les Etats, les pontifes font les églises. Or, la religion et la justice des princes ont leur premier principe et leur garantie dans l'idée qu'ils ont de Jésus-Christ. Si le Christ est vraiment pour eux Dieu et roi : rois sur la terre, ils ne sont plus *rois de la terre* ; ils sont de vrais et dignes rois, des *ministres de Dieu pour le bien* ¹, et comme les dieux visibles de ce monde. En effet, servir Jésus ou régner, servir Jésus ou être fort, être grand, être bon et bienfaisant, c'est une seule et même chose : si bien que tous ses disciples sont rois et prêtres ², et que les conseils donnés ici regardant, avant tout, ceux qui ont part aux pouvoirs publics, concernent aussi tous les chrétiens.

Et parce que ce service du Christ, qui est le

1. Rom. XIII, 4. — 2. Apoc v, 10.

nerf de la vraie puissance et de la vraie grandeur, n'est que la conséquence pratique de la foi, le Psalmiste, ou plutôt l'Esprit Saint, ayant dit d'abord : connaissez, comprenez, éclairez votre intelligence, il ajoute :

Servez le Seigneur avec piété et réjouissez-vous en lui avec tremblement.

C'est le devoir de tous, quoique un plus grand devoir pour les grands. *Servez le Seigneur*, c'est-à-dire : Servez Dieu comme Seigneur, Dieu exerçant l'empire par son Christ, signifiant ce qu'il veut précisément des hommes, et les sauvant, par de claires ordonnances, de la vanité de leurs propres conceptions, de l'inanité de leurs efforts ou même de leur paresse. Servez le Christ : *servez-le avec piété*. C'est le vrai sens du mot que, d'ordinaire, on traduit par *crainte*¹. Si la crainte entre pour quelque chose

1. Le texte hébreu porte le même mot qu'emploie Isaïe dans ce passage célèbre où, parlant du Messie, il dit : Et requiescet super eum spiritus *pietatis*. (Bellarm.)

dans le sentiment réclamé ici, ce n'est qu'une sorte de saint respect et cette crainte filiale si vantée dans les Ecritures. Servez le Christ avec une religion où soit mêlé beaucoup d'amour. C'est ce qui, en rendant votre service plus digne de lui, le rendra pour vous plus méritoire, plus facile, et doux jusqu'aux délices.

Car vous vous réjouirez en Jésus-Christ. — Le moyen de servir et d'aimer Jésus-Christ, sans être l'ami de Jésus-Christ ; et le moyen d'être l'ami de Jésus-Christ, sans que l'âme soit souvent en fête ! N'eût-on la joie qu'en espérance, telle est la joie espérée et tels sont les appuis qu'on a pour l'attendre, qu'on y trouve plus de vrai bonheur que dans toutes les voluptés du monde. Réjouissez-vous donc en Jésus, et d'autant plus que vous le servirez davantage. Cependant, même alors, surtout alors, vous souvenant de sa majesté, de sa sainteté et de sa justice, *tremblez* de lui déplaire et, en lui déplaisant, de le perdre. Ainsi, comme l'amour a modéré vos craintes naturelles, une sainte crainte tempérera vos joies ; et, honorant en Dieu des perfections qui, pour opposées

qu'elles nous semblent, sont néanmoins également adorables, vous marcherez droit entre les deux abîmes où l'homme risque toujours de tomber ici-bas : la crainte servile qui glace, et la fausse liberté qui égare.

Embrassez la doctrine ; de peur que le Seigneur n'entre en colère et que vous ne mouriez à la voie de la justice.

Voilà le dernier conseil et le point décisif. Connaître, c'est ce qui commence tout bien. Obéir, à quoi revient *tout le service*, c'est ce qui confirme le bien et l'augmente. Mais, en venir à ce degré, de prendre généreusement l'initiative et, au lieu d'une foi froidement fidèle à garder les préceptes, laisser venir en soi les ardeurs de l'esprit et concevoir pour la justice une passion véritable ¹, c'est la perfection souveraine et

1. Virtute verbi significationem impatientis et velut præproperæ ad id voluntatis ostendit non tam ad expetendam quam ad apprehendendam potius disciplinam docens : non tepore fidei in hujus obedientiæ observatione contentus, sed ardorem spiritus in apprehendendi aviditate desiderans. (S. Hilar.) Per : *apprehendite disciplinam*, perfectionem proponit. (Origen.)

ce qui met le dernier trait à la vraie royauté chrétienne, qu'on l'entende des prêtres ou des rois, des hommes publics ou des particuliers.

Embrassez la doctrine. La doctrine, c'est tout le christianisme dans son dogme, dans ses lois, dans son culte, dans sa discipline; c'est l'Eglise, c'est l'Ecriture; c'est tout le système de notre éducation surnaturelle, et l'ensemble des moyens qui forment l'homme à la ressemblance de Dieu. Et parce que le christianisme est la religion, et que toute la religion se résume dans le sacrifice, qui est l'acte suprême de l'adoration, certaines versions portent : *Adorez purement*¹, c'est-à-dire, comme on le lit dans l'Evangile, « adorez en esprit et en vérité »²; — d'autres : *adorez, invoquez, embrassez la pureté*, c'est-à-dire, manifestement, la sainteté³. Et enfin, comme rien de ce que nos langues nomment n'est définitivement abstrait; comme, à mesure que chaque chose s'élève dans la hiérarchie des désirs légitimes, elle s'élève d'autant dans l'être; comme,

1. Adorate pure. (Symm. et S. Hieron. in Psalt.) — 2. Joann. iv, 24. — 3. Complectimini puritatem. (V. Bellarm.)

en somme, la sainteté, la pureté, la doctrine, la religion, le christianisme, l'objet dernier de toute aspiration créée, c'est un être personnel et vivant, c'est l'être même, notre adoré Sauveur et Dieu Jésus-Christ, — saint Jérôme et les hébraïsants traduisent : *Adorez l'élu, adorez le bien-aimé, adorez le Fils, donnez le baiser au Fils* ¹, ce qui est la fin de toute grâce, la substance de toute vertu, la somme de tous les devoirs, et ce qui, poussé à son dernier progrès, devient la gloire céleste et la béatitude. Et c'est ainsi, ô Dieu, que les sens, apparemment si différents, donnés par les interprètes à votre parole sacrée, loin de se contredire, se complètent les uns par les autres, et ne sont plus, à l'œil clairvoyant de la foi, que comme les zones de plus en plus brillantes d'une sphère unique dont votre pensée est le centre. Et la merveille, ô incomparable docteur, qu'une seule de vos paroles ait pour nous mille aspects, et ouvre en nos esprits mille sources de pensées excellentes !

1. Adorate electum, dilectum (V. Bertrand : *les Psaumes traduits suivant le parallélisme* ; note sur ce verset) ; — adorate Filium, osculamini Filium. (S. Hieron. in *Brev. et alii.*)

Il en est de vos discours comme de certaines mélodies, échappées au génie des grands maîtres. Telle est la richesse d'harmonie qu'elles contiennent, qu'elles s'épanouissent d'elles-mêmes en symphonies et que, bien loin qu'une voix isolée puisse les rendre, l'orchestre, qui les traduit, laisse bien plus encore à deviner qu'il ne donne à entendre.

Embrassez donc la vie chrétienne, ô rois, ô puissants : vous tous qui l'êtes, vous tous aussi qui prétendez le devenir. Ne vous laissez pas effrayer par les dehors, et que les commencements ne vous rebutent point. *Toute éducation, dit saint Paul, paraît d'abord non une joie, mais une peine ; mais, comme fruit de l'exercice qu'elle impose, elle assure la jouissance d'une paix sainte et parfaite* ¹.

Le christianisme, c'est Jésus-Christ : embrasser Jésus-Christ peut-il donc vous faire peur, lorsque la création tout entière ne soupire qu'après ce divin embrassement ? Et ne vous a-t-il pas le premier embrassés, ce Jésus ?

¹. Hebr. xii, 11.

Qu'a-t-il donc fait, en s'incarnant, sinon d'embrasser votre nature, une nature si basse et, à cause de vos péchés, si déchue ¹ ? Il est plein d'ardeur à descendre ; serez-vous lâches à monter ? Il est affamé de se faire homme ; serez-vous dégoutés de devenir dieux ? Saisissez-le donc, prenez-le donc ; mais, comme il vous a pris et saisis ² : sincèrement, totalement ; je veux dire sans réserve et avec toutes les énergies dont le Créateur vous a doués.

Au reste, c'est le seul moyen de plaire à Dieu et, partant, d'obtenir un jugement favorable. L'alternative est, pour vous, entre aimer ce Fils et encourir la colère de ce Père : *Qui n'aime pas Jésus est maudit* ³. La nature vous fait voyageurs ; la foi à Jésus-Christ vous met

1. Si nos per corporalem naturam Deus naturæ suæ dissidentes, homo genitus apprehendit, factus ipse quod sumus ; nostrum est, ad apprehendendum nunc id quod est ipse, contendere, ut in eam gloriam in quam naturam corporeæ hujus corruptionis eximit, festinatio nostra se misceat... apprehendenda itaque disciplina et invadenda est quodam amplexu... (S. Hilar.) — 2. Sequor autem si quo modo comprehendam in quo et comprehensus sum a Christo Jesu. Philipp. III, 12. — 3. Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema. I. Cor. XVI, 22.

dans la bonne voie ; l'amour de Jésus-Christ vous y fait marcher ; la colère de Dieu, ou plutôt le péché qui l'allume, vous y arrête et finit par vous en retirer. Prenez garde ! Mourir dans la voie, ce qu'implique tout péché mortel, ce serait un premier malheur, et plus grand qu'on ne peut le dire ! cependant ce serait réparable. La foi ne meurt pas toujours du coup qui tue la charité, et tant que la racine est sauve, la tige peut refleurir. Mais *mourir à la voie*, en sortir pour jamais, c'est-à-dire se séparer totalement et définitivement du Christ, perdre la foi, apostasier et rouler de chute en chute, jusqu'à ce péché sans nom, mais effroyablement réel, hélas ! et trop fréquent, qui *n'est remis ni en ce monde, ni en l'autre* ¹ : — voilà le mal des maux, le mal sans remède, et le dernier effet de la colère de Dieu. Or, ce mal est toujours possible ; et, moins est étroit l'embrassement qui vous unit au Christ ; moins est fidèle, ardent, dévoué, l'amour que vous avez pour lui, plus ce mal devient probable, prochain, imminent.

1. Matth. XII, 32.

Sa colère va bientôt s'embraser : bienheureux alors tous ceux qui ont mis en lui leur confiance.

Celui qui doit venir est en train de venir ; il ne tardera plus beaucoup ¹. Sa marche est rapide ; l'âme, en écoutant bien, peut entendre ses pas ; il est déjà aux portes. Pour chacun, c'est tout à l'heure le moment de mourir, et, *comme mille ans sont pour Dieu comme un jour* ², le monde va être jugé demain. La fureur du juge est ardente comme un incendie, et lourde comme une montagne. Ses lèvres sont comme un feu qui va tout dévorer ³. Il a tant aimé le monde ; et le monde l'a tant haï, tant combattu ! Au moment même où il y revient, il le trouve encore armé pour la guerre. C'est donc maintenant qu'il va faire tonner son *Pourquoi ?* Seigneur ! qui soutiendra l'éclat de cette interrogation solennelle, retentissant toute seule au milieu d'un silence universel et forcé ? Ceux-là le soutiendront, mais ceux-là seuls qui, — devant le secret profond de votre gouvernement ;

1. Hebr. x, 37. — 2. II Petr. iii, 8. — 3. Isai. xxx, 27.

devant le mystère de votre croix, se continuant dans les humiliations et les douleurs de votre Église ; devant le nombre, les forces, l'audace, l'apparente impunité et le triomphe extérieur de vos ennemis, — seront restés fermes dans leur foi et imperturbables dans leur espérance ; ceux-là, mais ceux-là seuls, qui n'auront pas demandé au temps les solutions que l'éternité devait seule donner, et qui auront tout attendu de celui qui avait tout promis et qui seul pouvait tout promettre, votre Fils et notre Roi Jésus-Christ !

Bienheureux sont ceux-là ; bienheureux surtout seront-ils. A eux la joie de Dieu, à eux la vie éternelle.

Et ainsi ce second Psaume finit comme le premier commence, et l'oméga rejoint l'alpha. Dieu a créé les êtres pour la béatitude : leur destinant cette fin, il leur en a montré la voie. La liberté créée a lutté contre l'amour : la justice a fait face à cet accident du péché ; mais enfin, l'amour reste le maître. Pour avoir été compliquée par l'histoire, la théorie divine demeure ; le plan conçu s'exécute : tous les prédestinés

sont sauvés, le ciel a tous ses habitants, le corps de-Jésus tous ses membres, et le dernier mot du monde est le premier mot de Dieu.

LAUS DEO ET B. M. VIRGINI.

PSAUME V

*In finem, pro ea quæ hæreditatem consequitur.
Psalmus David V.*

« Pour la fin, au nom de celle qui obtient l'héritage. Psaume de David V.

« Entendez mes paroles, Seigneur ! Comprenez le cri de mon âme : rendez-vous favorable à ma voix suppliante, ô mon Roi et mon Dieu !

« Car c'est à vous que j'adresse ma prière.

« Seigneur, à l'heure du matin vous exauçerez ma voix ; à l'heure du matin je me tiendrai debout en votre présence et je verrai :

« (Je verrai) que vous n'êtes point un Dieu qui veuille l'iniquité ; que le méchant ne peut

point séjourner près de vous, et que les injustes ne subsisteront point devant vos yeux.

« Vous haïssez tous ceux qui font l'iniquité : vous perdrez tous ceux qui disent des mensonges.

« Le Seigneur a en abomination l'homme sanguinaire et fourbe.

« Pour moi, par l'abondance de vos miséricordes, j'entrerai dans votre maison ; et, rempli d'une divine crainte, je me prosternerai pour vous adorer à la face de votre saint temple.

« Seigneur ! conduisez-moi dans votre justice à cause de mes ennemis : dirigez ma voie en votre présence : car la vérité n'est pas dans leur bouche, et leur cœur est rempli de fausseté.

« Leur gorge est un sépulcre ouvert, ils sont fourbes dans leurs discours : Seigneur ! jugez-les.

« Renversez leurs desseins : repoussez-les loin de vous, selon la multitude de leurs impiétés ; car ils ont allumé votre colère, Seigneur.

« Au contraire, qu'ils soient dans la joie, ceux qui espèrent en vous ! Leur allégresse sera éternelle, et vous ferez d'eux votre séjour.

« Ils seront glorifiés en vous, tous ceux qui aiment votre nom ; car vous bénirez le juste.

« Seigneur, votre amour est comme un bouclier qui nous abrite et nous couronne. »

Pour la fin, au nom de celle qui obtient l'héritage. Psaume de David.

L'héritage, c'est Dieu : non pas Dieu tel que la nature nous le révèle et nous le donne ; mais Dieu tel qu'il se donne lui-même à Jésus, son Fils éternel ; Dieu connu face à face et pleinement possédé. Jésus, dans l'Évangile, s'est lui-même nommé *l'héritier*¹. Lui seul l'est par nature. Mais, parce que cet héritier unique s'est fait l'aîné d'une multitude de frères ; parce que ce royal époux s'est uni une épouse, — l'Église, qui est tout ensemble et cette unique épouse et cette multitude innombrable, devient aussi par lui l'héritière de Dieu. C'est donc au nom de l'Église que David chante ce psaume à Jésus ; ou plutôt, disent les Pères et les inter-

1. Matth. xxi, 38. — Marc. xii, 7. — Luc. xx, 14.

prêtes, c'est l'Église elle-même qui le chante, y exprimant les sentiments divers que font succéder dans son cœur les vicissitudes de sa vie militante. La supplication qu'inspire le besoin se mêle ici à la sécurité que fondent les promesses divines : c'est le vrai chant de la foi. L'âme n'y est point sortie des ombres, mais le jour a déjà commencé à paraître. Les ennemis luttent encore au dehors, mais on a déjà dans le cœur une paix imperturbable. C'est la terre enfin, mais la terre où Jésus est venu, où il a parlé, où il a pleuré, où il est mort ; la terre où, pour n'être présent que dans un profond mystère, il est pourtant présent, lui qui est le Ciel.

Entendez mes paroles, Seigneur ! comprenez le cri de mon âme : rendez-vous favorable à ma voix suppliante, ô mon Roi et mon Dieu.

Je suis bien loin de vous ; mais, du fond de mon exil, je vous parle ; vous que je ne vois point, ne fermez pas l'oreille à mes discours. C'est la première chose à demander ; car la première faveur de Dieu, c'est qu'il consente

à nous entendre. L'épouse est prudente ; elle est humble surtout ; c'est pourquoi elle implore, au début, ce qu'il y a de moindre. S'estimant indigne de servir et même d'aborder celui dont l'inouïe tendresse ne peut lui faire oublier l'infinie majesté, elle sera heureuse et honorée s'il daigne seulement écouter sa requête.

Puis, devenant plus hardie, et pressée d'ailleurs par la conscience de sa détresse : *comprenez le cri de mon âme*, ajoute-t-elle. Vous n'êtes point comme un homme, pour vous arrêter aux dehors. Regardez moins ma parole, que le besoin qui me fait vous parler. Quels mots d'ailleurs peuvent rendre ce que je veux ? Quel chant même traduira mes aspirations secrètes ? C'est mon être tout entier qui crie. C'est plus encore : c'est votre propre Esprit qui pousse en moi un gémissement inénarrable¹. Ecoutez ce divin suppliant, comprenez son langage et, à la fin, contentez son désir, ô mon Roi et mon Dieu ! Quels noms ! Quels titres ! Quels fondements pour espérer ! Quelles forces pour obtenir ! Mon

1. Rom. VIII, 26.

Roi, dont je suis le royaume : un royaume laborieusement conquis, payé à prix de sang et qui, aux yeux de votre amour, ne vaut pas moins que votre vie ! Mon Dieu, dont je suis la créature et la vivante image ! Mon Roi, qui me voulez tout bien ! Mon Dieu, qui pouvez toutes choses ! Mon Roi, par qui Dieu vient à moi pour me prendre et me régir ; mon Dieu, à qui je retourne et que je possède, si je me laisse gouverner par ce Roi ! Mon Roi, qui êtes Jésus-Christ ! Mon Dieu, qui êtes la Trinité sainte !

Car c'est à vous que j'adresse ma prière.

Je ne me trompe pas dans mon culte. C'est bien la vérité que j'adore en invoquant la Trinité et en l'invoquant par Jésus ; c'est bien *en esprit* que je l'adore : j'ai pris la voie, je marche donc au but. Je suis uni au Fils, j'arriverai donc au Père. Aussi, tout ardent que je sois dans mes supplications, je suis paisible en mon attente. J'entrevois ce que mon œil cherche et ce vers quoi mon cœur soupire ; il me semble déjà le toucher de la main.

Seigneur ! à l'heure du matin vous exaucerez ma voix ; à l'heure du matin je me tiendrai debout en votre présence et je verrai.

Qu'est-ce que ce matin où le prophète attend si assurément le succès de sa prière ; ce matin où il aborde Dieu et se tient debout devant lui, comme les anges qui sont devant son trône ? Qu'est-ce que cette première aurore qui succède à la nuit, mais si éclairée déjà, que si l'œil s'ouvre pour considérer, il discerne tout ce qu'il regarde ? — C'est ce matin mystérieux dont parle la Genèse quand elle dit : *Du soir et du matin il se fit un même jour*¹, c'est-à-dire, du déclin des choses imparfaites, et de l'aurore des choses parfaites se fit le jour de l'unité, qui est le jour du Seigneur. C'est ce matin dont David dit : *Au matin nous avons été comblés de votre miséricorde*². Et Salomon : *Qui dès le matin s'éveillera pour contempler la Sagesse, il n'aura pas à chercher beaucoup pour la voir*³. Et saint Paul : *Celui qui a dit à la lumière de jaillir du*

1. Gen. I, 5. — 2. Psalm. LXXXIX, 14. — 3. Prov. VIII, 17.

sein des ténèbres, celui-là même a commence de luire dans vos cœurs ¹. Ce matin béni, c'est donc la splendeur éternelle, qui chasse la nuit du péché et se lève dans les ombres du temps. C'est la vérité et la grâce, apportées du ciel par Jésus, et devenant en nous la foi qui nous éclaire et la charité qui nous vivifie. C'est le principe de notre résurrection et le germe de notre gloire. C'est Jésus lui-même, naissant dans l'âme qu'il justifie, pour y croître, avec le temps, jusqu'à la plénitude de son âge ². Voilà l'Aurore des âmes. Mais il faut, dès qu'elle est passée, que ces âmes secouent leur sommeil, se dégagent de leurs rêves et se lèvent pour agir. Au prix et dans la mesure de leur correspondance à la grâce, qui les prévient, Dieu les exauce : elles se tiennent debout devant lui, et, demeurant dans la lumière, elles font des œuvres de lumière.

Et que verront d'abord ces âmes illuminées et vigilantes ?

1. Qui dixit de tenebris lumen splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris. II Cor. iv, 6. — 2. In mensuram ætatis plenitudinis Christi. Eph. iv, 13.

(Je verrai) que vous n'êtes pas un Dieu qui veuille l'iniquité, que le méchant ne peut séjourner près de vous, et que les injustes ne subsisteront point devant vos yeux.

Par où il paraît. que ce que la foi découvre, avant *tout*, et le premier objet de la contemplation chrétienne, c'est la sainteté de Dieu. Pourquoi ? — Parce que *la crainte est le commencement de la sagesse* ¹. Pourquoi encore ? — Parce que le premier bien de l'homme et son principal devoir ici-bas, c'est d'éviter le mal. Je verrai donc, ô Dieu, que vous ne supportez point le péché, et que, pour peu qu'on garde de malice, on ne peut ni subsister devant vous, ni demeurer dans votre voisinage. Votre regard est un coup de foudre, qui renverse tout ce qui est impur. Au fait,

*Vous haïssez tous ceux qui font l'iniquité ;
Vous perdrez tous ceux qui disent des mensonges.*

1. Eccli. I, 16.

Le Seigneur a en abomination l'homme sanguinaire et fourbe.

Ainsi ce n'est point assez pour vous, ô Dieu saint, de haïr les méchants; vous les rejetez, ce qui est les perdre ; et, après les avoir ainsi rejetés et perdus, vous les avez encore en une abomination éternelle. Ils se sont délibérément retournés contre vous, et vous sont, de tout point, devenus contraires. Vous êtes la justice, ils sont iniques. Vous êtes la vérité ; leur bouche ne leur sert qu'à mentir. Vous êtes la simplicité et la droiture ; ils sont pleins de ruse et dressent des embûches. Vous êtes la vie et vous voulez donner la vie à tous ; ils ne cherchent qu'à donner la mort. Entre eux et vous, quel accord est possible ?

Pour moi, par l'abondance de vos miséricordes, j'entrerai dans votre maison ; et, rempli d'une divine crainte, je me prosternerai pour adorer, à la face de votre saint temple.

Pour moi, votre fidèle et, par là, votre fils ; membre par adoption de celui qui seul vous dit

éternellement : *mon Père* ; comblé en lui et par lui de vos surabondantes miséricordes ; par ses mérites et non par les miens, et malgré tous mes démérites, j'entrerai dans votre maison, je ferai partie de votre Eglise, je serai une pierre vivante de votre temple, et je tiendrai ma place dans ce concert de religion qui est le Sacrifice de Jésus. J'y serai plein de crainte et de respect, mais surtout plein de piété et d'amour. Et, après m'être tenu, toute ma vie, prosterné devant le voile qui me cache encore le Saint des Saints, c'est-à-dire votre divine essence ; mourant enfin dans la foi de Jésus, qui y est entré le premier, je le suivrai jusque dans les profondeurs de ce dernier sanctuaire, où je demeurerai à jamais avec lui.

J'attends très fermement ce salut dont j'ai le gage, mais je ne suis sauvé qu'en espérance ¹ ; beaucoup de chemin me reste à faire, et si je ne suis pas décidé à tout conquérir, je suis exposé à tout perdre. Donc,

1. Rom. VIII, 24.

Seigneur, conduisez-moi dans votre justice ; à cause de mes ennemis, dirigez ma voie en votre présence.

Faites que j'achève ma course, et que je marche en Jésus-Christ. Il est votre justice : qu'il soit aussi la mienne. Faites-moi suivre les sentiers où lui-même a passé. Menez-moi de la crèche à la croix, et de la croix au ciel. Soyez, dans ce laborieux voyage, ma lumière, ma défense et ma force ; car vous savez ce que ce dessein de mon salut provoque de haine et soulève d'opposition. Protégez-moi contre mes ennemis, si nombreux, si acharnés, si rusés, si terribles, et gouvernez si bien ma voie que je ne fasse point même un pas hors de la règle de ma vie, qui est l'exemple de mon Sauveur, et votre souverain bon plaisir.

Car la vérité n'est point dans leur bouche, et leur cœur est rempli de fausseté. Leur gorge est un sépulcre ouvert ; ils sont fourbes dans leurs discours : Seigneur, jugez-les.

J'ai, sur ceux qui voudraient me séduire,

les mêmes sentiments que vous. Votre lumière me les fait connaître, et votre haine contre eux fait que je les déteste. Jugez-les !

Renversez leurs desseins : repoussez-les loin de vous, selon la multitude de leurs impiétés, car ils ont allumé votre colère, Seigneur.

S'ils peuvent être encore convertis, ce jugement sera pour eux une miséricorde et cette sévérité une grâce. Vos éclairs, en les foudroyant, leur montreront sans doute l'épaisseur de leurs ténèbres ; et l'intensité de leur douleur, leur fera sentir, à la fin, ce qu'on perd en se retirant de vous. Que s'ils sont définitivement obstinés dans le mal, tirez d'eux du moins cette gloire, de les réduire à l'ordre : humiliez leur orgueil, confondez leur sagesse, déjouez leur industrie, brouillez leurs plans, ruinez leurs forces. Sainte justice de Dieu, qui êtes Jésus, donnez-leur ce qu'ils veulent, et livrez-leur en proie ce trésor des choses infimes, où ils ont opiniâtrément mis leur cœur. Car, à force de vous contredire, ils vous ont

†***

violenté. O Dieu, suavité toute pure, ils vous ont forcé d'être amer. O Dieu, attrait infini, ils vous ont contraint à les pousser dehors.

Au contraire, qu'ils soient dans la joie ceux qui espèrent en vous ! Leur allégresse sera éternelle, et vous ferez d'eux votre séjour.

*Les fils de la défiance*¹, châtiés et réprouvés, que tous ceux qui ont espéré en vous se réjouissent en voyant l'accomplissement de toutes vos promesses. O Dieu ! il était vrai ! La foi menait à la vision ; l'espérance, à la possession ; l'amour qui travaille et qui pleure, à l'amour qui jouit et triomphe. L'éternité bordait comme un rivage cette mer que nous nommons le temps, et le vaisseau de l'Eglise faisait voile vers ce dernier port, qui est votre sein, ô Dieu adorable ! — *Entrez dans ma joie, bon serviteur*² ; — *Demeurez en moi et moi en vous, mes bien-aimés*³ ! — Chaque élu ne sera

1. Eph. II, 2 ; — v, 6. — 2. Matth. XXI, 23. — 3. Joann. VI, 57.

donc plus qu'un vase vivant, où la vie infinie sera toute écoulée, écoulée pour toujours.

Ils seront glorifiés en vous, tous ceux qui aiment votre nom, car vous bénirez le juste.

Ils aimaient votre nom, ces élus ; ils chérissaient votre Verbe ; Jésus votre Christ avait leur cœur. Or, parce qu'ils l'ont aimé, ce Fils de toutes vos complaisances, vous les aimerez vous aussi ; et, comme vous glorifiez le chef, vous glorifierez tous les membres. Unis à lui dans le Saint-Esprit, ils verront, sans distance et comme lui-même la voit, cette bénédiction ineffable qui sort éternellement de votre paternité pour l'engendrer lui-même : d'abord, comme Fils de Dieu ; puis, comme premier-né de toutes les créatures ; puis, comme Eglise universelle. Et cette bénédiction qu'ils verront dans sa source, ils en recevront la pleine effusion.

*Seigneur, votre amour est comme un bouclier
qui nous abrite et nous couronne.*

L'avenir me dit le présent ; je lis votre cœur dans vos promesses ; le mystère de Jésus vous déclare jusqu'au fond. O Dieu, vous êtes amour. O amour, vous avez tout fait, et il n'y a que vous au fond des choses. Vous nous avez créés, vous nous gardez, vous nous sauvez sans cesse. Vous êtes notre principe, notre loi et notre fin. Vous êtes le berceau où nous naissons, le bouclier qui nous protège, la couronne qui nous récompense. O amour, qui peut ne pas croire en vous, et qui, s'il croit en vous, peut ne pas vivre en paix et déjà heureux sur la terre ?

PSAUME VI

In finem in carminibus. Psalmus David, pro Octava. VI.

« Pour la fin parmi les cantiques. Psaume de David pour l'Octave.

« Seigneur ! ne me reprenez pas dans votre fureur, et ne me châtiez pas dans votre colère !

« Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis infirme : guérissez-moi, parce que mes os sont ébranlés !

« Mon âme est violemment troublée. Mais vous, Seigneur, jusqu'à quand ?

« Retournez-vous vers moi, Seigneur, et délivrez mon âme. Sauvez-moi à cause de votre miséricorde.

« Car il n'y a personne qui, dans la mort, se

souviennne de vous ; et dans l'enfer, qui pourra chanter vos louanges ?

« Je me suis épuisé à force de gémir. Chaque nuit je baignerai ma couche de larmes ; j'arroserai mon lit de mes pleurs.

« Si noir est mon chagrin que ma vue en est troublée : j'ai vieilli au milieu de tous mes ennemis.

« Retirez-vous de moi, vous tous qui faites l'iniquité ; car le Seigneur a exaucé la voix de mes pleurs :

« Le Seigneur a exaucé ma supplication ; le Seigneur a reçu ma prière.

« Qu'ils rougissent et qu'ils tremblent de terreur, tous ceux qui me sont opposés : qu'ils fuient soudainement et soient couverts de honte ! »

Psaume de David à chanter parmi les saints cantiques jusqu'à la fin des temps, en vue du jugement qui doit les clore.

Le cours entier du temps n'est qu'une longue semaine. Le jour du Seigneur la suit et la termine, ramenant tout à Dieu, faisant la paix en

remettant l'ordre, et ouvrant une nouvelle série de jours, celle des jours éternels. C'est ce jour final qui est *l'Octave*.

Ce psaume est le premier de ceux qu'on nomme pénitentiaux. Chacun sait qu'ils sont au nombre de sept. Ce n'est point un nombre de hasard. Toute l'antiquité, même païenne, a regardé ce nombre comme sacré. Les Pythagoriciens l'appelaient le nombre vierge ¹, et Cicéron le nœud des choses ². Ils avaient appris cela de la tradition et, tout en disant vrai, ils ne savaient assurément pas la plénitude de vérité que contenait leur dire. La nature tout entière est marquée à ce nombre. C'est le nombre des couleurs primitives données par l'arc-en-ciel. C'est le nombre des notes de notre gamme musicale, et, par là, le nombre élémentaire de toutes nos mélodies. Il divise le temps chez tous les peuples.

L'Écriture le fait voir partout dans la Loi : le septième jour est celui de Dieu ; le septième

1. Cornel. a Lapid. in cap. 1 Genes. — 2. Cicer. *Somnium Scipionis*.

mois est celui où se fait l'expiation générale ¹ ; le septième an venu, toutes les dettes sont remises, et les Hébreux, réduits en servitude, sont, de droit, affranchis ² ; après sept fois sept ans s'ouvre le grand jubilé : toute créance y est annulée, la liberté est rendue à tous, et tous les domaines aliénés reviennent aux héritiers des propriétaires primitifs ³.

Nous retrouvons ce nombre à chaque pas dans la grâce : il y a sept demandes dans la prière que Jésus nous apprend ; il y a sept sacrements qu'il institue ; sept vertus qu'il répand en nous ; sept dons de son Saint-Esprit qu'il nous confère, et, selon la plupart des anciens, sept béatitudes qu'il nous prêche. — Ce que la grâce garde ainsi, après la Loi, la gloire le conserve. L'Évangile du monde céleste, l'Apocalypse de saint Jean nous montre Jésus ressuscité, marchant au milieu de sept lumières, tenant en sa main sept étoiles, parlant aux anges des sept Églises, ouvrant le livre aux sept sceaux, et siégeant pour jamais sur ce trône de

1. Levit. xvi, 29. — 2. Deuter. xv, 9. — 3. Levit. xxv, 8.

la divinité, devant lequel les sept plus beaux esprits créés se tiennent toujours en adoration.

Quelle loi mystérieuse cache la répétition affectée de ce nombre dans un livre inspiré de Dieu, et dont les syllabes mêmes, dit Cassiodore, couvrent des mystères sacrés¹ ? — Les Pères disent unanimement que *sept* marque l'universalité, la plénitude, la perfection, soit naturelle, soit donnée, soit réparée. C'est vrai ; mais encore, pourquoi marque-t-il cela ? Si nous l'entendons bien, c'est que sept est le nombre propre de celui *en qui*, pour parler comme saint Paul, *toutes choses ont leur consistance*² ; sept est le nombre de Jésus-Christ !

Qu'est-ce que sept ? — De quelque manière qu'on le décompose, c'est un nombre impair, joint à un nombre pair : c'est-à-dire un nombre qui contient, dans son unité, les deux genres sous lesquels viennent nécessairement se ranger tous les nombres. — Et encore, qu'est-ce que sept ? — Très visiblement, c'est trois uni à quatre : trois, qui est le nombre de Dieu et de

1. Cassiod. *in Psalm.* v. — 2. Coloss. i, 17.

l'Esprit ; quatre, qui, selon toute l'antiquité, est le nombre de la création et, spécialement, des corps. Or, qu'est-ce que Jésus-Christ ? — Dieu uni à sa création, le Verbe fait chair. Sept est donc son nombre propre et caractéristique. Comme nombre de Jésus, — sanctificateur et pontife, — c'est-à-dire de Jésus tête, cœur, centre, somme de tout ce qui est, sept exprime tout ce qui est parfait, plein, consommé ; tout ce qui a son unité spéciale et son intégrité définitive. Comme nombre de Jésus, — rédempteur et victime, — il signifie tout ce qui est miséricordieux, clément, favorable : tous les pardons, toutes les purifications, toutes les délivrances. Nous ne pensons pas qu'il y ait un seul des innombrables septénaires, écrits dans la nature ou révélés par les Livres Saints, qui ne se rattache à l'un ou à l'autre de ces deux ordres, qui sont comme les deux faces de l'unique mystère de Jésus. Et si, dans l'ordre du mal, on trouve aussi des septénaires, c'est que, selon la saine philosophie, le mal n'étant que la négation du bien, lui emprunte nécessairement tout ce qui le rend appréciable ; et que, — pour

parler plus clairement, en parlant le langage de la théologie, — Satan, principe du mal et prince des pécheurs, n'est que l'émule de Jésus-Christ ; Tertullien dit : *son singe* ¹.

C'est à Jésus, — rédempteur et victime, — que se rattache le septénaire des Psaumes pénitentiels. Ce septénaire veut dire que la pénitence, exprimée par les psaumes, correspond à l'universalité des péchés, commis par l'universalité des hommes, dans l'universalité de leurs jours terrestres. Ils révèlent, comme il est possible, la parfaite pénitence de l'Homme-Dieu, et sont le commentaire authentique du mystère de Gethsémani. Là ou ailleurs, Jésus-Christ les a récités au nom de l'humanité pécheresse. Et quand, maintenant, touchés par sa grâce et laissant agir en nous son esprit, nous redisons ces chants du repentir : — eussions-nous, en nous, les sept vices qui sont les racines de toute faute ; eussions-nous même, en nous, sept démons, comme Madeleine ; et ces démons fussent-ils forts et méchants comme ces sept dont Notre-

1. Tertullien.

Seigneur raconte qu'ils viennent donner l'assaut à l'âme que Dieu a reconquise ¹, — cependant, ces esprits cèdent, ces démons fuient, ces vices, s'ils ne sont pas anéantis, voient toutes leurs pousses détruites ; et, pleinement pardonnés, nous rentrons tout entiers dans l'amour de Celui qui a dit : *ce n'est pas jusqu'à sept fois, c'est jusqu'à septante fois sept fois que je veux qu'on pardonne* ².

Il est clair par le texte, et c'est le sentiment commun des interprètes, que David a composé ce psaume après ces grands péchés dont le second Livre des Rois nous a transmis l'histoire. Dieu, qui n'est que bon, tire le bien du mal même. David, enfant chéri de Dieu, béni par lui entre tous les fils de sa famille, de sa tribu et même de son peuple ; gratuitement élu pour conduire Israël ; oint d'une onction surabondante ; David roi, prophète, guerrier victorieux, psalmiste incomparable, David pèche très librement et déplorablement. Cependant, loin

1. Matth. xii, 45.— Marc. xvi, 9.— Luc. xi, 26.— 2. Matth. xviii, 22.

de lui retirer cette grâce et cette mission d'être la figure vivante de Jésus, Dieu y fera contribuer même ses crimes ; et ce sera éternellement la gloire singulière de ce saint, d'avoir montré au monde, en sa personne, l'expression la plus vive de Jésus, *fait péché pour nous*¹, et faisant, en notre nom, la seule pénitence qui, devant Dieu, pût rendre la nôtre efficace.

En tant qu'il est à nos usages, le premier de ces sept psaumes est le cri du pécheur qui, ayant trahi l'amour, a cependant gardé la foi, et qui, — voyant dans cette lumière la profondeur des maux dans lesquels l'a plongé sa faute, la rigueur du jugement qui l'attend, les effroyables peines qui naturellement doivent s'en suivre, mais aussi, mais surtout l'inépuisable miséricorde de Dieu, — conserve la ferme espérance de rentrer en grâce avec lui et implore humblement son pardon, faisant d'ailleurs tout ce qu'il faut pour l'obtenir.

1. Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit. II Cor. v, 21.

Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur, et ne me châtiez pas dans votre colère.

C'est à son souverain Maître que le pécheur s'adresse. La première marque de son retour et le premier besoin de son cœur repentant, c'est de confesser les droits qu'il a méconnus. C'est pourquoi il nomme Dieu : *Seigneur!* Mais comme le Père règne sur nous par le Fils, qui *est le sceptre de sa majesté* ¹; comme « tout jugement a été remis par lui au Christ » ², c'est très particulièrement le Christ que le pécheur invoque ici. De sorte que le Seigneur qui le fait trembler, est aussi le Sauveur en qui il met tout son espoir. *Seigneur! ne me reprenez pas dans votre fureur, et ne me châtiez pas dans votre colère.* Il n'a garde de dire : ne me reprenez pas et ne me châtiez pas. Dieu lui a dit : « *Je châtie ceux que j'aime!* Tous les fils que je reçois, je commence par les flageller ³; » et si quelqu'un n'a pas part à la correction, c'est

¹ S. Clément, pape, *I Epître aux Corinth.* — ² Omne judicium dedit Filio. Joann. v, 22. — ³ Flagellat autem omnem filium quem recipit. Hebr. xii, 6.

qu'il n'est pas de la famille. Sachant cela, il ne craint plus la peine qui purifie, mais le péché qui, s'il n'est pas lavé, retient l'âme hors de Dieu. Reprenez-moi donc, mon Seigneur, et ne laissez en moi rien d'impuni. Il me plaît de ne pouvoir sortir de vous, sans tomber dans une mer d'amertume. Mais ne me reprenez pas dans votre fureur. Cette fureur, c'est le soulèvement de toutes vos perfections blessées par le péché. Elle est juste, elle est sainte; mais si la miséricorde ne la vient tempérer, elle est épouvantable, et j'en mourrai. Laissez donc cette miséricorde se glisser dans votre justice. Vengez-vous de mes fautes, mais non pas en m'en laissant faire d'autres. Punissez mes désirs mauvais, mais non pas en m'y abandonnant. La croix, mon Dieu, la mort sur la croix, s'il vous plaît; mais pas l'aveuglement, mais pas l'endurcissement, mais pas l'impénitence ! Mille ans, dix mille ans de purgatoire, s'il le faut ; mais pas l'enfer !

Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis infirme ; guérissez-moi, parce que tous mes

os sont ébranlés et mon âme est troublée violemment.

Mon titre à votre miséricorde, c'est que je suis misérable, et c'est au nom de ma faiblesse que j'implore votre pitié. Hélas ! pour ce qui est de moi, « fils de colère par ma naissance ¹, » cette faiblesse vient d'une faute, et ma misère a pour mère une malice. J'ai péché en Adam, et c'est ce qui m'a d'abord rendu débile. Ma nature, justement dépouillée de votre grâce, est depuis lors blessée et défaillante. Quoi même ! j'ai entretenu sciemment cette défaillance, j'ai méchamment envenimé cette blessure, et j'ai ajouté des hontes sans nombre à cette nudité déjà si honteuse. Et maintenant ma détresse est extrême, mon abjection complète, ma maladie profonde ; elle a atteint l'intime de mon être et passé jusque dans mes os : elle en a gâté toute la moelle et énérvé la vertu. Toutes les puissances que vous m'aviez données pour soutenir ma vie, sont ébranlées : ma mémoire

1. *Natura filii iræ.* (Eph. II, 3.)

est infidèle, mon intelligence obtuse, ma volonté lâche et inconstante, mon cœur sec et frivole ; mon corps, plein de corruption, de fièvre et d'infamie, entrave mon esprit plus encore qu'il ne le sert ; enfin, rien en moi n'est en ordre, et toute mon âme est violemment troublée.

Mais vous, Seigneur, jusqu'à quand ?

Jusqu'à quand supporterez-vous ce ravage dans l'œuvre de vos mains, et cette difformité dans votre image ? Jusqu'à quand me ferez-vous attendre l'effet de ma prière, et le contentement d'une espérance que vous me commandez d'avoir en vous ? Je sais où votre cœur vous pousse : jusqu'à quand lui résisterez-vous ? Ah ! je le sais aussi, mon Dieu : votre amour cause tous ces retards. Si mes péchés étaient aussitôt pardonnés que commis, je n'en comprendrais pas la malice et j'arriverais à dire : « J'ai péché ; que m'en est-il donc advenu de si triste ¹ ? » Hélas ! vous n'êtes que sage en vous défiant de

1. Peccavi, et quid mihi accidit triste ? Eccli. v, 4.

moi, et les réserves de votre bonté prouvent qu'elle est immense cependant.

Retournez-vous vers moi, Seigneur, et délivrez mon âme. Sauvez-moi à cause de votre miséricorde.

Regardez-moi, afin que je me voie moi-même et que je puisse ensuite vous regarder. Un jour, vous avez regardé Pierre et il a pleuré amèrement. Regardez-moi pour que mes larmes coulent. Éclairée alors, touchée, divinement brisée, mon âme sera arrachée à l'empire des ténèbres et tirée des mains de notre commun ennemi. Tous les droits la font vôtre : mon repentir vous la restitue. Prenez-la, sauvez-la, j'en adjure votre miséricorde.

Car il n'y a personne qui dans la mort se souvienne de vous ; et, dans l'enfer, qui pourra chanter vos louanges.

O vie! vous êtes le Dieu des vivants et non celui des morts. La mort n'est point votre

œuvre, et vous ne voulez pas celle du pécheur, encore que vous l'y ayez justement condamné. Vous nous avez faits pour votre gloire. Si nous ne sommes pas des miroirs réfléchissant la splendeur de votre essence; que sommes-nous? Si nous ne sommes pas des louanges vivantes, entourant votre trône d'harmonie, des encensoirs fumants, embaumant votre temple, des lampes ardentes, brûlant devant votre face; ô Père! si nous ne sommes pas vos fils, peuplant votre maison, que faisons-nous et de quoi servons-nous? Votre dessein sur nous semble avorter et nous décevons votre attente. Quelle gloire vous procure un damné? Il vous en procure pourtant : *Comme le Seigneur est dans la joie quand il vous élève et vous fait grandir, il a une joie égale quand il vous afflige et vous renverse*¹. Cependant ce n'est ni la gloire ni la joie qu'il préfère; et le pécheur, qui le sait, s'en autorise pour lui représenter sa volonté directe, son conseil primitif et ses complaisances les plus aimées.

1. Deuteron. xxviii, 63.

*Je me suis épuisé à force de gémir ; chaque nuit
je baignerai ma couche de larmes, j'arroserai
mon lit de mes pleurs.*

Quels regrets ! Quelle douleur ! Quel sentiment du bien perdu ! Quels désirs de le retrouver ! Qu'il est aimé de Dieu, ce pécheur qui pleure ainsi ! Qu'il aime Dieu déjà ! Heureuses fautes, ô saint roi, heureuses fautes que les vôtres, qui donnent lieu à des satisfactions si parfaites, qui font définitivement de vous notre modèle après que nous avons péché, et qui, en faisant pleurer Jésus, servent à nous révéler sa pénitence incomparable et l'étonnante solidarité par laquelle il s'est lié avec nous. Car, au fond, c'est Jésus qui parle depuis le commencement du Psaume, nous l'avons dit. Il est celui qu'on prie, mais, en même temps, celui qui prie. Sans que sa sainteté en soit le moins du monde intéressée, il parle comme un pécheur ; et, comme il daigne porter nos châtiments, il daigne s'approprier même notre repentir.

Si noir est mon chagrin, que ma vue en est troublée : j'ai vieilli au milieu de tous mes ennemis.

Du dedans, où elle a sa source, ma douleur jaillit au dehors. La crainte m'empêche de lever les yeux; et d'ailleurs, noyés dans les larmes, ils ne voient plus même ce qu'ils regardent. Telle est l'intensité de mon chagrin et la puissance accordée contre moi aux esprits de malice, que j'ai vieilli tout d'un coup, et je sens ma vie consumée. Bon Jésus! lui qui rend la jeunesse à tout, en ramenant tout à son origine, le voilà tout entier en proie à la vétusté du péché! Il est tout desséché, lui qui est la sève universelle!

Retirez-vous de moi, vous tous qui faites l'iniquité.

Mais vous avez été méchants en me faisant, sous le bon plaisir de Dieu, payer la dette de la justice. Ce qu'il vous commandait *sainte-ment*, vous l'avez exécuté injustement, et, pour

avoir servi à Dieu d'instruments, vous n'en êtes pas moins des démons. Vous avez eu une heure, mais une seule vous était accordée; et si j'ai dû pleurer, *un soir*, la joie m'est divinement promise *pour le matin* d'un jour qui ne finira jamais. J'ai touché le fond de l'abîme, et de là j'ai crié vers Dieu. Parce que je me suis abaissé, il m'exalte; parce que j'ai répandu des larmes, il les essuie; parce que je suis mort au péché, il me ressuscite à la grâce. Retirez-vous donc de moi, ouvriers d'injustice, *Discedite*¹. C'est ce que dit Jésus, prophétisant la résurrection que sa bénie passion lui mérite. Et parce que cette première victoire, remportée par lui sur la mort, est le prélude de ce suprême triomphe sur le mal, dont le jugement dernier sera la déclaration solennelle, nous entendons déjà, ici, comme un grondement lointain, mais reconnaissable de ce tonnerre divin qui foudroiera tous les damnés : *Discedite a me*; retirez-vous de moi, maudits!

Au reste, c'est la sentence que tout vrai

¹ Matth. xxv, 41.

pénitent prononce en lui-même, au moment où il est justifié. L'union avec Dieu est au prix d'une séparation décidée avec tout ce qui lui est contraire. Qui aime Dieu, hait le mal ; et faire la paix avec Jésus, c'est déclarer la guerre à Satan.

*Le Seigneur a exaucé la voix de mes pleurs ;
le Seigneur a exaucé ma supplication ; le Sei-
gneur a reçu ma prière.*

J'ai atteint Dieu par ma foi, le Dieu unique en trois personnes. J'ai prié la sainte Trinité, et la Trinité m'a entendu. Le Père m'est favorable, le Fils me veut du bien, le Saint-Esprit m'aime. « Si Dieu est pour moi, qui sera contre moi ? Si Dieu m'absout, qui m'accusera ? Qui, surtout, me condamnera ? »

1. Si Deus pro nobis, quis contra nos?... Quis accusabit adversus electos Dei ? Deus qui justificat, quis est qui condemnet ? Rom. VIII, 31, 34.

*Qu'ils rougissent et qu'ils tremblent de terreur
tous ceux qui me sont opposés ! Qu'ils fuient sou-
dainement et soient couverts de honte !*

C'est la suite de cette grande parole : *retirez-vous de moi !* Car où seront-ils, ceux que vous chassez ainsi de vous, mon Seigneur ? S'ils sont hors de vous, qui êtes la gloire, ne seront-ils pas dans l'opprobre ? S'ils sont hors de vous, qui êtes la paix, ne seront-ils pas dans le trouble et dans l'épouvante ? Si vous leur dites : « Allez-vous-en », pourront-ils faire autrement que de fuir ? Et quand, dans votre esprit et par votre vertu, le pécheur dit aussi aux démons, au monde, aux faux amis, aux conseillers pervers : « Retirez-vous de moi, artisans de péché ¹, » ne les force-t-il pas à la retraite, et ne les couvre-t-il pas de confusion ? Confusion salutaire que celle qu'il souhaite à ses ennemis, et que déjà il leur inflige, si, vivant encore ici-bas, ils sont capables de conversion ; — confusion méritée, si, le temps de l'épreuve écoulé, ils se sont eux-mêmes préci-

1. Matth. vii, 23.

pités dans *cette seconde mort* ¹, où la résurrection n'est pas possible. Et tel est, ô mon Dieu, l'effet et le signe de votre rentrée dans l'âme du pénitent. Il aime tous ceux que vous aimez et il prie pour ceux que vous invitez encore ; mais il vous aime par-dessus tout, et encore que vous ne puissiez définitivement régner qu'en triomphant — par force — de ceux qui vous refusent obstinément l'empire, il dit de tout son cœur : *O Père, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive et que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel* ².

1. Apoc. xx, 14. — 2. Matth. vi, 10.

PSAUME X

In finem. Psalmus David X.

« Pour la fin. Psaume de David X.

« C'est dans le Seigneur que j'ai mis ma confiance. Comment dites-vous à mon âme : Fuis dans la montagne comme le passereau,

« Car voici que les pécheurs ont tendu leur arc, ils ont préparé des flèches dans leur carquois, afin de les lancer dans l'obscurité contre ceux qui ont le cœur droit.

« Ce que vous avez si bien établi, ils l'ont détruit : cependant, qu'a fait le juste ?

« Le Seigneur est dans son saint temple ; le Seigneur a son trône dans le ciel.

« Il a les yeux attachés sur le pauvre ; ses paupières interrogent les fils des hommes.

« Le Seigneur interroge le juste et l'impie ;

et celui qui aime l'iniquité, hait son âme. Dieu fera tomber sur les pécheurs une pluie de pièges : le feu, le soufre et l'esprit des ténépètes seront définitivement leur partage.

« Car le Seigneur est juste et chérit la justice : l'équité est éternellement présente à ses yeux. »

Psaume de David pour le temps de la loi de grâce, le temps où paraîtra Celui qui *est la fin de la loi*¹ ; le temps qui sera la dernière heure du monde, car il sera la préparation immédiate du monde à l'entrée dans l'éternité et durera jusqu'à la consommation du siècle présent.

La vie chrétienne est une épreuve. *Les voies de Dieu sont cachées*² ; son empire paraît incontestable ; les méchants sont nombreux, forts, hardis, *souvent* triomphants ; les tentations abondent. Qui n'est pas attiré par les joies proposées, peut être réduit par la terreur ; car

1. Finis enim legis, Christus. Rom. x, 4. — 2. Investigabiles viæ ejus. Rom. xi, 33.

ceux que le monde ne parvient pas à charmer, d'ordinaire il les menace : il fait plus, il les persécute. La nature s'en émeut, et, à l'entraînement des mauvais exemples, elle joint souvent de pernicious conseils. L'amitié même devient un piège, et c'est par compassion qu'on trahit. Il n'est donc rien dont un chrétien ait plus besoin que de force, — force de résistance surtout. Mais où la puisera-t-il ? Il est la faiblesse même. Qu'il le sache d'abord, qu'il l'avoue et que, désespérant de trouver son appui en soi-même, il le prenne en celui qui est appelé *la force de Dieu* ¹. Qu'il ait foi au Seigneur Jésus. Là est le secret de toute vertu, là est le principe de toute victoire. *La force victorieuse* qui nous fait triompher du monde, dit saint Jean, *c'est notre foi* ². L'infailible sécurité que la foi donne aux chrétiens, les vérités sublimes qu'elle leur découvre, la lumière dont elle éclaire, pour eux, et le dessous et la fin dernière de toutes choses ; enfin, la victoire aisée qu'elle leur fait par là

1. Rom. i, 16 *et passim*. — 2. I Joan. iv, 5.

remporter sur Satan : tel est le sujet de ce psaume.

C'est dans le Seigneur que j'ai mis ma confiance.

Dieu ne m'est plus inconnu : j'ai entendu sa parole, j'ai reçu ses promesses, j'ai senti sa bonté, j'ai vu son cœur. Il a fait plus que se déclarer, il s'est donné ; je le possède. Ma foi l'a reçu, mon espérance l'a embrassé, mon amour le tient et le garde. Il est mon bien, plus que mon bien : il est ma vie ; *vivre, pour moi, c'est le Christ*¹. Il est plus à moi que moi-même. Mon corps a son âme qui le meut ; mais mon âme a Jésus qui l'inspire. C'est en lui que je me confie ; en lui, qui a déroulé les cieux et posé la terre sur ses bases ; en lui, qui tient le monde dans sa main et qui, d'un mot, pourrait l'anéantir ; en lui, dont l'œil voit tout jusqu'au fond et toujours, contre le gré de qui rien n'arrive, pour qui vouloir et pouvoir sont tout un ; en

1. Philip. 1, 21.

lui, dont les desseins sont immuables, les décrets irrévocables et la majesté inviolable.

Comment (donc) dites-vous à mon âme : Fuis dans la montagne comme le passereau ?

C'est la réponse de la foi à tous les engagements mauvais. A qui vous adressez-vous ? De quoi me parlez-vous ? A quoi m'invitez-vous ? Il est trop tard : Dieu vous a prévenus. On ne trompe plus celui qu'il instruit ; on n'entraîne pas celui qu'il garde. Que me proposerez-vous qui ne soit moindre que lui ? Et si vous me menacez, de quoi ne peut-il pas me défendre ? Comment donc me dites-vous : *Sauve-toi dans la montagne ?* La montagne, c'est tout ce qui est visible et qu'on voudrait faire prendre pour l'unique réel ; c'est tout ce qui existe aujourd'hui et qu'on vante comme durant toujours ; c'est tout ce qui semble fort, tout ce dont on fait bruit, tout ce qui paraît réussir. C'est la richesse et la pompe ; c'est la vaine gloire du siècle, c'est la fausse sagesse, toute pleine d'elle-même ; c'est la science

menteuse, se soulevant contre le Christ ; c'est la force au service de l'erreur et de la convoitise ; c'est l'hérésie flattant les passions et délivrant l'orgueil ; c'est le despotisme antichrétien ; c'est cette montagne enfin à qui Dieu dit en Jérémie : *C'est à toi que j'ai maintenant affaire, montagne de poison, qui corromps l'univers entier et dont je vais faire tout à l'heure une montagne d'incendie*¹. C'est l'Église du mensonge, la cité de Satan, Babylone, le monde. On nous crie, de là, de quitter notre rocher âpre et solitaire, notre vie humble et mortifiée, notre crèche, notre croix, notre autel, l'Église enfin, où l'on ne propose aux yeux que ce qui est caché, au cœur que ce qui est futur, à l'âme entière qu'un sacrifice universel. Quittez cet abri ruineux, cette patrie qui n'est qu'un désert, cette mère qui n'est qu'une marâtre, ces dogmes sombres, ces espérances dont on ne voit jamais la fin, ces chimères. Venez à nous, passez chez nous ; tout y est présent, tout y est facile ; la liberté y règne et les joies y abondent.

1. Jerem. LI, 25.

Venez '1 N'avez-vous point des ailes, ô âme humaine ? N'êtes-vous pas libre de vos mouvements ? Y a-t-il entre vous et nous un autre obstacle que votre bon plaisir ? Ne sentez-vous même pas dans votre fond l'amour du changement, et une curiosité que ce qui est nouveau peut seul satisfaire ? Que si ce n'est point assez d'une telle invitation ; si tant de biens, que nous vous promettons, sont pour vous sans attrait, qu'au moins la certitude et l'étendue des maux qui vous menacent, si vous nous résistez, vous décident à ce passage.

Car voici que les pécheurs ont tendu leur arc ; ils ont préparé des flèches dans leur carquois, afin de les lancer dans l'obscurité (selon une version : quand la lune est obscure) contre ceux qui ont le cœur droit.

Satan est le roi de ce monde ; les siens y ont la puissance, la richesse, le crédit : comment pourrez-vous échapper ? Ils ont mille moyens

1. Cfr. Verba Rabsaces. IV, Reg. XVIII.

de vous perdre, et ils sont très décidés à les employer tous. Encore, si vous marchiez dans la lumière ! Mais la terre où vous vivez est un *lieu plein de brouillards*¹ ; les surprises y sont faciles, et que de pièges y peuvent être cachés ! Vos ennemis ont donc tout l'avantage. Vous prétendez, il est vrai, qu'un astre brille dans cette nuit ; vous croyez à l'Église ; vous dites que, comme la lune reflète les clartés du soleil, l'Église réfléchit les splendeurs de Jésus ; que, comme Jésus brille éternellement, l'Église ne cesse de luire, et que c'est assez qu'elle luise, pour vous diriger dans vos voies.

Mais quoi ! cette lune a ses éclipses ! Un jour, on dirait qu'elle est le soleil ; le lendemain elle semble n'exister plus. Si vous dites qu'elle n'est pas périssable, osez dire qu'elle ne se voile jamais ! Ce serait peu, selon vous, que ses ennemis la couvrissent de nuages ; mais ce sont ses propres enfants qui amassent l'ombre autour de sa face. Or c'est précisément dans ces heures ténébreuses ; c'est dans l'orage de ces contradic-

1. Isai. XIII, 2. — Jerem. XIII, 16.

tions et dans la nuit de ces scandales, que ceux que vous nommez pécheurs s'armeront contre vous. Vous serez troublé, incertain, chancelant ; vous ne verrez plus la route, vous ne sentirez plus d'appui : c'est alors que l'ennemi vous lancera ses traits. Car il ne luttera pas d'abord, corps à corps, avec vous ; c'est de loin et à la dérobée qu'il vous attaquera. Sa flèche, ce sera une parole, un enseignement, un livre, une découverte scientifique, une loi, un mauvais acte d'un mauvais prêtre ; quoi même ! la sainte parole de Dieu détournée de son sens. Quand, par là, il vous aura blessé au cœur ; quand il aura fait fléchir votre droiture ; quand il aura troublé et altéré cette foi qui en est le principe et la sauvegarde, il fondra alors sur vous et achèvera de vous vaincre. Puisque son triomphe est si assuré, épargnez-vous du moins le labeur du combat et l'horreur de cruelles blessures.

Ce que vous aviez si bien établi, ils l'ont détruit : cependant qu'a fait le juste ?

O croyant, ô chrétien ! tu doutes de leur force

et tu refuses de croire à leur science! Mais ouvre seulement les yeux, et dans le présent lis l'avenir. Ce que ton Église avait fondé, ce que Dieu, pensais-tu, avait fondé par elle : cette religion si démontrée, ces institutions si puissantes, cet empire qui devait aller croissant jusqu'à la fin du monde ; ce catholicisme enfin, qui avait Dieu pour auteur, le Christ pour tête, le Saint-Esprit pour âme, et l'enfer pour sanction, où en est-il ? Il a cédé partout. Qui croit à sa doctrine ? Qui reçoit ses sacrements ? Qui observe ses ordonnances ? Qui obéit à son clergé ? Où sont les peuples qu'il gouverne ? Et s'il en gouverne encore quelques-uns, quel est l'état de ces peuples ? Où sont les sociétés dont il règle les lois ? les princes dont il inspire la politique ? A la bonne heure ! tout n'est pas disparu ; mais quel débris est ce qui reste ! Et, s'il n'y a déjà plus qu'un débris d'un édifice dont aucune force créée ne pouvait, disait-on, enlever une pierre ; si, dans ce corps qu'on prétendait impérissable, la vieillesse est déjà visible, ne peut-on pas prophétiser la ruine ? Et la mort n'est-elle pas imminente ?

Cependant, que fait ce Dieu dont, manifestement, on détruit l'œuvre ? Que fait ce Christ, Roi tout-puissant ? Que fait l'Église ? — Dieu se tait ; le Christ laisse faire ; et l'Eglise, si vaillante autrefois, sent ses armes si émoussées, qu'elle n'ose même plus s'en servir. La cause chrétienne est donc jugée : la Révolution a raison, le monde l'emporte. Fuis, précieux passe-reau, vole dans la montagne et fais en ta patrie.

Le Seigneur est dans son saint temple ; le Seigneur a son trône dans le ciel.

Vous nous dites ce que voient les yeux de chair : voici ce que voient les yeux chrétiens. — Dieu est dans le Christ ; le Christ est « dans la gloire du Père ¹ » : voilà la réponse de la foi ; elle est péremptoire.

Qui dénouera ce nœud, — qu'a formé le Saint-Esprit, pour faire de la nature incréée et d'une nature créée une seule et même personne ? Qui

1. Philip. II, 11.

fera le divorce entre les deux natures du Christ? Qui « dissoudra » Jésus ¹ ? Quand Dieu s'est donné jusque-là à une humanité, qui lui persuadera de se reprendre, ou qui l'y forcera ? Et cette humanité, — qui subsiste si bien en lui qu'elle est lui, — qui la lui arrachera ? « Tu es mon Fils ; je t'ai engendré aujourd'hui ², » lui dit-il. — « Je l'ai juré et je ne m'en repentirai pas, » je l'ai juré, et sans rétractation possible, « tu es prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech ³; » et comme ton sacerdoce n'a point de fin, ta royauté n'a point de bornes.

O Dieu, quel fait ! quel fondement ! quelle force ! Si quelqu'un se pose sur cette pierre, comment sera-t-il ébranlé ? Et si quelqu'un s'y heurte, comment ne sera-t-il pas brisé ?

Le Seigneur est dans son saint temple ! Sans être circonscrit, il habite en un lieu ; sans cesser d'être spirituel et immense, il a un corps : — c'est là, son temple. La haine a paru le détruire, une fois : Dieu l'a « rebâti en trois jours ⁴ » ; et,

1. I Cor. I, 13. — 2. Psalm. II, 7. — 3. Psalm. CIX, 4. — 4. Joann. II, 19.

même en ces trois jours, où son corps et son âme étaient séparés, il n'avait pas pour cela quitté son temple. Dans ce corps mis au tombeau, comme dans cette âme descendue aux enfers, « la plénitude de la divinité demeurerait substantiellement ¹ : » on pouvait, on devait adorer l'un et l'autre. Au Calvaire, dans les limbes, on aurait pu chanter ceci : *Le Seigneur est dans son saint temple*. On l'a chanté peut-être !

Que si, même mort, le Christ est Dieu, — ressuscité, qu'est-il ? Qu'est-il, monté aux cieux et assis pour jamais à la droite du Père ² ? C'est là qu'il est : qu'on l'y atteigne ! C'est de là qu'il règne et gouverne : qu'on essaie de le détrôner ! Dieu est dans le Christ, le Christ est en Dieu, le Christ est Dieu : cela dit tout, cela explique tout, cela suffit à tout.

Mais, de plus ; mais, en même temps, le Christ est dans l'Église. Nouvelle vue de la foi ! nouvelle et indubitable certitude ! nouveau titre à notre confiance ! nouveau rempart contre Satan ! En partant, Jésus-Christ demeure ; en

¹. Coloss. II, 9. — ². Symb. fid.

s'éloignant des yeux, il se rapproche des âmes; en rentrant dans le sein du Père, pour s'y consommer, il rayonne et s'étend jusqu'aux extrémités du monde et du temps, pour s'y donner. « Si, étant d'abord descendu, il est ensuite remonté, c'est pour tout remplir ¹, » dit saint Paul.

Ainsi, cet unique est universel; c'est le Jésus de Dieu, c'est le Jésus de tous : des hommes, des anges, et vraiment de toute créature, pourvu qu'elle ait en lui cette « foi qui opère par l'amour ² ». C'est ce qui empêche cette diffusion de devenir une confusion; c'est ce qui fait que l'Église, étant catholique, reste pourtant l'Église.

Elle est donc, elle aussi, le *temple du Seigneur* et le séjour de ses complaisances. Elle est son trône, elle est son corps. Comme Dieu est en Jésus, Jésus est dans l'Église : il y est personnellement et spécialement présent, éternellement vivant, continuellement parlant, y

1. Qui descendit, ipse est et qui ascendit super omnes cœlos, ut impleret omnia. Eph. iv, 10. — 2. Fides quæ per charitatem operatur. Galat. v, 6.

opérant plus divinement que nulle part ailleurs. Il y est pouvoir, il y est sacrement, il y est doctrine : doctrine transmise, doctrine prêchée. doctrine écrite ; il y est prêtre et victime, il y est pasteur, il y est père, il y est juge ; il y est dans tous ses états : dans ceux que sa gloire exige, dans ceux que nos besoins réclament, avec toutes ses perfections et pour tous ses offices. Aussi, les signes de sa présence, toujours enviés, toujours simulés, restent inimitables.

Le Christ n'est pas ici ou là : encore moins est-il partout. Il est uniquement en son Église unique. L'Église catholique est le temple de sa sainteté, le trône de sa majesté, le tribunal de sa justice. Sachant donc que Dieu est en Jésus et que Jésus est dans l'Église, rien ne nous étonne, rien ne nous scandalise, rien ne nous trouble, rien ne nous peut faire écarter d'un seul pas. Nous plaignons tous ceux qui nous plaignent ; nous dédaignons ceux qui nous blâment ; nous rions de ceux qui nous menacent ; et, si nous tremblons quelquefois, c'est sur le sort qu'ils se préparent.

Le Seigneur (en effet) tient ses yeux fixés sur le pauvre : ses paupières interrogent les fils des hommes.

La science de Dieu s'étend à tout; son regard est infini : il embrasse, d'un seul coup d'œil, tout ce qui est et tout ce qui est possible. De même, cependant, que si nous considérons quelqu'un, voyant à la fois tout son corps, nous le regardons surtout au visage, parce que c'est là sa partie principale et celle où la personne est le mieux déclarée; — de même, en considérant toute sa création, Dieu regarde spécialement son Christ, chef de toute créature, centre d'où sort toute lumière, type où tout prend sa forme, somme éminente de tout le reste. Il le voit incarné, « abaissé au-dessous des anges ¹, » pauvre, souffrant, persécuté, d'abord en lui-même pendant sa vie mortelle, puis dans ses membres, dans son Église, à qui il laisse sa croix pour héritage.

Le Christ et l'Église : voilà *le pauvre* qui,

1. Minuisti eum paulominus ab Angelis. Psalm. viii, 6.

avant tout, fixe le regard de Dieu. C'est seulement après avoir vu ce qui en est de ce pauvre, que Dieu recherche ce qui en est du monde. Ce pauvre divin est le principe, la loi et le fait d'après lesquels Dieu juge. Il n'y a qu'un sujet d'examen, parce qu'il n'y a qu'une question posée devant la liberté créée. O fils d'Adam, « que pensez-vous du Christ ¹ ? » Êtes-vous de ceux qui croient, qui aiment et se soumettent ? — ou bien de ceux qui nient, ou qui doutent, qui haïssent ou sont indifférents, qui sont négligents ou rebelles ? C'est ce que Dieu demande incessamment, attendant une réponse, que lui peut certainement donner chaque seconde de notre vie, chaque acte de notre liberté, chaque pulsation de notre cœur ; mais que lui donne surtout le dernier mot de notre vie morale, le mot de l'agonie et du trépas. Il attend pour conclure ; et, selon le *oui* ou le *non* qui sort alors de nous, la conclusion est la vie ou la mort.

Au reste, cette interrogation n'est pas pour éclairer le juge : il sait d'avance ce qu'il de-

1. Quid vobis videtur de Christo ? Matth. xxii, 42.

mande ; il voit dans l'évidence ce qu'il paraît rechercher. Même, s'il semble maintenant abaisser ses paupières, — ce qui signifie sans doute cette dissimulation apparente, cette patience, cette longanimité, ces offres de pardons innombrables, enfin tous ces tempéraments que sa miséricorde met, ici-bas, à l'exercice de sa justice ; — néanmoins, il voit infailliblement et il juge justement. Eût-il l'air de dormir, il veillerait encore. En somme, il est œil par essence, tout œil, œil infini, œil éternel.

Le Seigneur interroge le juste et l'impie.

Après avoir interrogé des yeux, Dieu interroge de la voix. Après ce jugement secret et miséricordieux, qui dure toute la vie, vient le jugement patent et rigoureux, qui suit la mort, prélude lui-même du jugement universel. Et voici l'ordre du jugement : le juste est d'abord interrogé, puis l'impie. D'abord le juste, parce que Dieu est plus pressé de récompenser les bons que de punir les méchants ; d'abord le juste, aussi, parce que son témoignage est

nécessaire au jugement de l'impie qui l'a persécuté.

Or, celui qui aime l'iniquité, hait son âme.

Voilà ce que le jugement découvrira à tous, et ce que la foi montre déjà à chacun. Tout allait, même maintenant, comme Dieu l'avait dit, et, partant, au rebours de ce que prétendait le monde. Les pécheurs paraissaient heureux; c'étaient les plus malheureux des hommes: leurs gains étaient des pertes; leurs plaisirs, des semences de larmes; toute blessure qu'ils faisaient les blessait, et, en étant leur idole à eux-mêmes, ils étaient leurs propres bourreaux. On ne se joue pas de Dieu; ses lois nous dominent, et ses volontés nous enserrent: le bonheur est lié à la vertu; qui ne se hait pas soi-même, se déteste, et qui ne se renonce pas soi-même, se perd.

Dieu fera tomber sur le pécheur une pluie de pièges; le feu, le soufre et l'esprit de tempêtes seront définitivement leur partage.

C'est une des plus terribles annonces qu'on

puisse entendre ; et, qui le comprendrait dans son fond, ne pourrait plus rester pécheur. Mais c'est un de ces pièges qui pleuvent sur l'impie, que l'oubli et l'inintelligence des saintes Écritures. L'adorable justice de Dieu, en retirant la grâce à qui la refuse ou en abuse, fait la nuit dans l'âme pécheresse, et cause ainsi l'aveuglement. Dans ces ténèbres, tout devient piège, tout est péril. L'âme est en proie à toutes les illusions ; elle s'abandonne aux rêves et prend pour des réalités les chimères qu'elle se forge. Délaisée qu'elle est par sa faute, affaiblie, énervée, elle trouve partout de nouvelles occasions de mal faire : tout lui devient séduction ; tout ce qui la tente, l'entraîne ; tout ce qui s'entraîne la souille ; tout ce qui la souille finit par l'enchaîner. De toutes les créatures, qui devaient lui servir d'échelons pour monter, elle se fait des degrés pour descendre. Elle ne voit plus, des choses, le côté qui lui montre Dieu, mais le côté qui le lui cache. Parce qu'elle est renversée, le monde lui est comme sens dessus dessous : ce n'est plus un symbole de vérité et d'amour ; c'est un instru-

ment de plaisir ; et comme « tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu ¹ », même le péché ; — tout, même les grâces et les quelques bonnes actions qu'ils font, coopère au mal des pécheurs. Ou ils y prennent sujet de s'enorgueillir, ou ils y fondent une sécurité qui leur fait paraître tout recours à Dieu superflu. On compterait plutôt les gouttes d'une pluie qui tombe à torrents, que les pièges dont l'âme, obstinée dans son péché, se trouve entourée et, pour ainsi dire, inondée.

Aussi, victime de ses passions, jouet du diable, elle entassera fautes sur fautes, et, à la fin, — quand Dieu trouvera la mesure comblée, — liée inextricablement par des « chaînes de ténèbres ² », elle se précipitera en ce lieu bas qu'elle a choisi, mais dont elle ne connaît qu'à présent toute l'horreur. Ce feu de la concupiscence qu'on attisait si volontiers, c'est définitivement un feu qui dévore ; cette corruption morale dont on se riait, c'est manifestement une affreuse

1. Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.
Rom. viii, 28. — 2. Sap. xvii, 17.

puanteur ; ce souffle de la volonté propre auquel on avait livré son navire, c'était et c'est à tout jamais un esprit de tourbillon et de tempêtes !

Voilà le réveil qui suit leur rêve, et la réalité que cachaient leurs fantômes. Voilà ce qu'ils ont acquis, le prix de tant de labeurs, la moisson d'une si longue vie. Voilà leur fortune éternelle. Le feu, le soufre, l'ouragan, c'est la part qui leur est échue. — Et ce ne sont pas seulement des peines extérieures : leur supplice passe au dedans, comme un breuvage empoisonné, qui, après qu'on l'a pris, dévaste leurs entrailles : *Pars calicis*.

Parce que le Seigneur est juste et chérit la justice, l'équité est éternellement présente à ses yeux.

Voilà ce qui règle tout, et la cause indirecte mais immuable de leurs tourments. Dieu est juste ; Dieu est la justice même ; et, telle est son essence, telles sont ses affections, telles sont ses conduites. Il n'aime que ce qui lui ressemble, et ne reçoit que ce qu'il aime. Les œuvres

justes, vraies, saintes, bonnes lui sont seules agréables, et les justes sont ses seuls amis. L'iniquité ne soutient pas sa présence ; « il l'extermine en la regardant ¹, » et, éternellement, il dit à tous les pécheurs : « Je ne vous connais pas ². » Pour qu'il en fût autrement, il faudrait que Dieu changeât de nature.

C'est ainsi que la foi nous met sous les yeux les réalités invisibles, et rend « les années éternelles déjà présentes à nos esprits ³ ». Par là elle nous soustrait à la fascination du monde et nous rend victorieux du démon. Jésus l'a dit : « c'est la vérité qui délivre ⁴ ; » — « si c'est le Fils qui vous délivre, vous aurez la vraie liberté ⁵. »

1. Sap. xii, 27.— 2. Nescio vos. Matth. xxv, 12.— 3. Annos æternos in mente habui. Psalm. lxxvi, 6. — 4. Veritas liberabit vos. Joann. viii, 32. — 5. Si vos Filius liberaverit, verè liberi eritis. Ibid, 36.

PSAUME XI

In finem, pro Octava, Psalmus David XI.

« A la fin, pour l'Octave, Psaume de David XI.

« Sauvez-moi, Seigneur, parce qu'il n'y a plus de saints, parce que les vérités sont diminuées parmi les fils des hommes.

« Chacun a dit à son prochain des choses vaines; les lèvres sont trompeuses; on parle avec un double cœur.

« Que le Seigneur détruise les langues qui trompent, la langue aux grands discours.

« Ils ont dit : Nous glorifierons notre langue; nos lèvres sont à nous; qui donc est notre maître ?

« A cause de la misère des indigents et du gémissement des pauvres, je me lèverai maintenant, dit le Seigneur.

« Je constituerai un Sauveur : j'agirai en lui avec une pleine liberté.

« Les discours du Seigneur sont des discours saints ; c'est de l'argent passé au feu, pur de tout alliage, et sept fois éprouvé.

« C'est vous, Seigneur, qui nous sauverez, et qui nous garderez éternellement de cette génération (perverse).

« Les impies tournent tout autour : selon la hauteur de vos desseins, vous avez multiplié les enfants des hommes. »

Psaume de David : à la fin, pour l'Octave.

La fin, nous l'avons dit, c'est le Christ. C'est à lui que ce psaume est adressé ; c'est lui qu'il concerne. L'Octave, qui termine le cycle du septénaire, et qui est, en même temps, le terme où la série des jours aboutit, et la réapparition du premier de ces jours, l'Octave marque le retour des choses mobiles et successives à leur principe, et, partant, leur repos dans leur fin. C'est le point de jonction du cercle ; c'est ce qui consomme en renouvelant, et renouvelle en

consommant. Pour les Juifs, vivant sous la loi, c'est le temps de la grâce. Pour le Christ, au regard de sa vie passible, c'est sa Résurrection et son Ascension. Pour l'Église, — au regard de ce que Jésus lui mérite par ses travaux, c'est la Pentecôte, où elle reçoit le prix du sang répandu au Calvaire, le dernier don de Dieu, l'Esprit-Saint ; — au regard de sa vie militante, c'est la résurrection générale, le jugement universel et l'entrée dans l'éternité.

Ce titre fait déjà voir que ce psaume est une aspiration vers la suprême apparition de Jésus, vers la plénitude de sa royauté, l'achèvement de l'Église et le dernier accomplissement du dessein éternel de Dieu sur sa création.

En voici, toutefois, le sujet plus précisément expliqué.

Éternellement la vérité parle. Cette parole de la vérité, c'est le Verbe de Dieu, vérité comme le Père qui l'engendre. Ce Verbe, qui crée toutes choses, décide très librement de s'unir personnellement à sa création. Pour cela, il prédestine la nature du milieu, en

laquelle sont unis déjà l'esprit et la matière : il se fera homme. Du haut de cette humanité, — qu'il modifiera sans être modifié par elle, et qui deviendra, par cette assumption, la première de toutes les créatures, — il rayonnera surnaturellement partout : dans le monde intérieur des âmes et dans le monde extérieur des corps.

Mais quand, par cette porte de son humanité, il veut, selon son droit, passer partout et atteindre jusqu'aux extrémités de son œuvre, — comme une lumière qui doit tout éclairer, comme une harmonie dont tout doit retentir, comme un parfum qui doit tout embaumer, comme une onction qui doit tout consacrer, — une de ses créatures se dresse et prétend l'arrêter. En se livrant elle-même, avec les forces que son créateur lui a faites, à ce dessein pervers qu'elle a conçu, elle donne une vie au néant, une forme au péché, une énergie au désordre, une réalité au mal, une voix au mensonge, et elle devient par là le Verbe du mensonge.

La lutte pouvait finir, dès son début, par le plus léger coup de la toute-puissance. Par un

conseil, profond « comme plusieurs abîmes » ¹, Jésus accepte la guerre qu'on lui déclare. Sûr de vaincre avec ses moindres armes, il dédaigne d'employer, contre son orgueilleux adversaire, celles qui, en l'écrasant, lui laisseraient la secrète joie de n'avoir cédé qu'à la force. Sans doute, dans le ciel où tout est soudain, la victoire ne reste pas un instant incertaine, et Satan est défait dès qu'il est révolté. Mais sous le ciel, dans le monde et dans le temps, cette lutte s'étend et se prolonge ; et le Christ se laisse disputer, pied à pied, une liberté de passage, de conquête et d'empire, que son Père lui veut sur la terre, comme il la lui a donnée déjà dans les cieux.

De là, ici-bas, un combat persistant et effroyable ; combat de la sainte parole de Dieu avec l'exécrable parole du diable ; par suite, combat de l'Église, — à qui, en qui et par qui Jésus continue de parler, — et du monde, à qui, en qui et par qui Satan parle encore. Car toute parole est féconde ; tout « verbe est une semence » ² :

1. *Judicia tua, abyssus multa.* Psalm. xxxv, 7. — 2. Marc. iv, 14.

semence de vie, s'il est vrai ; s'il est faux, semence de mort. Il y a, ici-bas, deux paroles : il y a donc deux races, deux peuples, deux cités, deux royaumes ; et, parce que ces deux paroles se contredisent, ces deux royaumes sont ennemis.

Ce psaume est la plainte, la prière et la confession de foi de l'Église, engagée dans le conflit de ces deux Verbes contraires ; — l'un, qui est au-dessus d'elle et en elle : au-dessus d'elle, parce qu'il est de Dieu et vraiment Dieu lui-même ; en elle, parce qu'il est Dieu-donné, « Dieu avec nous » ¹, Jésus ; — l'autre, qui est au-dessous d'elle, hors d'elle et contre elle : au-dessous d'elle, parce que Satan est déjà précipité ; hors d'elle, parce que, en arrachant l'Église à l'empire des ténèbres, Jésus a « jeté dehors le prince du monde » ² ; contre elle, enfin, parce que, associée au grand conseil de Dieu ; unie, par la foi, par l'amour et par les sacrements, à la parole de Dieu qui est le Christ ; étant son épouse et véritablement son corps, elle devient,

1. Matth. 1, 23. — 2. Joann. xii, 31.

comme lui, l'objet de la haine de Satan, et subit forcément la guerre qu'allume et soutient cette haine infernale.

*Sauvez-moi, Seigneur, parce qu'il n'y a plu
de saints, parce que les vérités sont diminuées
parmi les fils des hommes.*

Il n'y a que la vérité qui fasse vivre le monde. Il faut que le premier amour la dispense, et que la liberté créée la reçoive : c'est ainsi que naît le second amour, qui répond au premier et qui y retourne pour s'y unir. Car c'est l'amour qui consomme tout ; mais c'est la vérité qui fonde tout. Elle est le principe des choses et, par là, vivifie toutes choses. Où elle abonde, la vie abonde et la mort diminue ; où elle diminue, la mort grandit. En elle-même, la vérité est immuable ; car elle est Dieu. En tant même qu'elle le donne, elle est immuable ; car, en Jésus elle est donnée toujours et pour toujours, donnée à tous, donnée partout.

Mais ce don, qui est toujours offert, n'est pas toujours reçu ; et comme, en nous, qui

sommes composés et nombreux, la vérité, qui est une, devient multiple ; — en nous, qui sommes changeants, la vérité a ses progrès ou ses déclins. Elle ne se retire pas de nous, mais nous nous retirons d'elle ; et, par là, nous faisons les ombres, puis les ténèbres, puis la nuit, puis, à la fin, l'enfer, qui est la nuit éternelle.

Les vérités sont diminuées, quand la sagesse du siècle se mêle à la sagesse de Dieu et, en en corrompant la sincérité, en restreint l'efficace ; quand les sens regagnent du terrain sur la raison, et la raison naturelle sur la foi ; quand l'esprit du monde, l'esprit de lucre, de bien-être, de curiosité, de vaine gloire, de plaisir et d'indépendance envahit les fidèles et surtout le clergé ; quand la prédication évangélique perd de sa liberté, de sa simplicité et de sa vigueur ; quand la nature est exaltée outre mesure ; quand les principes fléchissent devant les préjugés, les droits devant les légalités arbitraires.

Il y a, dans cette diminution, du plus ou du moins, selon les époques ; mais, dans la mesure

où elle existe, la sainteté baisse et s'en va ; car la sainteté n'est que le don total de l'être à la vérité, et celui-là est saint parmi les hommes, qui, par la foi et par l'amour, est uni à la vérité ; et si Jésus est le Saint des saints, c'est parce qu'il est non seulement uni à la vérité, mais un avec elle, étant vraiment elle-même ! Si Satan, au contraire, est le prince des pécheurs, c'est qu'il est « apostat de la vérité ¹ ». Il y a toujours des saints dans l'Eglise ; car, pour y être diminuée dans son extension et restreinte dans son succès, la vérité y est toujours la même en substance. Elle s'y épanouit donc toujours en sainteté : si bien que, pour l'Eglise, être sainte est la même chose qu'être.

Toutefois, par son côté terrestre et temporel, par le côté où elle se forme et s'enfante, pour ainsi parler, à la vie éternelle, l'Eglise est, selon les temps, plus ou moins sainte. Elle brillait moins par sa sainteté, au dixième siècle qu'au premier ; elle brillait plus au seizième qu'au dix-huitième. Car c'est dans ces époques, où la

1. Joann. VIII, 44.

diminution des vérités rend les saints plus rares, que le chrétien s'écrie, que l'Église s'écrie, que l'humanité tout entière pourrait et devrait s'écrier : *Seigneur, sauvez-moi* ¹. L'agriculteur demande de la pluie et du soleil ; l'Église demande des saints. Le saint est un don de Dieu, le signe certain de sa volonté favorable, le sacrement de son bienfaisant amour. S'il n'y avait plus de saints, le monde serait perdu : ils sont le cœur du genre humain, ses artères et son sang !

*Chacun a dit à son prochain des choses vaines ;
les lèvres sont trompeuses : on parle avec un
double cœur.*

La vérité baissant, la vanité monte. On ne s'entretient plus de Dieu, du Christ, des saints mystères, des biens déjà donnés, des biens promis, des choses célestes. On ne parle que de ce qui paraît, de ce qui passe, des ombres, des corps, des intérêts du temps. On change les

1. Domine, salva nos, perimus. Matth. VIII, 25.

termes et on corrompt le langage. L'invisible passe pour néant ; ce qui n'est point semble le vrai réel. Le cœur est plein d'attaches terrestres ; l'esprit rempli d'images et vide d'idées. La parole, ce grand canal de la lumière, ne transmet plus que des ombres. Non seulement on dit des riens, mais on dit des mensonges. Ces entretiens, — qui sont à Dieu une injure, puisque lui, qui doit tout remplir, n'y a même pas sa place, — deviennent, pour l'homme, un danger et un malheur : malheur pour celui qui parle, car il trahit la vérité ; danger et, à la fin, malheur aussi pour celui qui écoute, car il se laisse prendre au mensonge. *Les lèvres sont flatteuses* ; elles servent d'instrument à cet esprit maudit qui prétend « séduire l'univers ¹. » On a un cœur et un cœur : ce qu'on pense, on ne le dit point ; ce qu'on dit est contraire à ce qu'on pense.

Mais, pour ému que soit le cœur de celui qui crie : *sauvez-moi*, sa foi n'est point troublée ; et il est si assuré d'obtenir ce qu'il demande, qu'on

1. Apoc. xii, 9.

ne sait plus distinguer s'il implore ou s'il prophétise. Au fait, il est prophète autant que suppliant : tout homme en qui prie l'Esprit de Dieu, est infailliblement exaucé ; il peut donc, pour un temps ou pour l'autre, annoncer l'effet de sa prière.

Que le Seigneur détruise les langues qui trompent, la langue aux grands discours. (On peut traduire aussi : le Seigneur détruira.)

Parce qu'elle aime ses frères, toute âme charitable hait leur mal. Quelle grâce si le mensonge était aboli sur la terre ! Donc, que le Seigneur impose silence à ceux qui mentent et qui, en faussant la vérité, perdent les âmes ; qu'il fasse taire les flatteurs, les sophistes, les hérétiques, quiconque enfin fait, par sa parole, l'œuvre du diable. Qu'il retranche même leur langue et la coupe (c'est l'énergie du mot hébreu) ; qu'il leur ôte tout à fait le moyen de tromper, — soit, d'abord, en changeant leur cœur et en leur inspirant tant d'amour pour la vérité, qu'ils ne puissent plus jamais mentir ; — soit, s'ils

s'obstinent, en les réduisant par la force, de peur qu'ils n'achèvent d'égarer les simples et de corrompre les innocents.

Mais toutes ces lèvres sont au service d'une langue unique. Nous les voyons se mouvoir et nous entendons ce qu'elles disent ; mais il y a, derrière elles, une langue invisible qui les meut, une parole spirituelle qu'elles traduisent sensiblement, une parole diabolique qu'elles transmettent aux hommes : *c'est la langue aux discours pompeux*, la langue de l'esprit d'orgueil. Que Dieu surtout coupe celle-là ! Qu'il rende cet esprit muet, qu'il le jette dehors, qu'il le disperse et l'extermine ! Il a commencé de le faire ; il l'a fait, en principe, par ce « verbe abrégé ¹ », par cette humble et silencieuse parole qui s'appelait Jésus ; il l'a fait par l'anéantissement de la croix après l'abaissement de Bethléhem. Mais, que ce Verbe achève sa victoire ; que, par l'humilité et par la patience de son Église, « il complète ce qui manque encore à sa passion bénie ² » ; qu'il apparaisse, enfin, et qu'il éclate pour abîmer

1. Rom. ix, 23. — 2. Coloss. i, 24.

dans la confusion l'armée des parleurs superbes et son chef.

Ils ont dit : Nous glorifierons notre langue ; nos lèvres sont à nous ; qui (donc) est notre maître ?

Voilà le fond. On ne disait d'abord que des futilités ; ce semblait une parole légère, oiseuse, gracieuse, sinon tout à fait innocente : *vana*. Bientôt un certain dessous s'est révélé. Un serpent de doctrine se cachait sous ces fleurs de langage ; il y avait du poison dans ces amusements ; ce jeu couvrait un dessein résolument pervers, et celui qui vous faisait rire prétendait vous conduire aux larmes : *dolosa*. Ce cœur qui, à en juger par les lèvres, était celui d'un ami, contenait un cœur ennemi. Cet homme agréable, ce compagnon joyeux, ce faux frère était un démon, et, sous le piège humain, se cachait l'inférieure conjuration de l'orgueil.

Ils ont dit : Nous glorifierons notre langue, et nous nous glorifierons nous-mêmes par elle.

Nous déclarerons souveraine : la parole, la pensée et la raison de l'homme ; nous dirons qu'elle est l'expression, l'émanation de Dieu ; nous dirons qu'elle est Dieu , et , le répétant avec audace, nous emploierons, pour le prouver, toute la subtilité de la philosophie et toutes les forces de l'éloquence. Nous inscrirons ce dogme à la tête des chartes, et nous en ferons la base des institutions politiques.

Nos lèvres sont à nous ; nous nous sommes donné la parole. Devenus puissants par elle et maîtres des sociétés, nous promulguerons l'absolue liberté des croyances et, partant, du discours. Nous rirons des censures de l'Église, et nous nierons qu'elle ait qualité pour juger. Ce que nous refuserons d'abord aux pontifes, ensuite nous le refuserons aux princes. Tout acte du pouvoir restreignant cette liberté, nous le nommerons une usurpation et un crime. A force de le dire, nous finirons par le persuader, et nous châtierons publiquement, par des révoltes sanglantes, les gouvernements assez osés pour ne point souscrire à ce droit illimité

de la parole humaine. *Nos lèvres sont à nous ; qui donc est notre maître ?*

On le dit des maîtres terrestres ; on finit par le dire du Maître souverain. De la négation de l'autorité divine de l'Église à l'autorité même de Dieu, il n'y a qu'un pas : en s'enivrant de sa propre parole, l'homme le franchit aisément. D'ailleurs Satan l'y pousse. Tout orgueil mène à l'impiété ; toute liberté sans règle mène aux abîmes. Mais on trouve, à la fin, devant soi, ce grand Dieu que l'on niait, et l'on se brise contre cette puissance infinie et immuable.

A cause de la misère des indigents et du gémissment des pauvres, je me lèverai maintenant, dit le Seigneur.

Ces indigents, ces pauvres, ces petits, ces victimes des langues orgueilleuses, c'est d'abord le peuple chrétien. Sa douceur fait qu'il cède souvent aux orages que Satan soulève. Il met en Dieu seul son espoir, et sait attendre avec patience que le secours lui vienne d'en haut. Il est donc souvent humilié sur la terre, et on

dirait qu'il est vaincu. Mais Dieu veille toujours sur lui, et, quand la leçon est assez entendue, quand le feu de la tribulation a suffisamment purifié les saints, Dieu se lève. De plus, la suite inévitable de cette idolâtrie de la parole humaine, de cette totale émancipation de l'erreur et du mal, de cette philosophie et de cette politique, — qui vont à déchaîner tout ce qu'il faudrait retenir, et à tenir sous le joug ce qui mérite seul d'être libre ; — la suite, c'est l'extension de la misère, l'accroissement du nombre des pauvres et la ruine des peuples.

Cela aussi touche le cœur de Dieu ; cela l'irrite et fait qu'il se lève : *Je me lèverai maintenant*, dit-il. C'est en l'incarnation du Verbe que cette parole s'accomplit. Jésus est, en même temps, la réponse victorieuse du Père à toutes les paroles de mensonge, et le remède à tous les maux du genre humain. En s'incarnant, le Verbe se lève. Dans l'éternité, il est assis ; en prenant chair, il entre dans nos manières d'être et de vivre : *habitu inventus ut homo* ¹ ;

1. Philip. II, 7.

il se montre, il se meut, il se met dans l'attitude d'un voyageur et d'un combattant ; il est en un temps et en un lieu, d'une époque et d'un pays. — C'est ce que veut dire ce mot *maintenant*. — Au reste, que Dieu se lève, cela s'entend aussi de toutes les conséquences de son incarnation bénie et, spécialement, de ses interventions directes dans l'histoire de l'humanité, devenue par Jésus sa famille.

Je constituerai un Sauveur, j'agirai en lui avec une pleine liberté.

Je me poserai moi-même dans mon Christ ; je répandrai en lui la plénitude de ma divinité¹ ; j'y serai substantiellement et j'y demeurerai toujours. Et ce Christ, je l'établirai comme le Sauveur de tous, mais surtout des humbles, des pauvres, des affligés, des opprimés. En lui, j'accomplirai tous mes vœux ; il me sera un royaume absolument soumis ; ma gloire éclatera en lui tout entière, et il

1. Coloss. II, 9.

servira d'organe infaillible à tous mes desseins. J'ai envoyé des prophètes ; mais ils me résistaient quelquefois, et je ne leur donnais à dire qu'une portion de la vérité. J'ai député des thaumaturges ; mais leur pouvoir, supérieur à celui des hommes, était très inférieur au mien. S'ils commandaient à la nature, c'était en mon nom, et jamais par eux-mêmes. Leur mission n'était d'ailleurs que locale et temporaire. Tel ne sera pas mon Christ. Il sera le salut du monde, il révélera toute vérité, il agira par un pouvoir propre et sans mesure ; et tout œil sincère verra resplendir en lui la gloire du Fils unique du Père.

Les discours du Seigneur sont des discours saints : c'est de l'argent passé au feu, pur de tout alliage et sept fois éprouvé.

Voilà le fruit de la mission du Verbe ici-bas, et ce qui rend le salut possible aux hommes. La vie est dans la vérité : la vérité, c'est la parole de Dieu, qu'on reçoit par la foi, et qu'on fait fructifier par l'amour. Mais, parce qu'il y a

dans le monde une parole de mensonge, parce que Satan, « se transfigurant en ange de lumière¹ », cache les noirceurs de ses pensées sous les lueurs de ses dires, il importe par-dessus tout que la vérité soit assez éclairée pour que tout homme de bon vouloir la puisse aisément reconnaître.

En Jésus cette lumière paraît : nous recevons de lui le signalement de la vérité et, par là, l'indication du chemin qui conduit à la vie. « Ce qui est de Dieu est saint et rend saint : » Voilà un caractère propre et inimitable. Dieu permettra que le démon et le monde puissent, à nos yeux, lutter de génie et de puissance avec ses ministres et ses disciples ; mais, hors de son Église, la sainteté fera défaut. « Ces hommes, écrivait saint Ignace d'Antioche aux Tralliens, en parlant d'hérétiques qu'on nommait les Docètes, ces hommes ne sont pas plantés par la main de notre Père céleste ; car s'ils l'étaient, on verrait, sans nul doute, pousser chez eux les branches de la croix, et leurs fruits seraient incorruptibles. »

1. II Cor. xi, 14.

Voilà la note par excellence. Ce que vous me dites va-t-il à me rendre chaste, chaste de corps, chaste de cœur, chaste d'esprit, humble, docile, aimant ? Si cela est, je vous crois : votre doctrine est la vraie parce qu'elle est la bonne.

Or, telle est, sans contestation ; telle est, à l'exclusion de toute autre, la parole catholique. *C'est de l'argent passé au feu* : elle est pleine de candeur, de franchise et de simplicité ; elle rend candides, constants, patients ceux qui y adhèrent. — *Elle est pure de tout alliage* : elle n'a pour le mal, si puissant, si menaçant qu'il soit, ni faiblesse, ni condescendance ; elle n'accommode jamais ce qui, par nature, est inconciliable ; elle est hostile au monde et implacable à Satan ; même dans sa forme humaine, elle est purement divine. — *Elle est sept fois éprouvée*. L'Esprit aux sept dons est déclaré et répandu par elle ; et, en procédant d'elle si manifestement, il semble la vérifier encore et lui rendre un suprême témoignage : « L'Esprit-Saint me glorifiera et (pour ainsi parler) m'illustre », dit Jésus, parce qu'il recevra de ce

qui est à moi¹. » Au reste, si le ciel garantit si authentiquement cette parole, la terre en fait la contre-épreuve ; car les fils de Satan l'attaquent de toutes manières ; ils la passent au crible, ils la mettent au creuset. Cependant cette parole subsiste ; elle résiste à la violence, à la ruse, à la fausse science, aux sophismes, aux passions, aux péchés, et même à la corruption d'une partie de ses disciples. Quoi même ! elle est plus haute après les humiliations, plus ferme après les assauts, et meilleure après les injures.

C'est vous qui nous sauverez, Seigneur, et qui nous garderez éternellement de cette génération (perverse).

C'est l'assurance que donnent aux enfants de Dieu l'Incarnation du Verbe, la révélation de son Évangile, et l'établissement de la sainte Église. Que craindrons-nous de la parole menteuse de la synagogue de Satan ? Dieu lui-

1. Ille me clarificabit quia de meo accipiet. Joann. xvi, 14.

même est dans sa parole ; notre doctrine, c'est lui. Lui-même entre par la foi dans nos cœurs¹ ; il achève de s'y établir et d'y régner par les sacrements. Il est personnellement dans celui qui les résume tous, et qui nous est donné comme aliment. Il n'y a rien entre lui et nous : nos corps mêmes sont ses temples² ; corps et âme nous sommes ses membres³. O Dieu, nous sommes tranquilles ! Ce ne sont point des rois ; ce ne sont point des anges qui sont chargés de garder vos enfants. Vous-même prenez ce soin ; c'est pourquoi la race de Satan sera éternellement impuissante à nous nuire !

Les impies tournent tout autour ; selon la hauteur de vos desseins, vous avez multiplié les enfants des hommes.

Voilà le jugement qui a lieu dès maintenant, et la divine justice qui s'exerce en ce monde. Le Verbe de Dieu, — qui est aux siens une

1. Christum habitare per fidem in cordibus vestris. Eph. iii, 17. — 2. I Cor. iii, 16. — 3. Ibid vi, 15, 19.

résurrection, une élévation, une dilatation et une gloire, — est aux incrédules une ruine, un aveuglement, une illusion, un labeur stérile, un châtiment sans fin. *Les impies tournent* : cela veut dire, d'abord, qu'ils rôdent, comme Satan, tout autour de l'Église, cherchant des proies à dévorer¹. « J'ai fait le tour de la terre, » dit le diable, au livre de Job². C'est ce qui pourrait donner de l'effroi, et ce contre quoi saint Pierre nous met en garde, en disant : « Soyez sobres et veillez ; car votre adversaire tourne comme un lion rugissant ; résistez-lui en vous tenant fermes dans la foi³. »

Mais la peine de ces impies est dans leur péché même ; leur méchanceté venge les bons, et tout ce qu'ils font pour nous perdre les perd. Ils s'agitent ; Dieu les mène. Ils tournent pour dévorer ; Dieu les condamne à tourner pour ne jamais aboutir. Ils tournent dans un cercle, en proie « à un esprit de vertige⁴ ». Ils ne font point un pas vers le centre, pas un vers la fin :

1. I Petr. v, 8. — 2. Job i, 7 ; ii, 2. — 3. Cui resistite fortes in fide. I Petr. v, 9. — 4. Dominus miscuit in medio ejus spiritum vertiginis. Isai. xix, 14.

partant, pas un progrès. Le progrès, c'est d'entrer dans les choses ; comprendre, c'est pénétrer ; c'est lire dedans, voir dedans et saisir le dedans. « Le royaume de Dieu (qui est entendement pur) est au dedans ¹, » dit l'Evangile. Or, ces misérables vont tout autour de la vérité, sans y entrer jamais. Ils glissent sur les surfaces et errent à l'entour des questions. Ils sont « ces nuées sans eau dont parle saint Jude, qui, poussées par les vents, font toutes sortes de circuits ² ». Ils vont de recherche en recherche, de conjecture en conjecture, de doute en doute, sans pouvoir jamais s'arrêter, sans pouvoir formuler un symbole, ni même retenir un dogme. Après vingt siècles, on les voit contraints de reprendre les plus anciennes erreurs et des systèmes forcément dédaignés par leurs pères. Ils courent d'un projet à un autre, aussi inconstants dans leurs volontés qu'inconsistants dans leurs croyances. Ils sont hors de la raison, hors du bon sens, hors du droit. Ils se réduisent à l'état de choses. Le mouvement propre de

1. Luc. xvii, 21. — 2. Nubes sine aqua quæ a ventis circumferuntur. Judæ Epist. 12.

l'homme est de bas en haut : la raison va du sensible à l'intelligible, du monde à Dieu. Tout ce qui vit, d'ailleurs, imite ceci ; tout ce qui vit pousse droit et monte : même une brute, même un brin d'herbe ! Il n'y a que la matière inorganisée qui se meuve circulairement : la terre et les astres.

Ainsi sont les impies. C'est le commencement de l'enfer, qu'in'est qu'un tourbillon sans fin. Quelle justice ! Et en tous ceux que cette justice punit, quelle impuissance ! *Les impies ne font que tourner.*

Au contraire, les pieux, les fidèles, les vrais enfants des hommes, les frères du Fils de l'homme, si petits au début, hélas ! et si pécheurs, régénérés à présent dans le Christ, « ils s'élèvent de clarté en clarté ¹, de vertu en vertu ², » poussés par l'esprit nouveau qui est en eux : l'esprit droit, l'esprit de sainteté et de vie, l'esprit de Jésus, l'esprit du *Très Haut* ; et ils finissent par « être parfaits, comme leur Père céleste est parfait ³ ».

1. II Cor. iii, 18. — 2. Psalm. LXXXIII, 8. — 3. Matth. v, 48.

Et non seulement chacun d'eux grandit ; mais leur nombre va s'augmentant toujours, jusqu'à ce que les très profonds conseils de Dieu sur ses élus soient définitivement accomplis. Cette ascension et cette extension de la cité des saints se fait malgré les impies, et les impies eux-mêmes y contribuent sans le vouloir.

La vérité contenue dans ce sublime verset est le dessous de tout ce que nous voyons, le grand fait du monde et le fond de l'histoire. Et ces deux mouvements contraires, l'un qui se termine à Dieu, l'autre qui ne se termine nulle part ; l'un qui aboutit à un repos éternel, l'autre qui a pour fin une agitation et un tourment sans fin ; ces mouvements ont pour principe les deux paroles contraires qui se sont dites à l'origine : — la parole de Dieu ; parole intérieure et extérieure, éternelle et temporelle, incréée et créée, qui est le Christ ; parole de vérité absolue et de vie universelle, parole de salut, parole sainte, sanctifiante et, à la fin, béatifiante ; — et la parole contradictoire de l'ange rebelle ; parole de mensonge, de péché et de mort ; parole impure et corruptrice, qui abîme

finalement tous ceux qu'elle persuade, dans un gouffre sans fond, de malice, de honte et de douleurs. « Prenez garde, disait saint Paul, que personne ne vous séduise par une philosophie vaine et trompeuse, selon la tradition des hommes et les éléments de ce monde, et non selon le Christ; car en lui (et en lui seul) habite substantiellement la plénitude de la divinité (hors de laquelle il n'y a, pour vous, ni paix, ni gloire, ni béatitude). Ayant reçu ce Christ (par la foi), marchez en lui (par les bonnes œuvres, et persévérez-y jusqu'à la fin), enracinés en lui, fondés sur lui, inébranlablement affermis dans sa doctrine, et abondant en lui en toutes sortes d'actions de grâces ¹. »

En effet, c'est chose divinement révélée et immuablement réglée : « Qui croira sera sauvé; mais qui ne croira pas sera condamné ². »

1. Coloss. II, 7, 8, 9. — 2. Marc. XVI, 16.

PSAUME XII

In finem. Psalmus David XII.

« Pour la fin. Psaume de David XII.

« Jusques à quand, Seigneur, m'oublierez-vous toujours ¹ ? Jusques à quand détournerez-vous de moi votre face ?

« Jusques à quand formerai-je des projets dans mon âme, et nourrirai-je, tout le jour, le chagrin dans mon cœur ?

« Jusques à quand mon ennemi s'élèvera-t-il contre moi ? Regardez et exaucez-moi, Seigneur mon Dieu !

« Illuminez mes yeux de peur que je ne m'endorme dans la mort ; de peur que mon ennemi ne dise : j'ai triomphé de lui.

1. Littéral : *pour la fin*.

• Ceux qui me persécutent seront dans la joie si je suis ébranlé.

« Pour moi, j'ai espéré dans votre miséricorde.

« Mon cœur tressaillira de joie dans votre salut. Je chanterai le Seigneur qui m'a donné tous les biens, et je louerai sur les instruments le nom du Très-Haut.

Psaume de David concernant Jésus, Jésus fin de la loi, Jésus fin de la grâce, Jésus fin de la foi, de l'espérance et de l'amour, fin dernière de toute créature; en qui seul on trouve le repos, la perfection, la gloire et la béatitude.

Les Gentils de Jérusalem disaient à saint Philippe : « Nous voulons voir Jésus ¹. » La création entière dit cette parole. — « Toute créature est dans le gémissement et elle enfante, dit saint Paul; elle attend la révélation des fils de Dieu, étant encore soumise par force à la vanité ². » Cette révélation, commencée à Bethléhem, ne sera parfaite qu'au dernier jour,

1. Joann. xii, 21. — 2. Rom. viii, 19, 22.

quand le Christ apparaîtra glorieux et dans « la plénitude de son corps, qui est l'Eglise ¹ ». Jusque-là, tout soupire et l'appelle. Adam l'a appelé ; Abraham « a désiré voir son jour ² » ; Israël l'a espéré, les nations l'ont attendu ; les âmes des justes dans les limbes n'aspiraient qu'à le voir venir. Et maintenant encore, l'Eglise ne se console de ne le voir plus dans la chair, que par l'espoir certain de le contempler éternellement dans la gloire.

Ce Psaume est le chant de notre exil et le cri de notre espérance.

Jusques à quand, Seigneur, m'oublierez-vous toujours ? Jusques à quand détournerez-vous de moi votre face ?

« Je n'ai demandé qu'une chose au Seigneur, et c'est la seule que (définitivement) *je cherche* ³ » : c'est mon centre, ma paix, ma perfection, Jésus ! Je ne suis que par lui ; je ne suis

1. Quæ est corpus ipsius et plenitudo ejus. Eph. I, 23. —

2. Joann. VIII, 56. — 3. Psalm. XXVI, 4.

que pour lui. Il est ma raison d'être ; il est ma fin dernière. Tout ce qui n'est pas lui ne m'est que de la boue ; tout ce qui ne me mène point à lui m'est un dommage ¹. — Et ce seul bien que je veux, vous semblez décidé à me le refuser, mon Seigneur ! J'ai vos promesses : où en est l'accomplissement ? Jusqu'à quand dois-je l'attendre ? Oubliez-moi pour tout ce qui n'est pas ma fin dernière, ou ne m'y conduit pas. Oubliez de me donner la richesse, l'honneur, la santé, l'estime, l'amour, la protection des créatures ; mais souvenez-vous de me donner Jésus !

N'est-ce pas, ô Dieu, m'oublier pour toujours que de me refuser le seul bien qui ne meurt jamais ? Jésus est votre visage, « étant la splendeur de votre gloire et la forme de votre substance ² ». C'est par lui seul que vous vous déclarez, et que vos créatures peuvent vous connaître. Jusqu'à quand détournerez-vous de nous cette face adorable ? Jusqu'à quand voilerez-vous pour nous ce visage radieux ? Tant

1. Philip. III, 7, 8. — 2. Qui cum sit splendor gloriæ et figura substantiæ ejus. Hebr. I, 3.

que ce soleil n'est point levé, la nuit règne. Tant que ce remède ne nous est point donné, nous languissons dans la souffrance. Tant que ce Verbe se tait, nous ignorons toutes choses. Tant que ce Roi ne prend pas possession de son royaume, nous sommes dans l'anarchie. Que dire ? Puisqu'il est tous les biens, tant que nous sommes privés de lui, tous les maux nous accablent.

Jusqu'à quand formerai-je des projets dans mon âme, et nourrirai-je, tout le jour, le chagrin dans mon cœur ?

Voilà le tourment où l'absence de Jésus nous réduit. L'homme est en proie à lui-même. Il erre dans la vanité de ses propres pensées ; ses passions battent et poussent son cœur comme des flots. Il se meut parce qu'il est libre ; mais ce mouvement n'a pas de terme, parce que la raison demeure incertaine sur le but, et ne s'explique pas suffisamment sur le chemin qui y mène. L'esprit est dans l'hésitation et l'âme dans l'inquiétude. O Dieu ! quel supplice ! Tou-

jours s'interroger et ne jamais se répondre ; ou plutôt, ce qui est pire, avoir, pour une question, vingt réponses qui se contredisent ! Que dois-je ? que puis-je ? quel est le mieux ? Quel est le bien ? Est-ce ceci ? — Il est probable. Est-ce cela ? — Il ya bien de l'apparence. Est-ce cette autre chose ? — Les raisons ne manquent pas pour le croire !

Jusqu'à quand, mon Seigneur, serai-je ainsi condamné à moi-même ? Jusqu'à quand passerai-je le temps à emplir mon âme d'opinions qui se détruisent l'une l'autre, de rêves qui successivement s'évanouissent, de projets qui se renversent, de résolutions qui se démentent ? L'encombrer de vanités si ruineuses, c'est y entretenir et comme y amonceler la douleur ; et si ce jour, à la fois si rapide et si long, de ma vie d'ici-bas doit tout entier se consumer ainsi, le cœur me manque et je dis comme Job : « Périssent le jour où je suis né ¹ ! » Le jour de l'homme n'est qu'une lueur trompeuse : mieux vaut pour nous la nuit qu'un jour qui ment.

1. Job. III, 3.

*Jusqu'à quand mon ennemi s'élèvera-t-il contre moi ? (Jusqu'à quand me surmontera-t-il ?)
Regardez et exaucez-moi, Seigneur, mon Dieu !*

Encore, si ces maux dont je gémis n'allaient qu'à me désespérer de moi-même ! Mais j'ai un ennemi qui est le vôtre, ô Dieu ; le vôtre plus que le mien ; le mien, parce qu'il est le vôtre. Mon impuissance fait son triomphe ; ma douleur fait sa joie ; et sa joie, en même temps qu'elle augmente mon supplice, me jette dans la confusion. Ne vous en revient-il rien, mon Seigneur ? Si je suis attaqué parce que je suis votre image ; si l'on poursuit en moi votre membre et celui qu'on présume être un prédestiné, m'humilier, n'est-ce pas vous faire honte ? et m'abattre, n'est-ce pas commencer de vous vaincre ?

Jusqu'à quand le souffrirez-vous ? — Sainte liberté de la prière chrétienne ! légitime audace de la foi ! sûreté de nos espérances ! L'éternel mystère de Jésus engage Dieu dans toutes nos affaires. Dieu s'est avancé ; Dieu s'est lié et livré. Nous sommes siens : il est

nôtre ; lui et nous, nous devenons un, et, pour l'obliger à nous défendre, nous sommes en droit de lui dire : Défendez-vous ! Donc, Seigneur Dieu, qui, par un décret irrévocable, êtes à moi ; mon Dieu, regardez, abaissez jusqu'à nous et fixez pour jamais sur nous ce regard lumineux, vivant et vivifiant qui est votre Fils éternel ! Soyez-nous Emmanuel ; « envoyez celui qui doit venir ¹ » : c'est notre unique prière. Votre Esprit-Saint, qui prie en nous ², ne dit point autre chose : « Venez, Seigneur Jésus, venez ³ ! » Il ne le dit pas seulement ; il le crie avec larmes ; il le crie partout et sans cesse. Reconnaissez sa voix, exaucez sa demande.

Illuminez mes yeux, de peur que je ne m'endorme dans la mort, de peur que mon ennemi ne dise : J'ai triomphé de lui.

Je ne me lasse pas d'implorer. J'emploierai tous les mots de la langue ; j'emprunterai des

1. Isai. vii, 14. — 2. Rom. viii, 26. — I Cor. iii, 16 et passim.
— 3. Cant. vii, 11.

images à toute la création; ma pensée revêtira toutes les formes. Je puis demander apparemment mille choses en n'en demandant qu'une seule; car cette seule, c'est Jésus; et Jésus, c'est votre sagesse; et votre sagesse, vous l'avez dit, « a des formes sans nombre ¹. » Elle équivaut à tout, elle contient tout; en un sens, elle est tout.

Un de ses noms, c'est la lumière. Seigneur ! faites donc que je voie ! J'ouvre les yeux que vous m'avez donnés ; mais, si vous ne m'éclairez, je ne verrai jamais que des ombres. Et quels yeux, s'ils ne découvrent rien, ne finiront pas par se fermer ? La nuit s'est faite en moi, et déjà le sommeil me gagne. S'il m'absorbe, je suis perdu : je coulerai dans la mort, et j'y demeurerai. Vienne votre rayon, qui, en chassant les ténèbres, dissipera ma somnolence et m'arrachera au péril de mourir. Le prince de la mort est là : tant que vous n'avez pas lui sur moi, je suis dans son royaume. Lui laisserez-vous cette orgueilleuse consolation de me rete-

1. Multiformis sapientia Dei. Eph. iii, 10.

nir malgré vous, et de me posséder pour toujours ? Dira-t-il éternellement : J'ai chassé de lui l'Esprit-Saint ! je l'ai ravi des mains de son Père ¹ ! je l'ai conquis sur son Rédempteur ! et la vertu du sang du Christ a dû céder à ma malice ?

Ceux qui me persécutent seront dans la joie, si je suis ébranlé.

Encore un coup, Seigneur, il s'agit de vous, et ma cause est la vôtre. Vous voulez me sauver : je le crois, je l'espère ; mais hâtez ce jour de mon salut ! Car si mes ennemis n'ont pas cette suprême joie de me perdre, ce sera assez, pour les contenter, que je sois un instant ébranlé. Auront-ils, même une heure, une satisfaction si méchante, et pourront-ils se vanter d'un si injuste succès ? Soutenez-moi donc, dès maintenant. Que je ne fasse point même un pas hors de votre volonté, en cédant à la leur. Ne permettez pas que je commette,

1. Joann. x, 29.

je ne dis pas un péché grave, mais le moindre péché. En me rendant tout à fait pur, et tout de suite, et pour toujours, c'est-à-dire en me donnant Jésus, ma justice et ma sainteté, donnez à notre ennemi commun l'humiliation d'une défaite soudaine et totale.

Pour moi, j'ai espéré dans votre miséricorde!

Il est vrai, je n'ai aucun titre, hormis ceux que je tiens de vous. Je ne suis qu'une misère vivante, ou plutôt une misère mourante. Mais vous, vous êtes une miséricorde immortelle, une compassion sans bornes, une bonté sans mesure, un amour qui ne s'épuise jamais, l'amour même! C'est là que j'ai fondé mon espoir. Oh! voyez que vraiment j'espère : j'ai espéré depuis longtemps ; j'espérerai toujours, et toujours en vous seul. Et c'est assez. Qui espère fermement touche déjà le port : il y a jeté l'ancre, et cela suffit pour commencer d'être heureux.

Mon cœur tressaillira de joie en celui qui est votre salut : je chanterai le Seigneur qui m'a donné tous les biens, et je louerai sur les instruments le nom du Très-Haut.

Voilà l'ordre divin, le progrès du salut et les saintes générations de la grâce. La misère ressentie nous éclaire, et d'autant mieux que nous y sommes laissés plus longtemps. Nous voyant tels que nous sommes : dénués, assiégés, exposés, nous appelons celui qui peut et veut nous secourir. L'humiliation avait donné lieu à l'humilité ; l'humilité produit la prière ; la prière nourrit l'espérance ; et l'espérance, qui n'est qu'une forme de la foi ¹, rend présentes les choses à venir et livre la substance du souverain bien qu'on attend.

C'est pourquoi ce suppliant, qui semblait désespérément délaissé, quand il commençait son cantique, paraît comblé maintenant et trouve qu'il n'a plus rien à faire qu'à rendre grâces. *Je tressaillirai*, dit-il, *je bondirai de joie*,

1. Fides, sperandarum substantia rerum. Hebr. xi, 1.

à cause de Jésus-Christ, et déjà même en Jésus-Christ. L'esprit de la très sainte Vierge¹ est déjà dans David, comme il sera dans l'Eglise jusqu'à la fin des temps, pour chanter, dans les mêmes termes qu'elle, sinon avec la même ferveur, ce tressaillement, cette exultation de la créature en Dieu, devenu Christ et Sauveur.

Je chanterai le Seigneur : il sera la fin de mes chants, il en sera le principe, il en sera la substance. Mon hymne ne sera pas seulement une harmonie extérieure et, partant, éphémère ; j'accorderai mon être avec Jésus : toute mon âme avec son esprit, mon corps avec mon âme. Ma vie ne sera plus qu'une longue mélodie se déroulant dans une harmonie exacte, pleine et suave ; et le cantique vivant, en exprimant ma gratitude, glorifiera le nom du Très-Haut, qui est Jésus.

1. Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo. Luc. 1, 47.

PSAUME XIII

In finem. Psalmus David XIII.

« Pour la fin. Psaume de David XIII.

« L'insensé a dit dans son cœur : Dieu n'est pas. Ils se sont corrompus et sont devenus abominables dans leurs affections. Il n'y en a pas qui fasse le bien ; il n'y en a pas même un seul.

« Le Seigneur, du haut du ciel, a jeté les yeux sur les enfants des hommes, pour voir s'il y a quelqu'un qui soit intelligent ou qui recherche Dieu.

« Tous se sont écartés ; en même temps, ils sont devenus inutiles. Il n'y en a pas qui fasse le bien ; il n'y en a pas même un seul.

« Leur gosier est un sépulcre ouvert ; leur langue est un instrument de tromperie ;

le poison de l'aspic est sous leurs lèvres.

« Leur bouche est remplie de malédiction et d'amertume; leurs pieds sont rapides pour répandre le sang.

« Le ravage et la misère marquent leurs voies; ils ne connaissent pas le chemin de la paix; la crainte de Dieu n'est pas devant leurs yeux.

« Ne comprendront-ils pas (à la fin), tous ces ouvriers d'iniquité, qui dévorent mon peuple comme on mange du pain;

« Qui n'invoquent point le Seigneur, qui sont tremblants de peur, là où il n'y a rien à craindre;

« (Ne comprendront-ils pas) que le Seigneur est dans la génération juste? Vous avez dédaigneusement raillé le dessein du pauvre, parce que le Seigneur est son espérance!

« Qui enverra, de Sion, le salut d'Israël? Quand le Seigneur aura arraché son peuple à la captivité, Jacob sera dans l'allégresse et Israël sera comblé de joie. »

Pour la fin, Psaume de David.

Psaume regardant Jésus. « Ce mot de fin est souvent répété dans les titres des Psaumes, dit

Cassiodore, afin que l'esprit de ceux qui les entendent soit sans cesse élevé vers le Christ. Mais c'est diversement que, selon ses divers sens, ce mot ramène nos pensées au Seigneur. Il nous montre Jésus tantôt comme celui qu'attend la foi des affligés, tantôt comme la joie de ceux qui se réjouissent, tantôt comme le maître affectueux qui nous instruit, tantôt comme le juge qui nous menace ¹ ». Mais, sous tous ces aspects, c'est toujours Jésus que ce mot de fin nous désigne. La foi le sait, et l'amour prend, à trouver ainsi Jésus partout, ses plus chères délices.

Dans ce Psaume, l'Esprit-Saint décrit l'état du monde en l'absence du Christ. C'est commencer de guérir le malade que de lui révéler ses maux. Les voyant si profonds et si grands, il finira par en avoir horreur ; il désirera d'en être délivré ; il appellera le médecin et prendra volontiers le remède. Et, en même temps qu'elle dispose les malades à la guérison, cette triste révélation réjouit ceux qui se portent

1. Cassiod. in Psalm. XIII.

bien; elle leur fait davantage estimer la santé, et les pousse à bénir celui qui seul la conserve, parce que seul il la donne.

L'insensé a dit dans son cœur : Dieu n'est pas.

Quels abîmes ! quels secret ! quelles ténèbres ! et, en même temps, quel éclair jeté dans ces profondeurs ! Qui est cet insensé ? Le mot dont se sert l'hébreu veut dire l'homme vain, l'homme qui a déserté ce qui est pour ce qui n'est pas, qui s'est séparé de son principe, et qui, comme une tige coupée, s'est desséché jusqu'à mourir ; l'homme sans prudence, sans science, sans raison, sans esprit ; grossier, brutal, pervers, inique. La Vulgate traduit admirablement et dit tout en nommant cet homme : « *insipiens*, l'homme sans sagesse » ; c'est-à-dire l'homme, sans celui qui a dit : Moi, la Sagesse, je suis sortie de la bouche de Dieu et je suis née avant toute créature ¹ ; — l'homme, sans celui qui a dit : Je suis le prin-

1. Prov. VIII, 22, 30.

cipe ¹, je suis la vérité, je suis la vie ²; je suis le tronc, vous êtes les branches; sans moi, vous êtes stériles; — sans moi, vous ne pouvez rien faire ³; — personne ne vient au Père que par moi ⁴; — car personne ne connaît le Père que le Fils, et celui à qui le Fils a bien voulu le révéler ⁵.

Et voilà justement pourquoi l'homme qui refuse d'écouter Jésus, l'infidèle, l'apostat, *l'insensé* cesse de connaître Dieu. On ne croit plus au révélateur; la notion du créateur s'obscurcit. Toute apostasie de la foi jette une ombre sur la raison, et tout pas hors du Christianisme est un pas fait vers l'athéisme.

L'insensé a donc dit dans son cœur : Dieu n'est pas. Les uns, — un grand nombre, — gardant l'idée de Dieu, n'en ont pas fait la règle de leur conduite. Ils ont vécu comme s'ils n'avaient ni principe à reconnaître, ni loi à observer, ni fin dernière à mériter, ni Dieu à adorer, à servir, à aimer ou du moins à craindre;

1. Joann. viii, 25. — 2. Joann. xiv, 6. — 3. Joann. xv, 5, 6. — 4. Joann. xiv, 6. — 5. Luc. x, 22.

en somme, comme s'il n'y avait pas de Dieu.

Les autres ont altéré même l'idée divine. Dieu est un : ils ont eu des dieux. Dieu est esprit : ils ont adoré des hommes, des bêtes et même des choses ; ou bien, confessant son unité, ils ont nié l'un ou l'autre de ses attributs essentiels : sa providence, sa bonté, sa sainteté, sa justice.

Quelques-uns, enfin, se sont laissé emporter jusqu'à nier son existence. Ils ont dit : Dieu n'est qu'une formule, une hypothèse, un concept de notre esprit, un produit de la conscience humaine ; en somme, un nom, un fantôme, un mensonge.

Et où ont-ils dit cela ? — *Dans leur cœur*. Oui, c'est du cœur que montent ces ombres ; car c'est en lui qu'elles sont d'abord formées. On prend pour vrai ce qu'on désire ; les passions règlent la raison, et la chair donne son dogme à l'intelligence. Ce que le cœur a inspiré, on l'y garde d'abord, longtemps : c'est une pensée forcément secrète, tant on rougirait de la dire, et tant elle trouverait de contradiction dans la lumière sociale où il faudrait nécessairement

l'exposer. Car la lumière est, ici-bas, la première occupante : l'idée de Dieu éclairait le berceau du genre humain ; tout vieux qu'il soit, le mensonge est nouveau sur la terre, et l'athéisme est tard venu. Toutefois, couvé par Satan, son auteur, ce germe odieux finit par s'épanouir, et la bouche moins timide ose parler de l'abondance du cœur ¹. Mais, — comme l'infidélité, poussée à l'extrême, détruit l'idée de Dieu, — la négation totale ou partielle de Dieu produit tous les maux du monde.

Ils se sont corrompus et sont devenus abominables dans leurs affections.

Voilà la sombre fécondité de Satan, et, en même temps, la justice de Dieu. La mort est une force comme la vie, quoiqu'elle agisse en sens contraire, ayant l'esprit de contradiction pour principe. Dieu consomme ; Satan dévore. « La mort les mangera ² », dit l'Écriture. C'est pourquoi l'être qu'elle a saisi se décompose, se

1. Ex abundantia cordis os loquitur. Luc. vi, 45. — 2. Psalm. XLVIII, 15.

corrompt, se dissout ; et, tant par le spectacle qu'il offre que par l'infection qu'il répand, il devient un objet d'horreur. Les fausses doctrines engendrent les mœurs impures. L'être moral, de plus en plus gâté, devient une abomination à Dieu, aux anges et même aux hommes. Car, à un certain degré, la corruption du dedans passe jusqu'au dehors : Antiochus, l'orgueilleux, ne trouve plus, dans son immense armée, personne pour le porter, tant sa puanteur est insupportable ¹.

Le premier chapitre de l'Épître de saint Paul aux Romains est le commentaire de ce Psaume : il faut y voir décrites les mœurs que fait l'idolâtrie. C'est jusqu'aux racines des puissances et au dernier fond de l'âme que le venin pénètre. Ce n'est pas seulement l'action qui est mauvaise : c'est l'affection qui l'inspire et l'intention qui la dirige. On n'est plus emporté : on se pousse soi-même ; on fait le mal par parti pris, de toutes ses forces et avec délices ; et, profonde en chacun, cette corruption s'étend à tous.

1. II Machab. ix, 10.

Il n'y en a pas qui fasse le bien ; il n'y en a pas même un seul.

Cela ne s'entend pas d'un bien quelconque ; car les infidèles et même les athées peuvent faire et ont toujours fait certaines bonnes actions naturelles. David parle de ce bien achevé, qui mérite pour l'autre vie, et dont la foi surnaturelle est l'indispensable condition, parce qu'elle en est l'unique principe. Or, parmi tous ces séparés, ces égarés, ces révoltés ; parmi ces insensés, qui, d'une manière ou de l'autre, disent : *Il n'y a pas de Dieu*, — il n'y en aura jamais un seul qui fasse une œuvre salutaire.

Le Seigneur, du haut du ciel, a jeté les yeux sur les enfants des hommes, pour voir s'il y a quelqu'un qui soit intelligent ou qui recherche Dieu.

Dieu, parlant pour les hommes en ses Saintes Écritures, y parle et souffre qu'on y parle de lui à la manière des hommes. D'ailleurs toutes ces figures, empruntées à la vie humaine et qui, au

regard de la divinité, sont de purs symboles, — dont sa miséricorde la revêt pour ménager notre faiblesse et aiguïser notre intelligence, — elles se vérifient en Jésus, vrai homme autant que vrai Dieu. C'est donc lui qui, du haut de sa sainte humanité, son ciel et son trône, regarde les fils des hommes, dont il est à la fois et la loi et le juge.

Il regarde pour voir. Qu'est-ce à dire ? Même comme homme, il sait tout. Si même, ici, dans les jours de sa vie mortelle, « il n'avait pas besoin d'interroger les hommes pour savoir ce qui était dans leur fond¹ », combien moins maintenant qu'il est « dans la gloire de Dieu le Père² » ! L'écriture dit pourtant qu'il *regarde pour voir*, comme elle dirait qu'il ouvre l'oreille pour écouter, ou qu'il tend la main pour recevoir. Cet ineffable mouvement de considération, d'audition, d'attente en celui qui n'ignore rien, à qui tout est présent, et pour qui tout est consommé, signifie le rapport incompréhensible de Dieu avec la liberté créée. Cette liberté

1. Joann. II, 25. — 2. Symb. fid.

qui ne peut se mouvoir que dans la science, dans la volonté, dans l'éternelle immutabilité de Dieu, donne lieu pourtant à une sorte d'alternative ; et encore que cette alternative n'existe que dans la créature et pour elle, cependant elle entre réellement, — quoique d'une manière cachée à nos esprits, — dans le jugement définitif que Dieu prononce sur l'être moral, et qui fixe cet être en son dernier état. Eternellement et, par là même, immuablement, Dieu voit qu'il nous sauve ou qu'il nous réprouve ; il n'en est pas moins vrai qu'il ne nous sauve point sans nos mérites, et ne nous réprouve jamais que pour nos démérites.

Cette divine *considération* est donc comme le regard de l'éternité dans le temps. C'est pourquoi le mot, qu'on traduit d'ordinaire par regarder, signifie proprement *regarder dehors : prospexit*. En effet, si Dieu regarde en lui-même, — tout étant éternel en lui, — il y voit tout déjà consommé. Mais, hors de lui, tout est encore en train : le Christ travaille par son Église, Satan lutte par le monde ; les élus se forment, leur nombre va se complétant. C'est donc en tant

qu'il nous atteint, — nous qui changeons, — que cet immense et immobile regard de Dieu paraît chercher ce qui n'est pas encore, et, pour ainsi parler, voir du nouveau. Et, selon ce que son œil voit ou ne voit pas en nous, sa main opère des effets différents : c'est ce qui fait la suite, extérieurement variable, du gouvernement de la Providence, immuable aussi dans son fond.

Que cherche donc cet œil divin ? — *S'il y a un homme intelligent ou qui recherche Dieu.* Dieu cherche qui le cherche; nul ne le peut chercher, s'il n'est d'abord cherché par lui. Dieu « prévient ceux qui le désirent ¹ », et il est nécessairement « le premier à aimer ² ». Mais cette recherche gratuite veut une correspondance, et l'amour prétend être aimé. Le dernier don que l'amour infini veut nous faire — et qui n'est autre que lui-même, — il ne le fait jamais qu'à qui le veut, l'estime et, par là, le mérite. Le ciel ne s'impose pas. L'homme doit être, par Dieu et avec Dieu, l'auteur de sa

1. Rom. viii, 29, 30. — 2. I Joann. iv, 10.

félicité dernière. Il semble que, sans cela, elle ne serait point assez glorieuse pour être vraiment parfaite. Au reste, rechercher Dieu ou être intelligent, c'est une seule et même chose. Être intelligent, c'est percer les surfaces, pénétrer jusqu'au fond des choses et voir dedans. Or Dieu est le dernier fond de tout. L'esprit qui ne va pas jusqu'à lui, reste encore dans les ombres ; et la science qui s'arrête avant de l'avoir trouvé, est une science vaine et dangereuse.

Tous se sont écartés ; en même temps, ils sont devenus inutiles. Il n'y en a pas qui fasse le bien ; il n'y en a pas un seul.

Le Christ est la voie ¹ : il n'y en a pas une autre. Volontairement séparés de la tradition, qui était la vraie lumière du monde parce qu'elle contenait le Verbe promis, *ils* ont quitté le bon chemin. Ils se sont fait eux-mêmes leurs voies, selon la vanité de leurs vues, le caprice de leur imagination, ou l'emportement de leurs

1. Joann. xiv, 6.

désirs. Ils ont marché longtemps, toujours ; ils se sont fatigués et épuisés, pour ne trouver, à la fin, ni vérité, ni vie, ni bonheur. Ils diront, mais trop tard : « Nous nous sommes donc trompés ! La lumière de la justice ne brillait point à nos yeux, et le soleil de l'intelligence ne s'est point levé sur nos têtes ! Nous nous sommes fatigués à parcourir des routes iniques, dont le terme était la perdition ; nous avons cheminé dans des voies difficiles, et nous avons ignoré la voie du Seigneur. De quoi nous a servi notre orgueil ? Et que nous ont valu ces richesses dont nous nous vantions ¹ ? »

En effet, leur vie est stérile. Ils n'ont été utiles ni à Dieu, ni à l'Église, ni au genre humain, ni à eux-mêmes. Il y a plus. S'ils n'étaient qu'annulés, ce ne serait qu'un demi-malheur : mais, « qui n'est pas pour le Christ est contre lui ; qui n'amasse pas avec Jésus, dissipe » ² ; qui ne fait pas le bien, fait le mal. Tout homme inutile, ici-bas, est nuisible ; et si quel-

1. Ergo erravimus... quid nobis profuit superbia ?... Sap. v, 6, 8. — 2. Matth. xii, 30. — Luc. xi, 23.

qu'un ne fait pas l'œuvre de Dieu, il fait celle du diable.

Voici donc ce que Dieu voit quand il regarde ces insensés :

Leur gosier est un sépulcre ouvert, leur langue est un instrument de tromperie ; le venin de l'aspic est sous leurs lèvres.

Leur gosier est un sépulcre, et un sépulcre ouvert. C'est un lieu plein de corruption, mais de corruption contagieuse : leurs pensées, fruit de l'esprit de mort, se traduisent par des paroles qui tuent ceux qu'elles persuadent. Ils pèchent ouvertement et sans pudeur ; leur vie est un scandale public. *Leur langue est un instrument de tromperie*, un piège toujours tendu aux âmes. Ils racontent tant de laides choses ! ils donnent à ce qui est faux tout le semblant de la vérité ; ils rendent le vice aimable. Mais *le poison de l'aspic est sous leurs lèvres* : écoutez-les seulement, et vous commencez de sentir je ne sais quelle défiance de Dieu, et quel dégoût du monde invisible ; la vie de l'âme vous fait l'effet

d'un rêve ; la prière vous ennuie, le monde vous sourit, la chair vous tente ; l'être chrétien languit, l'être moral s'affaisse : c'est l'effet du poison caché dans leurs discours.

Leur bouche est remplie de malédiction et d'amertume ; leurs pieds sont rapides à répandre le sang.

Dieu voyait cela dès le début ; mais, à la fin seulement, leurs victimes l'éprouvent. *Leur bouche est toute remplie de malédiction et d'amertume.* O Jésus, c'est justement le contraire de la vôtre, et le signe évident qu'ils sont à Satan ! Votre bouche sacrée, ô mon Sauveur, celle qui suçait le lait des mamelles de Marie, celle qui soupira parmi nous et pour nous, celle qui parla notre langage, elle n'est pleine que de ce Verbe de Dieu, qui est vous-même et qui, étant vous-même, est la bénédiction éternelle. Le Père se la donne au dedans, en vous engendrant dans les profondeurs de son essence ; il la donne au dehors, lorsque, par vous, il crée toutes choses ; quand surtout il les sauve par

vous. Et, parce que votre bouche est pleine de vérité, elle est pleine de grâce ; parce qu'elle énonce la bénédiction, elle exhale la douceur et la joie ; parce qu'elle donne le Verbe, elle communique le Saint-Esprit.

Au contraire, Satan vomit le mensonge et l'amertume, l'ombre qui aveugle et le feu qui torture, le péché et le remords, la malédiction et l'Enfer. Ainsi font ceux qui le servent.

Puis, le mal gagne et se découvre. Ces beaux diseurs deviennent bientôt cruels, et l'esprit railleur se trouve être un esprit de sang. Il semait des fleurs sur vos pas : il soufflait sur vous des tempêtes. Au fond, c'est « l'homme ennemi ¹ », le vieil homicide ². « Il vient pour égorger et pour perdre ³ », d'abord les âmes, puis, même les corps. C'est là que va son effroyable activité ; c'est où tend toute son énergie. Et de quoi, sinon de mort, se peuplera le royaume de celui qui est nommé l'empereur de la mort ⁴ ? Quoique Dieu le retienne, cependant

1. Matth. xiii, 28. — 2. Joann. viii, 44. — 3. Joann. x, 10.
— 4. Qui habebat mortis imperium, id est diabolus. Hebr. ii, 14.

il doit à la lâche connivence des hommes d'aboutir trop souvent en ses cruels desseins. Les siens ont souvent le crédit et parviennent à la puissance. Alors, Dieu sait les ravages qu'ils font et les ruines qu'ils amoncellent !

*Le ravage et la misère marquent leurs voies ;
ils ne connaissent pas le chemin de la paix ; la
crainte de Dieu n'est pas devant leurs yeux.*

Ils brisent et affligent ; ils ne laissent rien debout, et une misère consommée est la marque de leur passage. Ils ne connaissent pas le chemin de la paix. Ils l'ont quitté, et en le quittant, ils ont commencé de le haïr. Non seulement ils n'y veulent pas rentrer, mais ils ne souffrent pas que les hommes y marchent. La paix est dans l'ordre accepté : ils sont hommes de désordre ; et telle est leur fureur, qu'à la fin ils nomment bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien. La révolution, pour eux, c'est la justice ; l'Église, c'est l'impiété ; Satan est le vrai Dieu ; c'est Dieu qui est l'adversaire ¹ !

1. I Petr. v, 8.

Ainsi, ils bravent la majesté et blasphèment l'amour.

Ne comprendront-ils pas (à la fin), tous ces ouvriers d'iniquité, qui dévorent mon peuple comme on mange du pain ?

Admirable longanimité de Dieu ! trésors de sa patience ! Ils entassent péchés sur péchés ; ils dévorent le peuple de Dieu comme un pain, livré à leurs dents meurtrières : toutes les foudres du ciel ne seraient pas de trop, ce semble, pour les punir ; leurs victimes poussent vers le ciel des gémissements ; le sang, versé par eux, crie vengeance. Cependant Dieu attend ; il interroge, il dit : *Ne comprendront-ils pas, à la fin ?* Il a jeté les yeux sur la terre ; mais ce n'était pas d'abord pour juger le monde ; c'était pour l'éclairer. Sa parole est un glaive : oui ; mais c'est aussi, c'est d'abord une aurore. La lumière divine est chez nous : elle est dans la tradition ; elle est dans les Prophètes et dans tous les Saints Livres ; elle est dans la religion et dans l'Eglise ;

elle est même, à un certain degré, dans toute cette création, qui est comme le premier corps du Verbe, ou plutôt comme le vêtement de son corps béni : vêtement si magnifique, en vérité, qu'il faut avouer, en le regardant, que celui qui le porte est une majesté souveraine. Si abondamment, si obstinément éclairés, ces malheureux ne finiront-ils pas par comprendre? *Nonne cognoscent?* Hélas ! qu'il y a peu d'apparence !

Ils n'ont point invoqué le Seigneur.

Voilà le mal, voilà l'obstacle. Ces hommes ne sont point humbles. Ce qu'ils ont naturellement reçu de Dieu, les enfle au lieu de les toucher. Ils refusent à Dieu l'hommage et la prière. Ils croient en leurs propres forces et déclarent se suffire pleinement. Eux, les plus indigents des êtres, ils n'appellent personne à leur aide. Nous n'avons nul besoin de médiateur ; tout homme est prêtre et roi. Notre raison nous suffit, notre conscience nous règle, notre bras nous défend assez. Que la

société s'organise seulement, selon nos vues ; qu'elle applique nos plans de réforme : vous verrez comme il est aisé de se passer de Dieu. La mort, sans doute, semble une suprême difficulté ; au fond, ce n'est qu'une solution, car la mort, c'est l'anéantissement.

Ils ont tremblé de peur, là où il n'y avait rien à craindre.

C'est-à-dire, d'abord : ils ont craint, révééré, adoré ce qui ne méritait point de l'être, et, par exemple, des dieux de chair et de sang, des idoles vivantes ou mortes, des choses, même des démons. C'est la juste et déplorable suite de cet orgueil qui les empêche d'invoquer Dieu. On dégrade sa nature ; on ne la détruit pas. L'homme est un être religieux : à tout prix il faut qu'il révère. Bon gré mal gré, il voit son infériorité et sent sa dépendance. On s'aveugle, on s'étourdit, on s'enivre : à la bonne heure ! au fond de son âme on craint ; et c'est l'extrême ressource de Dieu pour sauver les pécheurs. Ce semble être une vengeance, que

l'homme, qui ne craint pas celui qui seul est à craindre, soit en proie à mille vaines terreurs : au fond, c'est une miséricorde. Car, de se voir ainsi pusillanime et capable d'effrois honteux, parfois lâches, parfois ridicules, c'est une chance qui reste aux impies de se juger enfin tels qu'ils sont, d'avouer leur petitesse, leur infirmité, leur misère, et, en arrivant ainsi par la vérité à l'humilité, d'arriver par l'humilité à obtenir leur grâce. Tant qu'elle reste possible, Dieu voudrait tant la leur donner ! C'est ce qui lui fait dire : *ne comprendront-ils pas à la fin ?* Et que faut-il qu'ils comprennent ?

Que le Seigneur est dans la génération juste.

Voilà ce qu'il fallait savoir, et craindre de ne savoir point. Toutes les vérités nécessaires au salut sont là dans leur substance. *La génération juste* qui, par grâce, devient celle des *justes* (*justorum*, dit la version grecque), c'est d'abord la génération du Verbe.

Dieu a un Fils et n'en a qu'un. Par un dessein à jamais adorable, ce Fils se fait le chef de

toute la création, et véritablement se l'incorpore : la création entre, par là, dans la filiation légitime, et reçoit l'Esprit-Saint qui lui fait nommer Dieu son père. Hors de là, tout est bâtard ; et tout bâtard est définitivement mis hors de la maison. Ou dedans, ou dehors : il n'y a pas de milieu ; ou en Dieu avec Jésus, ou dans l'Enfer avec Satan. Voilà la foi, la loi, l'Évangile, la religion tout entière. Dieu le Père est dans le Fils ; le Fils, Dieu comme le Père, est dans le Christ ; le Christ, Dieu-homme, est dans l'Église et dans tous les membres de l'Église. La sainte génération du Verbe, la sainte incarnation, le saint baptême se consommant par la très sainte Eucharistie, titre, gage et prélude de la consommation de la famille de Dieu en Dieu, par Jésus, son unique Fils : voilà *la génération juste*, celle dont la Sagesse dit : « Oh ! qu'elle est belle, la génération chaste, éclatante de splendeur ! Son souvenir est immortel. Elle est connue en Dieu, et les hommes aussi la connaissent ¹ ». Elle est

1. Sap. iv, 1.

le resplendissement de l'un ; elle est la gloire des autres. C'est là le mystère du salut et l'objet de la science chrétienne. — Mais ils n'ont rien voulu comprendre !

Vous avez dédaigneusement raillé le dessein du pauvre, parce que le Seigneur est son espérance.

Vous n'avez rien compris à ce dessein profond de la force infinie, cachée dans la faiblesse, et des trésors de la divinité dispensés par un pauvre. Vous vous êtes raillés de ce conseil de Dieu, sauvant le monde par une croix. Cela vous a paru une folie ; cela vous a été un scandale ¹ ; et vous avez ri, en vous moquant de ceux qui, mettant leur espoir dans le Christ, placent dans le ciel tout leur bonheur.

A son tour, Dieu vous raillera, et vous saurez ce que veut dire ceci : « Malheur à vous qui riez ! »

1. Judæis quidem scandalum, Gentibus autem stultitiam
I Cor. 1, 23. — 2. Luc. vi, 25.

Qui enverra, de Sion, le salut d'Israël? Quand le Seigneur aura arraché son peuple à la captivité, Jacob sera dans l'allégresse et Israël sera comblé de joie.

Il est bien vrai, nous attendons encore ; un jour ou deux, vous pourrez nous railler ; « ce que nous devons être est encore un mystère ¹ » ; nous sommes dans le monde, comme la semence est dans le sol pendant l'hiver. Pour l'œil du corps, la terre est nue alors ; on la dirait stérile. Laissez seulement venir le printemps : ce qui était dedans passera dehors. De même, lorsque le Christ, notre soleil, « apparaîtra, nous apparaîtrons, nous aussi ² », et il faudra confesser que nous avons raison.

Qui l'enverra, qui nous le donnera, ce Sauveur ? — Dieu lui-même. Il l'a promis, il l'a juré. Ne sera-t-il pas trouvé fidèle, et peut-il se dédire ? Notre espérance est donc certaine. Elle l'est, sous l'ancienne loi, au regard du premier

1. Nondum apparuit quid erimus. I Joann. III, 2. — 2. Cum Christus apparuerit, vita vestra, tunc et vos apparebitis cum ipso in gloria. Coloss. III, 4.

avènement de Jésus ; elle l'est, pour le second, sous la loi de grâce.

« Le Seigneur viendra ; « il ne tardera même plus beaucoup ¹ » ; il est déjà en train de venir ; « nous sommes à la dernière heure ². » Et quand il sera venu, il enlèvera de dessus nos épaules le fardeau du péché, le joug de la vanité ; il écartera nos ennemis, il abattra nos persécuteurs, il finira d'abîmer Satan. Il n'y aura plus ni faim, ni soif, ni misère, ni maladie, ni mal, ni crainte, ni danger, ni combat. La dernière et la plus acharnée d'entre nos ennemis, la mort elle-même sera détruite ³ : si bien que notre liberté sera complète, notre paix inaltérable, et notre béatitude éternelle.

C'est alors que *Jacob sera dans l'allégresse et Israël inondé de joie !*

1. Adhuc modicum aliquantulum, qui venturus est veniet, et non tardabit. Hebr. x, 37. — 2. Novissima hora est. I Joann. II, 18. — 3. I Cor. xv, 26.

PSAUME XIV

Psalmus David XIV.

« **Psaume de David XIV.**

« Seigneur ! qui habitera dans votre tente, et qui se reposera sur votre montagne sainte ?

« Celui qui marche dans l'innocence et qui opère la justice ;

« Celui qui dit la vérité dans son cœur ;

« Celui qui ne fait point, de sa langue, un instrument de tromperie, qui ne cause point de mal à son prochain et qui ne souffre pas qu'on lui fasse tort ;

« Celui aux yeux de qui le méchant est comme un néant et qui honore ceux qui craignent Dieu ;

« Celui qui, ayant fait un serment à son prochain, ne le viole point ; qui ne donne pas son

argent à usure, et qui ne reçoit pas de présent au préjudice de l'innocent.

« Qui agit ainsi, éternellement ne sera point ébranlé. »

Psaume de David. Quelques exemplaires grecs et latins ajoutent : *pour la fin*. Qu'on mette ou qu'on supprime ces mots, le sens du Psaume n'est pas douteux : c'est *la fin* qu'il regarde, car l'Esprit Saint y expose les conditions de l'union avec Dieu. Et comme ces conditions paraissent réduites à dix, les Anciens nomment ce Psaume un décalogue abrégé, qu'il faut serrer dans ses entrailles, écrire dans son cœur, sceller dans sa mémoire ¹ ; une lyre à dix cordes, sur laquelle l'âme doit chanter à Dieu son cantique ; enfin, l'échelle sainte dont il faut franchir les degrés pour entrer dans la patrie divine ².

1. S. Ililar. — 2. Cassiod.

Seigneur, qui habitera dans votre tente, et qui se reposera sur votre montagne sainte ?

Mon Dieu ! vous êtes une sainteté infinie ; mais vous êtes un amour immense. Vous ne pouvez vous confondre avec rien ; mais vous avez résolu de vous unir à tout. Vous vous ouvrez, vous qui êtes impénétrable ; sans cesser d'être l'inaccessible, vous devenez le séjour de votre création. Les êtres du dehors ne resteront pas dehors : votre Verbe les a proférés ; votre Saint-Esprit les attire. Où vous êtes, ils seront eux aussi, si, ce que vous voulez, ils le veulent.

O Père, vous êtes notre patrie ! quelle grâce ! quel bonheur ! quel avenir ! De quoi désormais s'occuper ? Quelle science poursuivre ? Quelle question faire ? Y a-t-il deux emplois à la vie ? Y a-t-il deux intérêts pour l'âme ? Tout ce que je puis avoir de curiosité légitime s'épuise à vous demander ceci : *Seigneur, qui habitera dans votre tente, et qui se reposera sur votre sainte montagne ?* Votre tente et votre montagne ! Une tente sous laquelle on habite ; — une montagne sur laquelle on se repose ! Une tente qui serve,

un jour, le jour du voyage, le jour du combat ; — une montagne d'où ne descendent jamais ceux qui y sont enfin parvenus ! Une tente où l'on vous entende, — et une montagne où l'on vous voie ! Dirai-je tout, mon Seigneur ? Une tente qui soit déjà vous, — et une montagne qui soit vous encore ! Car, « sur la terre et jusque dans le ciel, que veux-je (que puis-je vouloir), hormis vous, ô mon Dieu ¹ ! »

O mon Dieu, vous êtes homme : c'est votre humanité qui est la tente ; — ô Jésus, vous êtes Dieu : c'est votre divinité qui est la montagne. Qui donc s'incorporera à votre humanité, pour se consommer ensuite dans votre divinité ? Qui entrera dans la voie, pour marcher dans la vérité, pour parvenir enfin à la vie ² ? Qui sera chrétien ici, pour être bienheureux là-haut ? O tente ! ô montagne ! Tente, qui êtes Jésus, « abaissé au-dessous des anges ³ » ! Montagne, qui êtes Jésus, trônant par-dessus tous les cieux ! Tente, qui êtes la grâce ; montagne, qui êtes la gloire ! Tente, où les larmes sont fécondes et

1. Psalm. LXXII, 25, 26. — 2. Joann. XIV, 6. — 3. Hebr. II, 7.

déjà adoucies ; montagne, où elles sont à jamais et divinement essuyées ! Tente, où l'on ne voit Dieu « qu'en énigme et à travers un miroir » ¹ ; montagne, où on le voit « tel qu'il est et face à face ² » ! Tente, où s'exercent la foi, l'espérance et l'amour ; montagne, où il n'y a plus que l'amour ! Tente des saintes fiançailles ; montagne des noces éternelles ! Mon Dieu, qui entrera, qui demeurera, qui persévérera jusqu'à la fin dans cette tente, et qui se reposera sur cette sainte montagne ? C'est tout ce que je veux savoir, c'est tout ce que je vous demande. Et comme j'ai mis toute ma ferveur à vous le demander, voici que je mets toute mon attention à écouter votre réponse.

Car vous nous répondez, Seigneur, et sans délai. Je le comprends. Comment refuserez-vous la réponse à qui vous-même inspirez la demande ? Certes, il vous est déjà uni celui qui vous demande comment on peut s'unir à vous. Vous répondez donc et vous dites :

1. I Cor. XIII, 12. — 2. Ibid.

Celui qui marche dans l'innocence et qui opère la justice.

C'est le thème de tout le discours, la somme de nos devoirs et la substance de notre béatitude. Être pur de tout mal et devenir un principe de bien ; sortir et s'abstenir du péché, opérer la justice : c'est assez pour s'unir à Dieu ; mais les deux sont indispensables, et ce sont moins deux devoirs que deux aspects d'un même devoir.

Le baptême, d'un seul coup, produit ce double effet, d'abolir en nous la malice et d'y établir la bonté. Ce qui nous lave nous vivifie ; ce qui nous purifie nous féconde ; ce qui nous arrache à Satan nous donne à Jésus et nous donne Jésus. — Il faut d'abord garder ce qu'on a et le défendre, ne point déroger, ne point faiblir, ne céder ni à la chair, ni au monde, ni au démon : c'est ce qui s'appelle *marcher dans l'innocence*. Il faut, de plus, faire valoir le talent reçu ¹, cultiver les germes divins, laisser la vie s'épanouir et Jésus

1. Matth. xxv, 28.

se manifester : et c'est là *l'œuvre de la justice*.

Quiconque évite ce mal et fait ce bien, habite dans la tente de Dieu et se reposera sur sa montagne. Mais la lumière, ainsi ramassée éblouit des yeux comme les nôtres. C'est pourquoi l'amour, qui le sait, la décompose et la partage. Tout ce que Dieu va dire n'est que l'explication de cette innocence gardée, et de cette justice accomplie, qui résument toute notre perfection et nous méritent l'union divine.

Celui qui dit la vérité dans son cœur.

Voilà la moralité dans sa source, et le rayonnement de la grâce dans notre liberté ! La vie morale naît dans le cœur. Nos actes, quels qu'ils soient, sont le produit d'une conversation intime qui se termine par un jugement de l'esprit et une décision de la volonté. Si c'est avec la vérité qu'on converse, si c'est d'elle qu'on prend conseil, si l'on accepte son jugement, si l'on se décide d'après ses ordres, on *la dit dans son cœur* ; et, du cœur, où on permet qu'elle

s'énonce, elle passe naturellement dans la vie, qu'elle éclaire et qu'elle divinise.

C'est ce que Jésus-Christ appelle « faire la vérité », ajoutant que « quiconque la fait vient droit à la lumière, afin que ses œuvres soient déclarées » ; car, dit-il, « elles sont faites en Dieu » ¹. Qu'est-ce à dire qu'elles sont faites en Dieu ? — C'est à dire que, naissant de l'union intime et active de notre âme avec la vérité, qui est Jésus ², elles sont divines dans leur principe. — C'est à dire encore qu'étant une exacte reproduction de l'acte saint qui constitue la vie de Dieu, elles sont divines dans leur exemplaire. *Dire la vérité dans son cœur*, qu'est-ce, en effet, autre chose qu'imiter Dieu énonçant son Verbe dans l'unité de son Saint-Esprit ? — C'est à dire, enfin, que Dieu, qui est la source et le modèle de ces œuvres, en est aussi la fin. Il les connaît, il les agrée, il s'en souvient, il les conserve, en attendant qu'il les récompense en faisant pleinement s'épanouir dans l'âme, — d'où sa grâce les a fait sortir, — tous

1. Joann. III, 21. — 2. Ibid. XIV, 6.

les germes de gloire et de félicité qu'elles contiennent, — parce qu'il les y a mis. — « O vérité, qui êtes Dieu, dit l'auteur de l'*Imitation*, faites-nous un avec vous dans l'amour éternel ! »

Celui qui ne fait pas de sa langue un instrument de tromperie, qui ne cause point de mal à son prochain et qui ne souffre pas qu'on lui fasse tort.

Voilà les fruits d'un cœur où la vérité parle, et les effets du règne intérieur de Jésus. D'abord la véracité dans le discours, la simplicité, la sobriété, la discrétion dans la parole ¹ ; enfin cette innocence de la langue, si difficile, que saint Jacques nomme *parfait*² celui qui la garde. — Puis, le respect des droits du prochain, et une sorte d'impossibilité de les voir attaquer sans les défendre. L'homme que Jésus possède et gouverne, ne médit pas et ne souffre pas qu'on médise. Il a horreur de nuire et, selon

1. Saint Jérôme traduit : celui dont la langue n'est point facile, c'est-à-dire celui qui est *prompt à écouter et lent à parler*. (Jacob, I, 19.) — 2. Jacob. III, 2.

qu'il le peut, il empêche qu'on ne nuise. Le prochain lui est comme sacré ; non seulement il l'aime sincèrement comme soi-même, et sent personnellement tous les maux qu'on lui fait ; mais, reconnaissant en lui l'image de Jésus-Christ, il est plein d'une pieuse ardeur pour le consoler dans ses peines, le reprendre de ses défauts, le relever de ses chutes, le conseiller dans ses doutes, le supporter dans ses infirmités, l'assister dans ses besoins, l'aider enfin, de toute manière, dans l'œuvre de son salut. « Qui souffre sans que je souffre ? qui reçoit un scandale sans que j'en sois dévoré¹ ? » Ainsi parle tout homme qui *dit la vérité dans son cœur* : telle est la charité d'une âme en qui vit pleinement la foi.

Celui aux yeux de qui le méchant est comme un néant, et qui honore ceux qui craignent Dieu.

Mais cette douceur, cette bonté, cette charité que Jésus-Christ inspire, est-ce jamais une fai-

1. Quis infirmatur et ego non infirmor ? quis scandalizatur et ego non uror ? II Cor. xi, 29.

blesse ? S'agit-il de tout approuver, et de garder avec tous une paix imperturbable ? Si l'amour naît de la vérité, comment donc sera-t il aveugle ? Dieu discerne ¹, — le Verbe sépare ² ; — l'Esprit de Jésus, qui attire si suavement les âmes, chasse impitoyablement les démons. Lui qui est la vie, doit tuer l'Antechrist ³.

Tel est donc le chrétien. — Étant l'enfant de Dieu, il imite son père ; — étant le disciple du Verbe, il met sa doctrine en pratique ; — ayant l'Esprit de Jésus, il a ses sentiments. C'est pourquoi lui aussi distingue et divise. Il divise les ténèbres d'avec la lumière, le monde d'avec l'Église, la chair d'avec l'esprit, les fils de Satan d'avec les fils de Dieu. Si séduisant, si illustre, si puissant que soit un homme ; si cet homme est l'ennemi de Dieu : comme tel, le chrétien le méprise. « La vraie humilité ne va pas sans le courage, écrit le grand saint Hilaire ⁴ ; et nous, les serviteurs de Dieu, nous devons garder envers tous la liberté que Dieu nous a donnée.

1. Psalm. XLII, 1. — 2. Matth. x, 35. — 3. II Thess. II, 8. —
4. S. Hil. *in hunc Psalm.*

Ni la violence ne doit nous faire trembler, ni les caprices des méchants ne nous doivent faire fléchir. Que si quelqu'un, fût-ce un roi, s'échappe jusqu'à professer ou exiger l'injustice, il faut qu'un tel homme, je ne dis pas : descende dans notre estime, mais cesse de compter pour nous ; il faut qu'il soit pour nous comme un être annulé, effacé, anéanti. Il convient, en effet, que celui qui a la main aux choses spirituelles et l'œil aux choses célestes, méprise soit les volontés, soit les forces de la malice humaine, et que, tenant son cœur haut et ferme, il regarde comme n'étant rien l'homme qui veut le mal. »

Au contraire, qu'un serviteur de Dieu soit pauvre, petit, infirme, oublié, méprisé, le chrétien le regarde avec ces yeux du cœur que n'arrêtent point les surfaces : il voit l'âme sous les haillons ; il voit la grâce de Dieu dans l'âme. Il s'inclinera alors ; et, fût-il seul à le faire, et fallût-il, pour cela, braver des railleries ou des insultes, il rend au saint l'honneur qui lui est dû.

Celui qui, ayant fait un serment à son prochain, ne le viole jamais, qui ne donne point son

argent à usure, et qui ne reçoit pas de présent au préjudice de l'innocent.

Ce triple devoir était compris dans celui de ne point faire de mal au prochain, comme celui de ne point nuire au prochain l'était dans le devoir général de marcher ici-bas sans pécher.

Mais, comme il y a des circonstances plus délicates où nos passions nous peuvent plus aisément tromper, et où la tentation de mal faire est plus forte, il plaît à la bonté de Dieu d'éclairer plus vivement ces points de notre route, où pourraient s'amasser des ombres, et de nous prémunir par des avis particuliers contre les séductions les plus dangereuses.

Il s'agit donc, d'abord, pour rester juste et se sauver, de garder inviolablement son serment. Cela peut coûter beaucoup : cependant les serments obligent. Dieu tient les siens. Il a juré à Adam de donner un Sauveur à sa race : certes en entassant péché sur péché, l'humanité a rendu de plus en plus pénible à Dieu l'accomplissement de sa promesse. Chaque crime nouveau chargeait d'un nouveau poids, couvrait

d'une nouvelle honte et obligeait à une nouvelle douleur celui qui devait expier l'iniquité de tous. Cependant Dieu ne s'est pas rétracté ; « il n'a point épargné son Fils ¹ » ; il l'a donné au monde et livré pour nous à la croix.

Que si le serment lie Dieu envers nous, et jusque-là, comment nous liera-t-il les uns envers les autres ? Comment, surtout, nous liera-t-il envers Dieu ? Le baptême renferme une promesse sacrée, faite à cet adorable maître, devenu par l'Incarnation notre frère et *notre prochain*. — *Qui donc habitera dans la tente de Dieu, et qui se reposera sur sa montagne sainte ?* — Celui qui ne sera pas parjure à Jésus ; celui qui n'aura pas violé ses promesses baptismales, ou qui, ayant eu ce malheur, aura réparé son méfait : réparation toujours possible sur la terre, puisque « la rédemption de Jésus est abondante ² » et que la pénitence est un second baptême.

Il s'agit, en second lieu, de ne point placer

1. Proprio Filio non pepercit. Rom. viii, 32. — 2. Psalm. cxxix, 7.

son argent à usure. Qui ne sait que la cupidité est une de nos passions les plus furieuses, hélas ! et les plus communes ? Et qui n'a appris de saint Paul qu'elle est « la racine de tous les maux ¹ » ? — L'usure, qui est un de ses fruits, a toujours été abominable aux yeux de celui qui, entre tous ses enfants, chérit surtout les pauvres. Mais il y a une autre usure, connue des spirituels, et qui empêche qu'ils soient parfaitement unis à Dieu. Elle consiste à se servir des dons de Dieu pour acquérir l'estime et l'affection des hommes, à tirer vanité de ses talents, à se complaire en ses vertus et à se glorifier de ses grâces. C'est là un gain illicite et une usure véritable, qui souille l'âme et l'entrave.

Enfin, le juste ne reçoit pas de présents au préjudice de l'innocent. — On entend assez l'iniquité que flétrit ici l'Esprit-Saint ; et cette iniquité n'est pas rare dans le monde. Mais, si une âme, arrachée par la grâce à ces grossières ténèbres, se laisse encore aller à sacrifier Jésus, les volontés, les désirs, les inspirations, les inté-

1. Radix omnium malorum est cupiditas. I Tim. VI, 10.

rêts de Jésus à de petits avantages temporels, à la faveur des créatures, ou à des consolations sensibles, que fait-elle autre chose que se laisser gagner par des présents, sinon à condamner, du moins à affliger l'innocent ou plutôt l'innocence même ?

Qui donc veut trouver Dieu et le posséder pleinement, qu'il soit, en tout et malgré tout, fidèle à ses serments ; — qu'il ne tire point d'intérêts usuraires de ce qu'il a gratuitement reçu et qu'il doit, par là même, donner gratuitement à ses frères ; — qu'enfin, ferme contre toute séduction, il rende inviolablement la justice et ne contriste jamais l'Esprit-Saint, pour se contenter soi-même. Par là il achèvera de se maintenir innocent et de se montrer juste.

Qui agit ainsi, éternellement ne sera point ébranlé.

Voilà le sommet de cette divine échelle, la fin des vertus, la récompense des travaux, le bien de l'union, la charité parfaite et la béatitude : une éternelle stabilité, un trône sur la

montagne, une installation dans l'état propre de Dieu ; c'est-à-dire un jour sans nuage et sans déclin, une gloire sans ombre, une vie sans défaillance, une paix inaltérable, une joie sans interruption, des délices sans danger, un repos sans sommeil, une plénitude sans satiété, un rassasiement sans dégoût ; Dieu nous ayant saisis, pénétrés, fixés, comblés, nous possédant au point d'être en nous toutes choses ; consommés sans être engloutis, un avec lui sans cesser d'être nous-mêmes !

O Dieu, ô Dieu, *qui habitera dans votre tabernacle, pour se reposer sur votre montagne sainte ?*

TABLE DES MATIÈRES

PSAUME I

	Pages.
Considérations préliminaires.	2
C'est Dieu lui-même qui parle par la voix de David ; David est la figure de Jésus-Christ ; — Jésus- Christ, au fond, est l'unique organe de Dieu. — Ce Psaume est comme la préface des autres.. . . .	5
<i>Bienheureux l'homme qui ne s'en est point allé dans le conseil des impies, qui ne s'est point arrêté dans la voie des pécheurs et qui ne s'est point assis dans la chaire de contagion.</i>	5
Dieu, béatitude infinie, étant notre fin dernière, <i>bienheureux</i> est le premier mot que l'amour in- créé nous adresse.	7
Qui sont les impies ? — Quel est leur conseil où il faut n'aller point ?	8
Jésus, « sacrement de la piété », est le seul média- teur entre Dieu et ses créatures, — les anges comme les hommes. Ne pas le croire, ne l'accepter pas, c'est être impie.	10

	Pages.
Satan le premier des impies ; leur chef, vivant en eux, agissant par eux.	12
Le premier devoir de l'homme est de renoncer à Satan. Pécher, c'est s'en aller.	15
Progression du mal : un conseil où l'on entre, — une voie où l'on se fixe, — une chaire où l'on s'assied. — Enseigner après avoir fait : c'est l'ordre tracé par Jésus.	18
<i>Mais dont la volonté est dans la loi du Seigneur, et qui médite cette loi, jour et nuit.</i>	19
C'est le côté positif de notre sanctification. La loi est l'abrégé de Dieu. Dieu étant dans sa loi, — et l'homme dans sa volonté, — il faut que la volonté adhère à la loi.	20
Condition indispensable de l'union avec Dieu ; — « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté »	22
Dieu est ; — l'homme se fait : sa vie doit être un progrès incessant ; et c'est pourquoi il médite la loi, jour et nuit.	24
<i>Il sera comme l'arbre planté au bord du courant des eaux, qui donnera son fruit dans son temps, et dont la feuille ne tombera point.</i>	26
Pourquoi le juste est-il comparé à un arbre ? Outre que l'Ecriture prend volontiers ses comparaisons dans l'ordre le plus infime, il y a là un profond mystère	28
<i>Lignum</i> : l'arbre par excellence ; — l'arbre de vie de la Genèse et de l'Apocalypse ; — la Sagesse	

est un arbre de vie (Salomon) ; — Jésus lui-même dit : « Je suis la vigne ». — L'arbre, c'est donc Jésus, si souvent identifié avec la croix, dans la langue sacrée ; — et les bienheureux ressemblent à Jésus !	32
Qu'est-ce que ce cours d'eau ? — C'est l'Esprit-Saint, c'est la grâce. Comme homme, Jésus-Christ est sur la rive : il est au bord de Dieu. . . .	34
L'éternelle Sagesse a toujours des fruits, mais elle ne les donne qu'en son temps.	36
Le fruit de Jésus, c'est le sacrifice de Jésus, universel et perpétuel. Ce temps, il l'appelait son heure, et cette heure dure toujours. . .	38
<i>Et sa feuille ne tombera point.</i>	39
L'humanité du Christ est la feuille qui nous protège en face de la divinité ; elle demeure éternellement, au milieu de tout le reste qui passe et se renouvelle.	41
Tel est le Christ, tel sera le chrétien. Nous sommes un fruit divin qui mûrit chaque jour ; notre nature, qui est la feuille enveloppant la grâce, doit demeurer aussi.	44
<i>Quoi qu'il fasse, tout prospérera.</i> Prospérer, c'est atteindre son but, c'est gagner le ciel. . . .	45
<i>Il n'en est point ainsi des impies, il n'en est point ainsi.</i>	46
Le Verbe ne dit qu'une parole, il est l' <i>Amen</i> . La répétition, ici, se rapporte à la double nature du juge ; — et au jugement qui embrasse le temps et l'éternité.	48

	Pages.
<i>Mais ils seront comme la poussière que le vent pourchasse à la surface de la terre.</i>	49
La poussière est la terre sans eau ; sans eau, point d'union ni de fécondité. Ainsi sont les impies (<i>sicut pulvis</i>).	51
Satan, la haine même, tourmente sans relâche ceux qu'il a séduits	51
<i>C'est pourquoi les impies ne se tiendront pas debout au jugement, ni les pécheurs dans l'assemblée des justes.</i>	52
Les impies ressusciteront ; comme les Juifs, au jardin de Gethsémani, ils seront renversés. Comment se tiendraient-ils ? Il n'y a qu'un fondement : Jésus-Christ, et ils le repoussent ! . .	53
<i>Car le Seigneur connaît la voie des justes, et le chemin des impies périra.</i>	54
Dieu, qui voit tout, ne regarde pas tout. Les justes lui ressemblent ; il les connaît parce qu'il les reconnaît. — Les impies marchent, mais en dehors de la voie unique qui conduit au lieu du repos : éternellement ils se perdent.	56

PSAUME II

Que répond la terre aux propositions du Ciel ? On se révolte. Dieu envoie son Christ : on le crucifie. Les justes traités comme leur chef. Dieu aura pourtant le dernier mot.	59

<i>Pourquoi les nations ont-elles frémi ? Pourquoi les peuples ont-ils médité des choses vaines ? . . .</i>	61
Eternellement on demandera pourquoi ! Dieu avertit ainsi les pécheurs	62
Les adversaires du Christ forment deux camps : Juifs et Gentils ; ceux qui méditent et ceux qui frémissent	64
<i>Les rois de la terre se sont levés, et les princes se sont réunis contre le Seigneur et contre son Christ.</i>	65
Satan et ses anges. Les rois et les princes s'unissent à eux et s'unissent entre eux pour dire : <i>Non serviam</i> ; pas de maître	67
<i>Rompons leurs liens et rejetons leur joug loin de nous.</i>	69
Voilà leur plan et le mobile de leur conduite. — Jésus, Marie, l'Eglise, le monde visible, — l'amour infini veut tout remplir ; et c'est ce qu'on veut empêcher ! Persécutions, — hérésies . . .	71
Ces liens sont bienfaisants autant que sacrés : pourquoi les rompre ?	73
Parce que la béatitude est nécessairement au prix de la dépendance	75
Les justes entrent, — et avec amour, — dans le <i>nœud divin</i>	76
Les faux puissants, avec leur père Bélial, aiment mieux descendre en Enfer que d'entrer en Paradis par la porte de l'humilité	77
<i>Celui qui habite dans les Cieux se rira d'eux et le Seigneur les raillera. — Alors il leur parlera</i>	

	Pages.
<i>dans sa colère, et dans sa fureur il les bouleversera.</i>	78
L'Écriture nomme Ciel toute demeure élue de Dieu : l'humanité du Verbe, la sainte Vierge, l'Eglise, les sacrements, l'âme fidèle... Dieu les défendra victorieusement.	80
La bonté de Dieu est immuable, comme sa tranquillité imperturbable. Sa moquerie signifie donc le ridicule et la confusion de ses ennemis, — comme sa colère exprime leur frayeur et leur tremblement.	82
Démons terrassés ; — Juifs et Gentils bouleversés (ruine de Jérusalem ; — chute de l'Empire romain).	85
<i>Pour moi, j'ai été par lui établi Roi sur Sion, sa montagne sainte, pour proclamer de là son décret.</i>	86
Investiture de Jésus-Christ par Dieu lui-même. Dieu est sa couronne ; Sion, son trône	87
Sion terrestre, siège du Sacerdoce et de l'Empire ; Sion spirituelle, Jérusalem céleste qui est la sainte Eglise catholique : vraie montagne, montagne vivante, montagne sainte.	90
Que fait le Roi sur cette montagne ? <i>Il proclame son décret, c'est-à-dire qu'il établit le Christianisme.</i>	91
<i>Le Seigneur m'a dit : tu es mon fils ; je t'ai engendré aujourd'hui.</i>	92
Aujourd'hui, c'est toujours. Le Verbe est la parole de Dieu, parole vivante, vraie personne, Dieu comme le Père. Il s'incarne, gardant la plénitude de la divinité ; la vie infinie se manifeste et se donne	95

Le verset se rapporte à la génération humaine comme à la génération éternelle; le Père du Christ, c'est Dieu le Père; Marie est littérale- ment l'épouse de ce Père	96
Tout ce qu'est le Christ vient de cette génération : l'homme, — le prêtre, — le Roi	97
<i>Fais-m'en la demande, et je te donnerai les nations dont tu es l'héritier, et les extrémités de la terre dont tu es le maître.</i>	98
Jésus, fils de Dieu, est l'unique héritier. Il veut néanmoins payer (et quel prix !) ce qui lui appar- tient par naissance.	100
<i>Demande-moi.</i> Jésus, entré dans la condition humaine, a prié et s'est humilié jusqu'à la mort de la Croix : c'est son second titre. L'amour l'avait sacré ; la justice le couronne.	102
<i>Et je te donnerai :</i> tous les élus, les Gentils d'abord, puis les Juifs. — Un seul troupeau, — un seul Pasteur.	103
<i>Tu les gouverneras avec une verge de fer, et tu les briseras comme le vase d'un potier</i>	104
Ce Roi n'est donc pas un Sauveur, un bon Pas- teur? Le texte grec indique que la verge est une houlette, mais ferme et droite comme le gouverne- ment de Jésus-Christ.	106
Les vases de terre sont brisés pour être remis au moule et devenir des vases célestes	108
Jésus, houlette aux brebis, est, aux boucs, une vraie verge de fer ; — lion aussi bien qu'agneau. La crainte nous est si salutaire !.	110

	Pages.
<i>Et maintenant, ô rois, comprenez : instruisez-vous, juges de la terre</i>	111
Jésus, vrai soleil, éclaire d'abord les Princes afin qu'ils répandent sa lumière, et soient les ministres de Dieu pour le bien.	113
<i>Servez le Seigneur, avec piété, et réjouissez-vous en lui avec tremblement.</i>	114
Il faut croire et puis aimer. La possession de l'objet aimé met dans la joie ; — la crainte de le perdre, fait trembler.	115
<i>Embrassez la doctrine, de peur que le Seigneur n'entre en colère et que vous ne mouriez à la voie de la justice.</i>	116
Point décisif : l'obéissance ! — La doctrine, c'est tout le Christianisme ; c'est le Christ (comme traduit saint Jérôme). Embrassez-le : il vous a embrassés le premier ; — il est descendu, pour vous inviter à monter.	119
Prenez garde, d'ailleurs : qui n'aime pas Jésus est maudit ; qui ne le tient pas embrassé, va de chute en chute jusqu'au péché contre le Saint-Esprit !	121
<i>Sa colère va bientôt s'embraser : bienheureux alors tous ceux qui ont mis en lui leur confiance. .</i>	122
Celui qui doit venir est en train... il est aux portes : c'est le moment du grand <i>Pourquoi</i> . La lutte est finie, le plan divin se réalise : le corps de Jésus a tous ses membres.	124

PSAUME V.

	Pages.
<i>Pour la fin, au nom de celle qui obtient l'héritage.</i>	
<i>Psautne de David.</i>	127
David chante au nom de l'Eglise, épouse de l'unique héritier. C'est le chant de la foi au milieu des vicissitudes de la vie militante.	128
<i>Entendez mes paroles, Seigneur! Comprenez le cri de mon âme; rendez-vous favorable à ma voix suppliante, ô mon Roi et mon Dieu.</i>	128
L'Epouse humble dit d'abord: écoutez-moi. Aussitôt elle ajoute: regardez le fond de mon âme et comprenez tous les besoins de celle que vous aimez.	129
<i>Car c'est à vous que j'adresse ma prière.</i>	130
<i>Seigneur, à l'heure du matin vous exaucerez ma voix; à l'heure du matin je me tiendrai debout en votre présence, et je verrai.</i>	131
Ce matin, cette aurore, c'est Jésus. Il nous prévient; mais il faut se lever et être debout pour voir.	132
<i>Que vous n'êtes pas un Dieu qui veuille l'iniquité, que le méchant ne peut séjourner près de vous, et que les injustes ne subsisteront point devant vos yeux.</i>	133
La sainteté de Dieu est ce que la foi découvre d'abord.	133

	Pages.
<i>Vous haïssez ceux qui font l'iniquité ; vous perdrez tous ceux qui disent des mensonges. . . .</i>	133
<i>Le Seigneur a en abomination l'homme sanguinaire et fourbe.</i>	134
Quel accord possible entre l'iniquité et la justice, entre le mensonge et la vérité, entre la mort et la vie?	134
<i>Pour moi, par l'abondance de vos miséricordes, j'entrerai dans votre maison ; et rempli d'une divine crainte, je me prosternerai pour adorer, à la face de votre saint temple.</i>	134
Uni à Jésus, votre fils et mon frère, j'entrerai dans le Saint des Saints, pour y demeurer éternellement.	135
<i>Seigneur, conduisez-moi dans votre justice ; à cause de mes ennemis, dirigez ma voie en votre présence.</i>	136
Assistez-moi, afin que je suive Jésus-Christ de la crèche à la croix, et de la croix au Ciel. . .	136
<i>Car la vérité n'est point dans leur bouche, et leur cœur est rempli de fausseté. Leur gorge est un sépulcre ouvert ; ils sont fourbes dans leurs discours : Seigneur, jugez-les.</i>	136
Seigneur, j'ai, sur les impies, les mêmes sentiments que vous.	136
<i>Renversez leurs desseins ; repoussez-les loin de vous, selon la multitude de leurs impiétés, car ils ont allumé votre colère, Seigneur.</i>	137
Que les châtiments les éclairent et les convertis-	

TABLE DES MATIÈRES

283

	Pages.
sent, — ou qu'ils soient éternellement réduits à l'ordre.	137
<i>Au contraire, qu'ils soient dans la joie ceux qui espèrent en vous ! Leur allégresse sera éternelle, et vous ferez d'eux votre séjour.</i>	138
« Entrez dans ma joie, bon serviteur » ; — « demeurez en moi et moi en vous ».	138
<i>Ils seront glorifiés en vous, tous ceux qui aiment votre nom, car vous bénirez le juste.</i>	139
Parce qu'ils ont aimé Jésus, ils seront glorifiés avec lui.	139
<i>Seigneur, votre amour est comme un bouclier qui nous abrite et nous couronne.</i>	140
L'avenir nous dit le présent. O Dieu, vous êtes amour et béatitude.	140

PSAUME VI

<i>Pour la fin parmi les cantiques. Psaume de David pour l'Octave.</i>	142
Le temps est une longue semaine ; l'Octave en est le jour final, ouvrant la série des jours éternels. — Ce Psaume est le premier des sept Psaumes pénitentiels.	143
Importance du nombre sept ; il est partout : dans la nature, dans la Loi ancienne comme dans la nouvelle. C'est le nombre de Jésus-Christ : Sanctificateur et Pontife ; — Rédempteur et victime.	145

	Pages.
Ces Psaumes sont le commentaire du mystère de Gethsémani. — Leur vertu contre le mal. . . .	147
Chant de David après ses grands péchés. . . .	148
Cri du pécheur qui a pourtant gardé la foi. . . .	149
<i>Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur, et ne me châtiez pas dans votre colère. . . .</i>	150
Seigneur, vous châtiez ceux que vous aimez ; ne m'épargnez donc pas, mais que votre miséri- corde tempère votre justice.	151
<i>Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis infirmes ; guérissez-moi parce que tous mes os sont ébranlés, et mon âme est troublée violemment. . .</i>	152
Ma détresse est extrême : mes propres péchés ont ajouté à la défaillance de ma nature.	152
<i>Mais vous, Seigneur, jusqu'à quand?</i>	153
L'amour retarde souvent l'assistance d'en haut : il nous est si bon de connaître notre misère !. . .	153
<i>Retournez-vous vers moi, Seigneur, et délivrez mon âme. Sauvez-moi à cause de votre miséricorde. . .</i>	154
Regardez-moi comme, un jour, vous avez regardé Pierre ; et que mes larmes coulent.	154
<i>Car il n'y a personne qui, dans la mort, se sou- viennent de vous ; et, dans l'Enfer, qui pourra chanter vos louanges ?</i>	154
Vous êtes le Dieu des vivants : nous ne sommes rien, sinon des louanges vivantes à votre gloire. . .	155
<i>Je me suis épuisé à force de gémir ; chaque nuit, je baignerai ma couche de larmes, j'arroserai mon lit de mes pleurs.</i>	156

	Pages.
Quel amour dans cette douleur ! C'est l'image de Jésus s'appropriant notre repentir.	156
<i>Si noir est mon chagrin que ma vue en est trou- blée : j'ai vieilli au milieu de tous mes ennemis.</i>	157
Quel excès de douleur ! Jésus tout desséché, lui qui est la sève universelle !.	157
<i>Retirez-vous de moi, vous tous qui faites l'iniquité.</i>	157
Dieu n'accorde qu'une heure aux méchants : triom- phe final de la justice. Qui aime Dieu, hait le mal.	158
<i>Le Seigneur a exaucé la voix de mes pleurs ; le Seigneur a exaucé ma supplication ; le Seigneur a reçu ma prière.</i>	159
Si Dieu m'absout, qui me condamnera ?	159
<i>Qu'ils rougissent et qu'ils tremblent de terreur tous ceux qui me sont opposés ! Qu'ils fuient soudaine- ment et soient couverts de honte !.</i>	160
Tel est le vrai pénitent : il veut le triomphe de Dieu par l'amour ou par la force.	161

PSAUME X

<i>Pour la fin.</i>	164
La vie chrétienne est une lutte. Pour vaincre, il faut être revêtu de la force d'en haut : — la foi.	165
<i>C'est dans le Seigneur que j'ai mis ma confiance. .</i>	166
Dieu s'est donné. — « Vivre, pour moi, c'est le Christ. »	166

	Pages.
<i>Comment dites-vous à mon âme : fuis dans la montagne comme le passereau ?</i>	167
Réponse de la foi aux séductions du monde, à l'erreur, au despotisme, représentés par la montagne.	168
<i>Car voici que les pécheurs ont tendu leur arc, ils ont préparé des flèches dans leur carquois, afin de les lancer dans l'obscurité contre ceux qui ont le cœur droit.</i>	169
Les impies sont puissants. L'Eglise éclaire les enfants de Dieu ; mais la lune a ses éclipses, et c'est alors qu'ont lieu les attaques.	170
<i>Ce que vous aviez si bien établi, ils l'ont détruit ; cependant qu'a fait le juste ?</i>	171
L'Eglise n'est-elle pas un débris dont on peut prophétiser la ruine prochaine ? Dieu se tait.	172
<i>Le Seigneur est dans son saint temple ; le Seigneur a son trône dans le ciel.</i>	173
Réponse péremptoire de la foi : Jésus pierre inébranlable contre laquelle on se brise. Son temple, c'est son corps qui ressuscite, restant toujours uni à sa divinité.	175
Son temple, c'est l'Eglise. Elle est aussi son trône et son tribunal. Qui l'en chassera ? Il est Dieu !	177
<i>Le Seigneur tient ses yeux fixés sur les pauvres, ses paupières interrogent les fils des hommes.</i>	178
Dieu, qui voit tout, considère spécialement son Christ et l'Eglise : Ce sont les vrais pauvres.	

« Que pensez-vous du Christ ? » Toute la question est là ; mais Dieu attend dans sa miséricorde et daigne abaisser ses paupières. . . .	179
<i>Le Seigneur interroge le juste et l'impie.</i> . . .	180
Après les yeux, la voix. Dieu interroge : le juste d'abord.	
<i>Or celui qui aime l'iniquité, hait son âme.</i> . . .	181
Voilà le jugement : Malheur éternel des pécheurs.	181
<i>Dieu fera tomber sur le pécheur une pluie de pièges ; le feu, le soufre et l'esprit de tempêtes seront définitivement leur partage.</i>	181
Quelle annonce ! La grâce perdue, l'âme est dans la nuit ; rien ne lui montre Dieu ; même ses bonnes actions lui sont un piège ; elle va de chute en chute et entre dans le tourbillon sans fin. . .	183
<i>Parce que le Seigneur est juste et chérit la justice, l'équité est éternellement présente à ses yeux.</i> .	184
Dieu est la justice même ; et c'est pourquoi l'iniquité ne peut soutenir sa présence.	184

PSAUME XI

<i>Psaume de David : à la fin, pour l'Octave.</i> . . .	188
La fin, c'est le Christ. L'Octave est le retour des choses mobiles à leur principe ; c'est leur repos dans leur fin. — Les Juifs ; Jésus-Christ ; — l'Eglise	189
Ce Psaume est une aspiration vers la suprême apparition de Jésus. — Plan divin : le Verbe vient au centre de sa création, pour la déifier tout	

	Pages.
entière. — Satan se dresse : <i>Non serviam.</i>	
De là deux cités, deux peuples ennemis. . .	191
Plaintes et prière de l'Eglise engagée dans cette lutte.	192
<i>Sauvez-moi, Seigneur, parce qu'il n'y a plus de saints, parce que les vérités sont diminuées parmi les hommes.</i>	193
Comme l'amour consomme tout, — la vérité fonde tout. Jésus, vérité. — La sainteté baisse dans la mesure où la vérité diminue. Le saint, don de Dieu fait au monde.	195
<i>Chacun a dit à son prochain des choses vaines ; les lèvres sont trompeuses : on parle avec un double cœur.</i>	196
La vérité baissant, le mensonge et la vanité montent ; mais la vraie foi n'est pas troublée, elle crie à Dieu : Sauvez-moi.	197
<i>Que le Seigneur détruise les langues qui trompent, la langue aux grands discours.</i>	198
Parce qu'on aime ses frères, on hait leur mal. Que le mensonge disparaisse avec l'esprit d'orgueil.	199
<i>Ils ont dit : Nous glorifierons notre langue, nos lèvres sont à nous ; qui est notre maître ?</i> . . .	200
Souveraineté de la parole, de la pensée, de la raison. — Ni Dieu, ni Maître !	201
<i>A cause de la misère des indigents et du gémissement des pauvres, je me lèverai maintenant, dit le Seigneur.</i>	202
Une heure vient où Dieu défend ses saints. Les mau-	

vaises doctrines engendrent ou aggravent la misère des peuples. Dans l'incarnation de son Verbe, Dieu se lève.	203
<i>Je constituerai un Sauveur, j'agirai en lui avec une pleine liberté.</i>	204
Il ne s'agit plus d'interventions locales, temporaires, indirectes. Le Christ a la plénitude de la divinité; il répond à tout.	205
<i>Les discours du Seigneur sont des discours saints : c'est de l'argent passé au feu, pur de tout alliage, et sept fois éprouvé.</i>	205
« Ce qui est de Dieu est saint et rend saint ». Voilà le caractère propre et inimitable de l'Eglise: elle possède et répand l'Esprit aux sept dons.	207
<i>C'est vous qui nous sauverez, Seigneur, et qui nous garderez éternellement de cette génération.</i>	208
Nous sommes tranquilles : Dieu lui-même est dans sa parole.	208
<i>Les impies tournent tout autour ; selon la hauteur de vos desseins, vous avez multiplié les enfants des hommes.</i>	209
Comme Satan, les impies tournent pour dévorer ; mais ils n'aboutissent pas. Ils vont autour de la vérité, sans y entrer jamais.	211
Tout ce qui vit pousse droit et monte ; ils tournent : l'Enfer est un tourbillon sans fin. — Les enfants de Dieu s'élèvent de clarté en clarté, de vertu en vertu.	212
Dieu aura tousses élus.	213

	Pages.
Donc, deux mouvements contraires : repos éternel, agitation sans fin ; — deux paroles : celle de Dieu, celle de Satan.	214

PSAUME XII

Toutes les créatures disent : « Nous voulons voir Jésus. » Ce Psaume est le chant de notre exil et le cri de notre espérance.	216
<i>Jusques à quand, Seigneur, m'oublierez-vous tou- jours ? Jusques à quand détournerez-vous de moi votre face.</i>	217
L'âme faite par Jésus et pour Jésus, ne cherche que Lui ; il est la face adorable de Dieu. . . .	218
<i>Jusqu'à quand formerai-je des projets dans mon âme, et nourrirai-je, tout le jour, le chagrin dans mon cœur ?</i>	219
En l'absence de Jésus, l'homme est en proie à lui- même. On comprend Job disant : « Périsse le jour où je suis né. »	220
<i>Jusqu'à quand mon ennemi s'élèvera-t-il contre moi ? Regardez et exaucez-moi, Seigneur, mon Dieu</i>	221
Notre ennemi est le vôtre ; défendez-vous. Donnez- nous votre Fils ; répandez en nous votre Esprit.	221
<i>Illuminez mes yeux de peur que je ne m'endorme dans la mort, de peur que mon ennemi ne dise : j'ai triomphé de lui.</i>	222
Je ne demande que Jésus ; la lumière n'est-elle pas un de ses noms ?	223

	Pages.
<i>Ceux qui me persécutent seront dans la joie, si je suis ébranlé.</i>	224
Je le répète, Seigneur : il s'agit de vous !. . . .	224
<i>Pour moi, j'ai espéré dans votre miséricorde.</i> . . .	225
Je ne suis que misère ; mais vous êtes la miséricorde infinie.	225
<i>Mon cœur tressaillira de joie en celui qui est votre salut : je chanterai le Seigneur qui m'a donné tous les biens, et je louerai sur les instruments le nom du Très-Haut.</i>	226
Progression de la grâce : humiliation, humilité, prière, espérance. Les biens promis deviennent présents : l'âme chante, tout accordée avec Jésus.	227

PSAUME XIII

<i>La fin</i> désigne toujours Jésus-Christ. L'Esprit-Saint, ici, décrit l'état du monde en son absence.	230
<i>L'insensé a dit dans son cœur : Dieu n'est pas.</i> . .	232
L'insensé, l'homme <i>sans sagesse</i> est celui qui ne reconnaît pas Jésus : l'apostasie de la foi conduit à l'apostasie de la raison.	233
Degrés dans la négation de Dieu. Du cœur montent les ombres, qui vont s'épaississant.	234
<i>Ils se sont corrompus et sont devenus abominables dans leurs affections.</i>	235
Les fausses doctrines engendrent les mœurs impures. — Epttre de saint Paul aux Romains !	236

	Pages.
<i>Il n'y en a pas qui fasse le bien ; il n'y en a pas même un seul.</i>	237
Il s'agit, ici, des œuvres procurant le salut éternel.	237
<i>Le Seigneur, du haut du ciel, a jeté les yeux sur les enfants des hommes, pour voir s'il y a quelqu'un qui soit intelligent ou qui recherche Dieu. . .</i>	237
Jésus-Christ, vrai homme autant que vrai Dieu, vérifie ces figures. Qu'est-ce que regarder pour voir ?	238
— Il s'agit du rapport de Dieu avec la liberté créée : regard de l'Eternité dans le temps. En Dieu tout est consommé ; — pour nous, tout est en train.	239
Dieu cherche qui le cherche. Le Ciel ne s'impose pas.	240
<i>Tous se sont écartés ; en même temps, ils sont devenus inutiles. Il n'y en a pas qui fasse le bien ; il n'y en a pas un seul.</i>	241
Le Christ est l'unique voie : en dehors de Lui, on n'aboutit pas. « Nous nous sommes donc trompés ! » Qui n'est pas pour Lui est contre Lui.	242
<i>Leur gosier est un sépulcre ouvert ; leur langue, un instrument de tromperie ; le venin de l'aspic est sous leurs lèvres.</i>	243
Leur corruption est contagieuse ; leurs discours rendent le vice aimable et diminuent l'être chrétien.	243
<i>Leur bouche est remplie de malédiction et d'a-</i>	

	Pages.
<i>mertume ; leurs pieds sont rapides à répandre le sang.</i>	244
La bouche sacrée de Jésus donne le Verbe et communique le Saint-Esprit ; Satan et les siens vomissent le mensonge, l'amertume et la mort.	245
<i>Le ravage et la misère marquent leurs voies ; ils ne connaissent pas le chemin de la paix ; la crainte de Dieu n'est pas devant leurs yeux. .</i>	246
Quand on abandonne le chemin de la paix, on arrive à la haine ; Dieu devient l'adversaire. .	246
<i>Ne comprendront-ils pas, tous ces ouvriers d'iniquité, qui dévorent mon peuple comme on mange du pain ?</i>	247
Dieu attend. Sa parole, qui est un glaive, était d'abord une aurore.	247
<i>Ils n'ont point invoqué le Seigneur.</i>	248
Voilà le mal. Ces orgueilleux n'ont pas besoin de Dieu ; — la mort même, pour eux, n'est que l'anéantissement.	248
<i>Ils ont tremblé de peur, là où il n'y avait rien à craindre.</i>	249
On craint des idoles, même inanimées ! La vue de pareilles faiblesses peut conduire à l'humilité. .	249
<i>(Ils verront) que le Seigneur est dans la génération juste.</i>	250
Génération éternelle du Verbe ; — son Incarnation qui nous fait entrer dans la filiation légitime. Hors de là, tout est bâtard.	251

	Pages.
<i>Vous avez dédaigneusement raillé le dessein du pauvre, parce que le Seigneur est son espérance.</i>	252
La faiblesse, la croix vous sont un scandale ; mais « malheur à vous qui riez »	252
<i>Qui enverra de Sion, le salut d'Israël ? Quand le Seigneur aura arraché son peuple à la captivité, Jacob sera dans l'allégresse, et Israël sera comblé de joie.</i>	253
Nous attendons encore ; mais Dieu est fidèle : le Christ viendra, la mort sera détruite et nous entrerons dans la paix éternelle.	254

PSAUME XIV

Conditions de notre union avec Dieu ; — Décalogue abrégé.	256
<i>Seigneur, qui habitera dans votre tente, et qui se reposera sur votre montagne sainte ?</i>	257
Jésus, comme homme, est la tente ; comme Dieu, il est la montagne.	259
<i>Celui qui marche dans l'innocence et qui opère la justice.</i>	260
Il faut éviter le mal, — et faire bien.	260
<i>Celui qui dit la vérité dans son cœur.</i>	261
La vie morale naît dans le cœur. Nous devons « faire la vérité », imitant Dieu qui énonce son Verbe dans l'unité de son Saint-Esprit.	262

	Pages.
<i>Celui qui ne fait pas de sa langue un instrument de tromperie, qui ne cause point de mal à son prochain et qui ne souffre pas qu'on lui fasse tort.</i>	263
Innocence de la langue ; respect et amour du prochain : tels sont les fruits du règne de Jésus dans l'âme.	263
<i>Celui aux yeux de qui le méchant est comme un néant, et qui honore ceux qui craignent Dieu.</i> . .	264
La bonté n'est pas la faiblesse. Comme Dieu, le chrétien distingue et divise. La vraie humilité ne va pas sans le courage (S. Hilaire). . . .	265
<i>Celui qui, ayant fait un serment à son prochain, ne le viole jamais ; qui ne donne point son argent à usure, et qui ne reçoit pas de présent au préjudice de l'innocent.</i>	266
Triple devoir. — 1 ^o Garder ses serments ; — Dieu garde les siens envers nous ! — Ne violer pas les promesses baptismales.	267
2 ^o Eviter l'usure ; — ne s'attribuer pas les dons de Dieu.	268
3 ^o Ne pas sacrifier Jésus, l'innocence même, aux avantages temporels ou aux créatures. . . .	269
<i>Qui agit ainsi, éternellement ne sera point ébranlé.</i>	270
Voilà la récompense : un trône sur la montagne, la consommation en Dieu.	271



